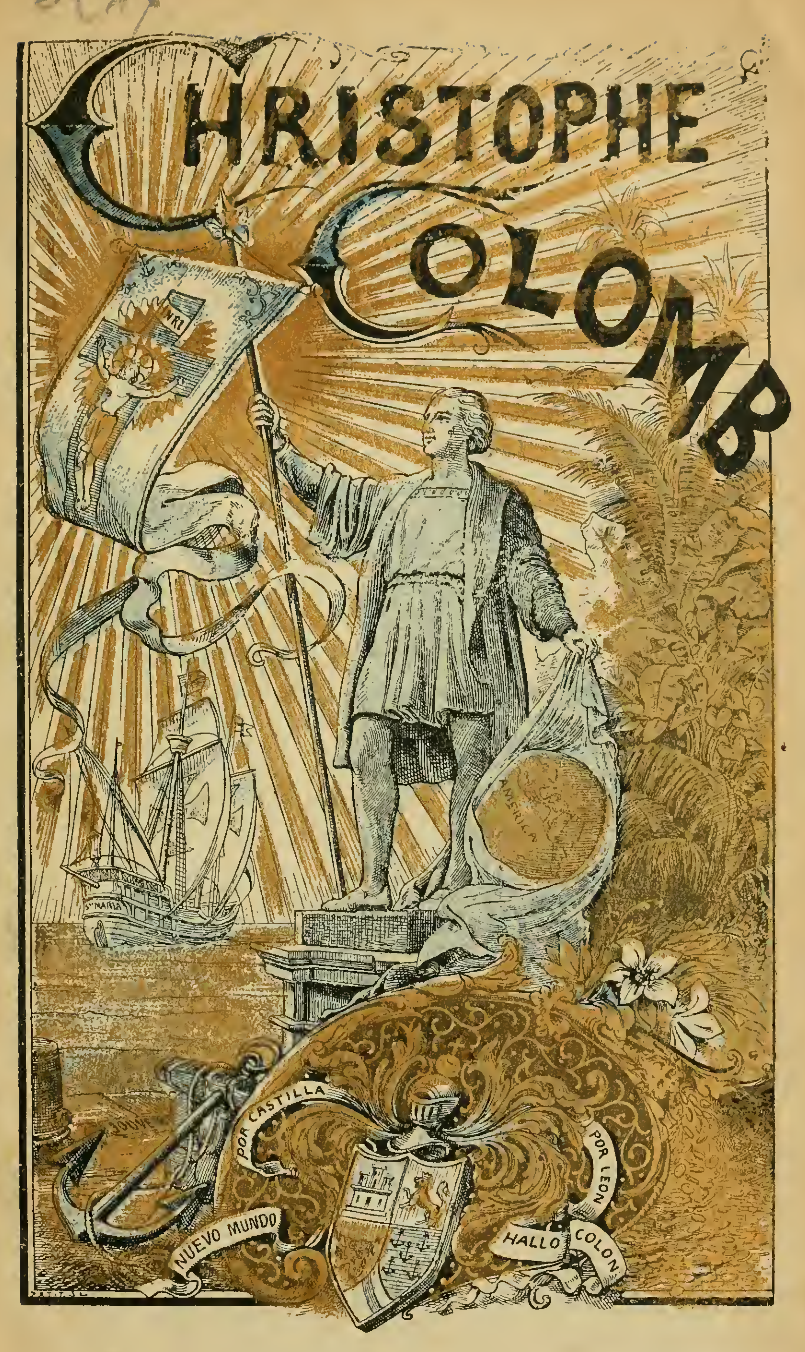






ABBEVILLE
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

VIE ILLUSTRÉE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

OUVRAGES DE LA MÊME SÉRIE

In-8° de 240 pages.

Le Général de Sonis, par Charles D'HALLENCOURT.

Christophe Colomb, par Charles D'HALLENCOURT.

Garcia Moreno, par Charles D'HALLENCOURT.

Le Maréchal Randon, par A. RASTOUL.

L'Amiral Courbet, par le Comte DE LIONVAL.

Le Général de La Moricière, par le Comte DE BERTHAUD.

Le Général de Miribel, par le Comte DE BERTHAUD.

Le Maréchal de Mac-Mahon, par A. DESLAURIERS.

La Vénérable Jeanne d'Arc, par l'Abbé L. BOUTHORS.

La Légion d'Antibes, par l'Abbé STAUB, ancien Aumônier militaire.

Le Maréchal Canrobert, par Charles D'HALLENCOURT.

L'Amiral du Petit-Thouars, par le Comte DE BERTHAUD

Le Général Chanzy, par Jean LAUR.

Jean Chouan, par Michel DE R.

Jeanne Hachette, par G. VALLAT, Docteur-ès-lettres.

Le Commandant Marceau, par Jean LAUR.

Le Duc d'Aumale, par G. VALLAT, Docteur-ès-lettres.

Berryer, par Pierre LEMOYNE.

Montalembert, par l'Abbé L. BOUTHORS.

Pasteur, par Pierre LEMOYNE.

Sainte-Anne d'Auray, par l'Abbé MAX. NICOL.

Sainte Angèle, par l'Abbé L. BOUTHORS.

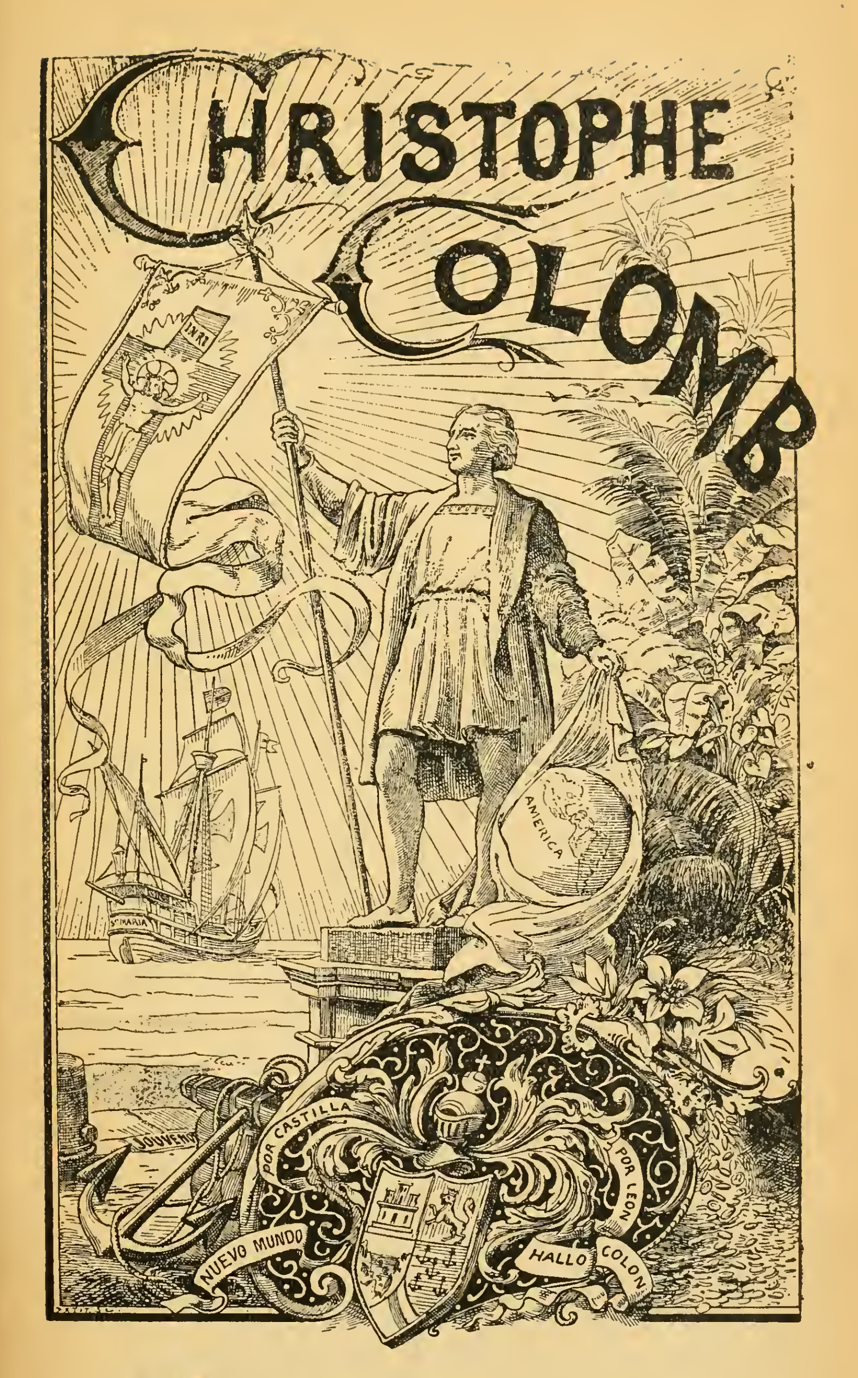
CHARLES D'HALLENCOURT

VIE ILLUSTRÉE DE Christophe Colomb

OUVRAGE ORNÉ DE 21 GRAVURES



ABBEVILLE
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
—
1898


CHRISTOPHE
COLOMB
INRI
AMERICA
POR CASTILLA
POR LEON
NUEVO MUNDO
HALLO
COLON

CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE PREMIER

Famille de Christophe Colomb.
Sa jeunesse. — Son portrait.



I

Christophe Colomb naquit à Gênes en 1435; son père Dominique Colomb et sa mère Suzanne

Portrait de Colomb. — Colombe emblématique.

Fontanarossa vivaient dans leur propre maison, attenante à un jardin ; ils possédaient en outre quelques lots de terre.

Le blason des Colomb portait d'azur à trois colombes d'argent, avec la devise : *Fides*, *Spes*, *Charitas ;* ils se conduisirent tous comme des gens que *noblesse oblige.*

D'aisance médiocre, Dominique exerçait, pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, la profession, alors privilégiée, de maître-cardeur de laine et tisseur de drap. Dieu lui donna cinq enfants, quatre fils, et une fille mariée plus tard à un négociant. Pellegrino mourut jeune, les trois frères Christophe, Barthélemy et Jacques s'aimèrent tendrement, et le glorieux aîné, parlant à son fils dans ses dispositions testamentaires, écrivait : « Dix frères ne seraient pas de trop pour toi. Je n'ai jamais trouvé de meilleur ami à ma droite et à ma gauche que mes frères. »

Christophe « se fit remarquer dès l'enfance » par une rare intelligence ; son père voulant seconder ses merveilleuses dispositions, l'envoya aux écoles de Pavie, il y demeura peu : son admiration toute religieuse pour les merveilles de la nature, qui lui rendait le Créateur comme visible, autant que son attrait pour les sciences cosmographiques le poussèrent vers la marine ; le patriotisme et l'honneur national avec les nobles aspirations d'un cœur vaillant, donnèrent à l'enfant le courage de surmonter toutes les souffrances de cette rude carrière qu'il commençait comme simple mousse.

« Je commençai à courir les mers dès l'âge le plus tendre, écrira Colomb, et j'ai toujours trouvé Notre-Seigneur très propice à mon dessein; car il daigna m'accorder l'intelligence de la navigation... Il me fit comprendre l'astronomie, la géométrie et l'arithmétique... Il me gratifia d'un esprit ingénieux et de mains habiles à la peinture ; enfin, il me donna une parfaite intelligence de ce qu'il demandait de moi et m'inspira une grande volonté pour l'exécuter. »

Presque dans l'enfance et certainement dès sa première jeunesse, Colomb avait surtout pour but de combattre le Turc, et de lui enlever la Terre-Sainte. Dans l'espoir de plus décisives victoires, il prenait part dans le Levant à un premier combat, et recevait une blessure grave qui se rouvrit dans sa vieillesse et mit une seconde fois ses jours en péril. Il avait dix-huit ans lors de la prise de Constantinople par Mahomet II, et son cœur ressentit profondément sans doute le désastre de la chrétienté. A vingt-quatre ans, il suivait son oncle, l'amiral Colombo, commandant l'escadre du roi René contre le royaume de Naples.

Bientôt c'est Christophe lui-même que le roi René chargeait d'enlever la galère napolitaine, *la Fernandine,* sur la route de Tunis. On était déjà dans les eaux de la Sardaigne, quand tout à coup l'équipage apprend que deux vaisseaux convoyaient *la Fernandine;* il s'effraie et menace de se révolter si l'on ne rentre à Marseille. Colomb possédait déjà l'art de gouverner les hommes, il paraît céder ; mais

il désoriente la boussole, se maintient vers l'Afrique et arrive à Carthagène quand les matelots se croyaient à Marseille.

Colombo le Jeune, *el Mozo*, neveu aussi de l'amiral Colombo surnommé *l'amiral-archipirate*, embarqua plus d'une fois avec Christophe qui se battit sous ses ordres. « Journellement aux prises avec les pirates de l'Archipel, les forbans des États barbaresques et les corsaires turcs, les deux principaux chefs dont Christophe Colomb suivit et seconda la fortune, s'étaient donc fait par leurs victoires navales un renom légendaire. »

En 1468, il commandait un vaisseau dans l'escadre génoise de Colombo le Jeune, lorsqu'il apprit que quatre galères vénitiennes revenaient de Flandre ; il les alla chercher et les rencontra entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent. On se battit à outrance. Christophe attacha son propre vaisseau à une galère ennemie avec des crampons et des chaînes de fer ; les navires s'abordèrent, et les marins, sautant de l'un à l'autre s'attaquèrent corps à corps, de telle sorte que le feu ayant pris à l'un des bâtiments les deux galères furent dévorées ensemble ; il fallut se jeter à l'eau pour éviter le supplice du feu. Christophe était excellent nageur ; mais voyant que deux lieues encore le séparaient de la côte, il saisit un aviron que la Providence lui fit rencontrer, et, tantôt s'aidant de ce secours, tantôt se dirigeant à la nage, il parvint à gagner la terre, « Dieu voulant le sauver pour de plus grandes choses. »

Cette terre était le Portugal ; en ce temps-là la

terre des sciences maritimes et des grandes découvertes géographiques ; il y trouva son frère Barthélemy, qui s'y était établi pour utiliser ses talents. Christophe achevait alors sa trente-troisième année et ses cheveux commençaient à blanchir sous l'effort de ses travaux intellectuels.



II

« De haute taille, svelte et vigoureux, aux traits mâles et fins, Christophe Colomb avait le teint vif, le visage d'un bel ovale un peu allongé, les yeux bleus, le regard perçant, la voix sonore et pure, la démarche alerte, mais posée ; profondément instruit, il s'exprimait sur les sujets les plus variés avec une éloquence naturelle qui lui gagnait les sympathies.
« La Providence lui avait donné cette puissance de

Christophe Colomb parvient à gagner la terre (page 10).

l'esprit qui fait l'homme supérieur dans toutes les carrières. Sa mise était très modeste, mais toujours correcte et même quelque peu élégante.

« A une délicatesse extrême de l'ouïe, Colomb joignait une portée exceptionnelle de la vue : jamais vigie ne plongea son regard plus avant dans les lointains, jamais pilote n'apprécia les distances d'un coup d'œil plus exact. Il saisissait, grâce à l'exquise sensibilité de son odorat et de son goût, des senteurs et des saveurs imperceptibles à tout autre (1). » Il discernait les parfums balsamiques apportés du rivage, des émanations salines et amères ; il aimait les odeurs, les parfums, les fleurs et les bois odoriférants.

D'une fidélité qui ne se démentit jamais aux habitudes d'une vie chrétienne, il avait horreur des jurements, des jeux de hasard et de la boisson ; d'une extrême frugalité, il mangeait peu de viande, et n'affirmait jamais que *par saint Ferdinand*. Il avait dominé jusqu'aux premières saillies de sa nature violente, car, se souvenant des recommandations de sa pieuse mère, il allait chaque matin demander à Dieu les grâces de la journée, méditait les saintes Ecritures et ne prenait jamais la plume sans tracer d'abord ces mots : « *Jesus, cum Maria sit nobis in via* » (Que Jésus et Marie soient avec nous dans le chemin).

(1) Nous ferons dans cette biographie de nombreux emprunts à la *Vie de Christophe Colomb*, volume plein d'intérêt, publié par l'abbé E. Cadoret, ancien aumônier de Marine, chanoine de Saint-Denis.

A Lisbonne, Christophe Colomb épousa Felippa de Perestrello, dont le père, gouverneur de l'île Porto-Santo, venait de mourir au service du Portugal après avoir coopéré à la découverte de plusieurs îles de la côte occidentale d'Afrique. Antérieurement à cette époque, 1474, Colomb était en correspondance avec le florentin Paul Toscanelli, l'un des plus grands savants du XV[e] siècle, au sujet de la découverte qu'il projetait depuis son enfance ; le *physicien Paul* (comme on disait alors) jugea les idées de Colomb grandes et nobles ; il approuva et encouragea son gigantesque projet.

Il ne faudrait pas juger de l'entreprise sans remarquer l'époque où vivait Colomb : l'idée de trouver une terre en naviguant vers l'Ouest, n'était pas si facile à concevoir que nous pouvons maintenant le supposer : la circonférence du globe, les lois de la gravitation centrale qui suppose la rotondité de la terre et sa force de rotation, étaient inconnues ; on croyait que la traversée de l'Océan immense, et comme on disait alors de la *mer ténébreuse,* était impossible, et que les navigateurs qui tenteraient une telle entreprise seraient engloutis dans des abîmes et ne reviendraient plus. Jamais encore on ne s'était éloigné des côtes assez pour les perdre de vue.

Christophe Colomb au contraire, ne parlait qu'avec assurance d'une théorie si nouvelle et si magnifique ; il rêvait d'accomplir les prophéties, de donner raison aux saintes Ecritures, de faire éclater la gloire de

Dieu et sa parole jusqu'aux extrémités de la terre : *et in fines orbis terræ verba eorum* (Ps. 18). Il avait hâte, dans l'ardeur de son amour, que l'hostie sainte fût offerte *sans interruption* du couchant à l'aurore, pour le salut du monde ; il voulait réunir au bercail de la sainte Eglise tant de brebis sans pasteur, porter la lumière de la Foi aux peuples assis dans les ténèbres de la mort :

En un mot, il voulait être apôtre.

« Je crois, écrit Fernand Colomb (1), que, choisi par Dieu pour une si grande entreprise, comme il avait le désir d'être apôtre il le fut en effet.

« De tous les Colombos il est le premier qui se nomma Colomb. Or, entre beaucoup de noms, plusieurs ont été pour les hommes illustres les indices des grands résultats qu'ils devaient obtenir ; de même celui de l'amiral fut comme le pronostic de la grande merveille qu'il accomplit. Car si nous considérons le nom commun à ses ancêtres, nous dirons que véritablement il fut *Colombe*, en tant que par sa découverte, il porta la grâce du Saint-Esprit au Nouveau-Monde ; *Colombe*, parce que comme la colombe de Noé, il porta le rameau d'olivier aux nations qui devaient en recevant le baptême entrer dans l'arche et se réunir à l'Eglise...

« Quant à son propre nom de *Christophe*, nous dirons de ce *Colon* qu'il fut un véritable *porte-*

(1) Vie de l'Amiral, par son fils Fernand Colomb.

Christ et qu'il ne demandait à Dieu son secours et son aide dans de si grands périls que pour lui gagner les âmes (1). »

Christophe Colomb avait près de quarante ans,

(1) On connaît la charmante légende de saint Christophe : Christophe, Chananéen de nation, était d'une taille gigantesque. Se trouvant à la Cour d'un petit roi idolâtre, il lui vint à l'esprit de chercher le plus grand prince qui fût au monde et de s'engager à son service. Il se rendit auprès d'un roi chrétien renommé comme le plus brave; mais ce roi faisait souvent le signe de la croix « redoutant, disait-il à Christophe, le pouvoir du démon. » Christophe en conclut que le démon était plus puissant encore et se mit à son service. Mais un jour le démon cheminant avec Christophe s'enfuit tout tremblant à la rencontre d'une croix. Sur quoi Christophe se séparant du démon se mit à la recherche de ce Jésus crucifié dont la seule image avait terrifié l'ennemi. Or, il fut instruit par un ermite qui lui demanda des jeûnes sévères et de longues oraisons; le géant Christophe recula devant ce service, et s'enquit d'une autre manière de suivre les traces du Dieu crucifié. « Si tu te fixais près du fleuve où la plupart de ceux qui le passent courent de grands dangers, dit l'ermite, comme tu es d'une haute stature et fort robuste, tu serais agréable au Christ en assistant tous les passants *pour l'amour et en souvenir de lui.* »

Christophe se bâtit une petite demeure sur la rive, et la nuit comme le jour il passait tout le monde sans relâche. Bien des jours s'étant écoulés, il fut appelé de nuit par trois fois et un jeune enfant lui demanda de le passer. Prenant l'enfant sur ses épaules, il entra dans le fleuve ; mais voilà que cet enfant écrasait les épaules de Christophe comme le plomb le plus lourd. Arrivé au bord du fleuve : « Ne t'étonne pas, lui dit l'enfant, car tu as porté Celui qui a créé le monde ; je suis le Christ, ton roi, que tu sers dans cet office. » Saint Christophe prêcha l'Evangile près de Samos, il y souffrit un cruel martyre ; le sang de ses membres guérit le roi païen et l'invocation de son nom accomplit de grands miracles.

La vérité est que saint Christophe (dont le nom est formé de *Christo-phorus* et signifie *porte-Christ*) a porté le nom du Christ dans sa sainte vie : dans son corps par la pénitence et les longs travaux ; dans son âme par la dévotion ; dans sa bouche par la prédication et la conversion de nombreux païens. (Extrait des *Petits Bollandistes.*)

lorsqu'il résolut d'exécuter enfin la vaste entreprise qu'il avait mûrie. Dans ce but, il avait visité Madère, les îles du Cap-Vert, les Canaries, les Açores ; il avait étudié longtemps les notes et les journaux de son beau-père, recueilli avec intérêt les indices naturels qui faisaient supposer l'existence de terres à l'Occident.

Pedro Correa, son beau-frère entre les autres, lui apprit qu'aux Açores les vents d'Ouest poussaient parfois aux rivages de grands arbres et des roseaux inconnus en Europe; on avait recueilli des bois travaillés et même des cadavres d'une race d'hommes différente des races africaines. D'après ses propres conceptions, il jugeait que le continent devait avoir pour contre-poids, dans l'hémisphère opposé, des terres d'une étendue à peu près égale; il comprit et affirma que la terre est ronde et que par conséquent le tour du monde pouvait se faire.

« Enfin, a-t-il écrit, la Très-Sainte Trinité m'inspira l'idée, qu'elle me rendit parfaitement claire, que je pouvais aller d'Espagne aux Indes en traversant l'Océan vers l'Occident... » « Dieu, dit-il ailleurs, m'ouvrit l'entendement comme avec la main. »

CHAPITRE II

Gênes, Venise, Lisbonne refusent l'entreprise. — Christophe Colomb se rend en Espagne. — Les Rois Catholiques.

I

La première pensée de Christophe Colomb fut pour sa patrie; et se rendant à Gênes, en 1476, il demandait au Sénat quelques navires équipés, s'engageait à sortir par le détroit de Gibraltar et à pousser au large vers l'Occident, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la terre des épices, de l'or et des perles.

Les Génois, navigateurs habiles dans la Méditerranée et fiers de leur science, ne pouvaient admettre qu'on les surpassât; ils refusèrent, prétextant la pénurie du trésor. Les mêmes offres furent également sans succès à Venise, et Colomb poursuivit un an tout entier ses voyages, dont il retirait une expérience toujours croissante pour la navigation.

C'est alors qu'il revient en Portugal, où le roi Jean II, successeur d'Alphonse V, se montrait jaloux de reprendre les travaux de son grand'oncle Dom Henrique, et appelait dans sa marine de grands hommes de mer.

Fils de Jean Ier, Dom Henrique, de glorieuse mé-

moire, s'était fait bâtir sur un promontoire (le cap Sacrum, vulgairement Sagres), un palais destiné et approprié à ses études. Il consacrait son temps aux mathématiques, à l'astronomie; déchiffrait les manuscrits arabes, faisait copier les récits des voyages, composait sa bibliothèque de tous les ouvrages traitant des sciences nautiques, et attirait à sa Cour les plus habiles marins. Il avait connu le beau-père de Colomb qui avait pris part aux découvertes des îles africaines, et Christophe fut bien accueilli du roi Jean II.

Le monarque cependant, surpris d'une proposition si nouvelle, n'osa d'abord se prononcer, mais la difficulté même de l'entreprise le portait à la tenter; il demanda au navigateur ses conditions, et recula devant ses royales prétentions.

En effet, Christophe Colomb s'était promis devant Dieu deux choses, peut-être même s'était-il engagé par vœu : Il voulait d'abord découvrir le Nouveau-Monde, avoir le bonheur d'y porter le premier le nom du Dieu Rédempteur, et d'amener des peuples entiers à la vraie foi.

Il avait résolu, en second lieu, et au moyen des trésors qu'il retirerait de son entreprise, d'arracher aux profanations de Mahomet le tombeau de Jésus-Christ. Ainsi, la chrétienté enverrait des missionnaires au Nouveau-Monde, et par ses richesses le Nouveau-Monde délivrerait la chrétienté de l'Islamisme.

DÉCOUVERTE, APOSTOLAT, DÉLIVRANCE,
tels étaient les trois mots de son sublime programme.

Le monarque portugais persistait malgré son entourage à vouloir l'expédition ; malheureusement il rencontra un de ces flatteurs dont les conseils surprennent trop souvent la conscience du pouvoir ; cet homme suggéra le moyen de concilier les désirs du roi, avec les intérêts de la couronne. Ce moyen était de s'approprier les plans et les notes de Colomb, de les donner secrètement à un habile pilote et de l'envoyer à l'ouest par la route indiquée.

Colomb invité à déposer les détails de son projet, notes, dessins et cartes, pour être examinés, livra sans soupçon les travaux complets de sa science et de son génie.

Alors, et dans le plus grand secret, une caravelle chargée d'une mission pour les îles du cap Vert, reçut l'ordre d'avancer en mer vers l'Occident et de chercher la terre entrevue par Colomb. Mais Dieu ne pouvait bénir la perfidie ; après quelques jours, l'équipage effrayé d'abord, puis affolé par une tempête, exigeait le retour ; le capitaine n'avait pas reçu d'en-haut la mission du grand Révélateur ; il ne put maintenir ses hommes, et la caravelle rentrait au port avec la honte d'une trahison.

Christophe Colomb, blessé au fond de l'âme, se tut ; mais, après avoir réalisé le peu de biens que lui avait laissé en mourant sa femme Felippa, il quittait pour toujours le Portugal avec son fils Diégo, et se rendait à Savone près de son père, dont il n'avait cessé d'adoucir les privations par le travail qu'il s'imposait ; puis il ramenait à Gênes le bon vieil-

lard et pourvoyait à tous ses besoins pour l'avenir.

Cependant les ardeurs de son zèle ne se ralentissaient pas. « Il jeta les yeux sur les monarchies chrétiennes de l'Europe, pour choisir la couronne qu'il associerait à l'honneur d'exécuter son plan. Par son zèle à défendre la foi, par son intrépide constance à repousser les Maures, par son caractère chevaleresque, ses ressources maritimes, surtout par la grande renommée de ses deux souverains alors régnant ensemble, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, l'Espagne lui parut mériter sa préférence (1). »

II

Au premier vent d'Est, Christophe Colomb s'embarqua pour ce royaume ; il aborda vraisemblablement au petit port de Palos en juillet 1485. Tenant par la main son jeune fils Diégo, il s'avançait à pied au hasard, n'ayant pas les moyens de voyager autrement. Là encore, la Providence le conduisit d'une façon merveilleuse.

Au-dessus du cap Palos, sur les hauteurs qui dominent l'Océan, mais en dehors de la route, s'élevait un couvent de Franciscains, dédié à la très sainte Vierge, sous le nom de *Santa Maria de la Rabida* (vocable qui rappelle le pouvoir de Marie sur les *furies* de la mer et sur les tempêtes). Le

(1) *Christophe Colomb :* Roselly de Lorgues.

P. Gardien s'appelait Juan Perez de Marchena (1). Aussi pieux que savant, l'humble frère appelé à la



cour comme confesseur, avait depuis longtemps sollicité, et venait d'obtenir son retour au monas-

(1) Prononcez *dé Markéna.*

Le couvent de la Rabida.

tère. *Le premier évêque des Antilles* et du Nouveau-Monde, Mgr Antonio Géraldini, nonce apostolique en Espagne, au moment où nous sommes, écrivant au Pape Léon X, parle de la « vie pieuse et de la sainteté connue de tous » du P. Juan Perez.

La seule dérogation à la règle commune que se permettait le gardien, était de prolonger ses études et ses méditations pendant le sommeil des religieux. Du haut de la terrasse, bâtie pour servir d'observatoire, il se demandait souvent si le soleil disparaissant à l'horison, n'allait pas éclairer d'autres régions habitées... Il ne pouvait admettre que la *mer ténébreuse* fût sans limites ; que l'obscurité voilât sa nature, sa profondeur, et que ses flots menassent à des abîmes infinis. Son zèle du salut des âmes lui ramenait au cœur cette inévitable question : « N'y a-t-il rien au delà des flots, n'y a-t-il plus d'âmes à éclairer? »

C'est à la porte de ce monastère de la Rabida, que Colomb demandait pour son enfant et pour lui un morceau de pain et un verre d'eau, quand il rencontra le P. Juan Perez. Le grand air du voyageur attira l'attention du religieux ; pendant le repos de l'hospitalité, ces deux âmes de héros et de saints se devinèrent.

Colomb fut invité à demeurer à la Rabida pour y attendre le moment favorable de se présenter à la Cour ; il n'attendit pas dans l'oisiveté. Non-seulement il continua ses études, mais il se perfectionna

dans la connaissance profonde des Saintes Écritures, des œuvres théologiques des grands docteurs, et dans la méditation de la *Vie des Saints* dans lesquels il chercha des modèles et des intercesseurs.

Enfin, il connut l'esprit de saint François, en affectionna l'Ordre, la Règle et l'habit, et ne tarda pas à entrer dans le Tiers-Ordre dont il remplit scrupuleusement toutes les obligations jusqu'à son dernier soupir.

« A son tour le P. Juan Perez reconnut dans Christophe Colomb la marque d'une élection providentielle...

« Il ÉCOUTA, il COMPRIT et il CRUT.

« Ainsi, dans ce paisible couvent de Franciscains, la conception la plus large de l'humanité fut développée par le génie, accueillie par l'enthousiasme. Dans ce couvent l'on crut à la sphéricité de la terre, à l'existence d'îles et de continents ignorés, à la possibilité d'y parvenir, alors que dans toutes les académies, les universités, les collèges, on eût regardé ces idées comme le songe d'un malade (1). »

Le P. Juan Perez s'intéressait à la destinée de Colomb, lui procurait une petite somme d'argent, et, en disant adieu à son ami, lui donnait une lettre pour Fernando de Talavera, prieur de Valladolid, et con-

(1) *Christophe Colomb :* Roselly de Lorgues. — En 1854, S. A. R. le duc de Montpensier a sauvé et conservé à l'Espagne et au monde, l'immortel couvent de la Rabida.

fesseur des rois. Docte et pieux, ce prêtre n'avait aucune notion des sciences naturelles et se faisait une loi de ne rien solliciter : sa protection était inutile.

Perdu au milieu de Cordou, Colomb dut copier des manuscrits et tracer des cartes pour subvenir à ses besoins ; sans amis et sans ressources, il ne tarda pas cependant à épouser Béatrix Enriquez, d'une noble famille et d'une ravissante beauté. Sa fortune très médiocre lui assurait néanmoins une existence indépendante, elle fut mère de Fernand Colomb. Malgré cela, rien au monde, pas même le repos du foyer domestique, ne détournait l'héroïque navigateur du but qu'il regardait comme une mission reçue de Dieu.

Rien aussi ne pouvait se conclure sans l'autorisation de la Cour ; il importait d'arriver jusqu'aux souverains. Christophe Colomb, après de nombreuses déceptions, d'incessantes démarches, connut le nonce apostolique, cet Antonio Géraldini qui plus tard devait le suivre au Nouveau-Monde. De protecteur, l'éminent prélat devint admirateur et ami ; il obtint pour Colomb l'audience tant désirée ; Gonzalès de Mendoza, cardinal-archevêque de Tolède, chancelier de Castille, oncle et prédécesseur de Ximènes, se chargeait enfin de le présenter à la Cour.

Les princes cbrétiens d'Espagne, après une lutte de plusieurs siècles, avaient refoulé les Maures sur

le territoire de Grenade et formé les royaumes de Portugal, de Navarre, de Castille et d'Aragon. Ces deux derniers états, les plus considérables, s'unirent par le mariage d'Isabelle de Castille avec Ferdinand d'Aragon, dont le règne était destiné à procurer à l'Espagne tant de gloire et de prospérité.

Isabelle de Castille joignait aux charmes de la beauté, aux grâces de l'esprit, aux délicatesses du cœur, toutes les qualités viriles qui peuvent convenir à la reine d'un grand peuple. « De tels êtres réalisent l'idée d'anges gardiens commis par le ciel pour veiller à la destinée des empires. »

Ferdinand était apte à la guerre, dur à la fatigue, si assidu aux affaires qu'on a dit de lui « qu'il se reposait en travaillant ; » mais aussi rusé que religieux, aussi ambitieux et prudent que magnanime, guerrier par calcul autant que par le désir de la gloire ; sa politique était froide et intéressée : on le nommait en Espagne le *sage* et le *prudent*.

Souverains indépendants dans leurs royaumes respectifs, ils étaient si étroitement unis que cette double administration ne nuisait en rien à l'unité de leur action. Ils travaillaient de concert à la grandeur de la monarchie espagnole, par-dessus tout ils préparaient le triomphe de la vraie foi sur les Maures qui avaient dominé la Péninsule ; on les appela, on les appelle encore les *Rois Catholiques*.

III

C'est en présence de ces rois illustres, que Christophe Colomb parut dans la grâce austère de son maintien, avec sa noble assurance et l'éloquence de sa parole enflammée.

A peine laissa-t-il entrevoir les avantages politiques et commerciaux de l'entreprise : s'élevant du premier coup à la hauteur du mandat divin, il se donna pour « l'Ambassadeur de Dieu » vers les princes les plus chrétiens et les plus zélés, pour leur offrir le moyen d'immortaliser leur nom « en faisant « service à Notre-Seigneur, et répandant sa connais- « sance et la sainte Foi parmi tant de peuples. »

« Le premier objet de la découverte, dégagé de tout intérêt humain, était donc la glorification du Rédempteur et l'extension du règne de Jésus-Christ. »

Isebelle écoutait avec une attention et une bienveillance marquées, les magnificences de cette entreprise; devant elle, la cause était gagnée; elle voua dès lors à Colomb cet affectueux intérêt qui ne se démentit jamais. Ferdinand, ému lui aussi, remit cependant à la junte (conseil, commission) de Salamanque l'examen du projet, et Colomb eut à le défendre contre des savants incrédules ; la plupart refusèrent leur approbation, il ne fut guère compris que du Dominicain Diégo de Deza, qui lui offrit au collège des hautes études à San-Stephano (Saint-Etienne),

une hospitalité dont le souvenir est encore aujourd'hui, et deviendra plus encore, cher et précieux à l'ordre tout entier.

Instruit par la triste expérience de Lisbonne, Christophe Colomb ne révéla pas tout son projet,



il ne répondit pas entièrement aux objections ; mais il en dit assez pour démontrer clairement que la ligne équinoxiale n'était pas infranchissable, et que l'hémisphère opposé au nôtre ne devait pas être inhabité non plus qu'inhabitable. La Junte néanmoins se sépara sans conclure. Les souverains ayant entrepris le siège de Baza, l'une des plus fortes positions des Maures, Colomb dut se résigner à l'ajournement indéfini ; on n'a écrit nulle part

Christophe Colomb défend son projet devant la junte de Salamanque.

qu'il ait fait entendre une plainte ; et nous le trouvons devant les lenteurs d'une politique hésitante, aussi patient, c'est-à-dire aussi fort, que devant les révoltes, les périls et les fureurs des flots. Son recours était en Dieu et la prière lui obtint toujours à l'heure décisive une protection quasi miraculeuse.

Devant Baza, Colomb se mêla aux défenseurs armés de la foi et servit dans les rangs subalternes. Cependant le siège traînait en longueur ; Ferdinand songeait à l'abandonner, la reine l'en empêcha. Après avoir engagé ses bijoux, sa vaisselle d'or et d'argent, après avoir réparé les chemins, rétabli à ses frais les ponts et le service régulier de transport, Isabelle arrivait au camp.

Dès lors, l'attaque prenait une telle vigueur, les troupes s'animaient d'une telle ardeur pour l'attaque et la défense, que bientôt Boabdil demandait à capituler. La guerre cependant n'était pas finie, car les Maures se retranchaient dans Grenade, et la reine avait remis *après la guerre* un nouvel examen de la découverte.

Colomb pressa la junte de se prononcer, et la conclusion lui ayant été contraire, il eut à souffrir le mépris des savants, le dédain des courtisans et jusqu'aux railleries des écoliers, qui, le rencontrant, se frappaient le front du bout des doigts, comme pour indiquer que le cerveau du rêveur était halluciné. Christophe Colomb donnait alors mission à son frère Barthélemy de proposer à la France la

sublime entreprise, et se rendait pour se reposer et se retremper à la Rabida.

Mais le pieux gardien Juan Perez « était de ces « cœurs qui, pour leurs amis, convertissent les bons « désirs en bons effets ; » il se décida à intervenir et écrivit directement à la reine. L'armée catholique était devant Grenade.

Ferdinand et Isabelle, plus encore par zèle religieux que par intérêt politique, avaient entrepris, dès leur avènement au trône, de détruire jusqu'au dernier vestige la domination musulmane sur le sol de l'Espagne. Le roi Maure de Grenade, sommé de payer le tribut imposé à ses ancêtres, répondit avec fierté qu'au lieu d'or et d'argent il présenterait des lances et des épées. Ce fut le signal d'une guerre où l'on combattit de part et d'autre avec un égal acharnement. Les Maures affaiblis par les luttes intestines perdirent l'une après l'autre toutes leurs places fortes. Leur nouveau roi Boabdil, qui avait détrôné successivement son père et son oncle, se flattait encore de l'espoir de sauver du moins sa capitale, lorsqu'il s'y vit assiégé par une armée de soixante mille hommes.

La ville de Grenade, flanquée de mille tours et dominée par la vaste forteresse de l'Alhambra, renfermait alors près de quatre cent mille habitants. Les infidèles avaient juré d'y périr plutôt que de se rendre ; mais les chrétiens, de leur côté, étaient bien décidés à renverser ce boulevard des Maures.

La grande Isabelle, pour soutenir leur courage, voulut partager avec Ferdinand les fatigues et les dangers du siège.

On sait que par accident le feu avait consumé les tentes et jusqu'au pavillon royal ; Isabelle pour affirmer sa résolution de ne quitter les murs de Grenade que pour y entrer en vainqueur, avait fait élever une véritable ville en forme de croix et lui avait donné le nom de Santa-Fé (la Sainte Foi).

C'est à Santé-Fé que parvint la lettre du P. Juan Perez ; le messager lui rapportait aussitôt à la Rabida l'ordre de se rendre près des souverains et de retenir Chistophe Colomb en relevant ses espérances. L'entretien du docte religieux avec l'enthousiaste et intelligente Reine, eut plus de poids en faveur de l'entreprise que les froides conclusions des savants n'en avaient eu contre elle.

Le 6 janvier 1492, Boabdil sortait de Grenade, et la puissance des Maures finissait en Espagne après une durée de sept cent quatre-vingt-un ans. Les rois y entraient triomphants, et les réjouissances duraient encore lorsque Christophe Colomb parut devant eux. Isabelle accepta sans contrôle, et sans douter un instant du succès, la gigantesque entreprise ; puis Colomb posa ses conditions. Nous avons expliqué le double but qu'il voulait atteindre et les trois moyens qui pouvaient l'y faire parvenir :

Découverte, Apostolat, Délivrance ! il lui fallait

pour cela des vaisseaux, des honneurs, des trésors; c'est pourquoi il voulut être :

— Grand amiral de la mer Océane;

— Gouverneur général des îles et terres à découvrir;

— Vice-Roi des Indes; et ces dignités devaient, par droit d'aînesse, être héréditaires dans sa famille;

— Enfin, il demandait la dîme de toutes les richesses et productions *quelconques,* des régions soumises à son autorité.

A de si royales prétentions, la commission s'indigna, les administrateurs se récrièrent, les flatteurs osèrent sourire, les conférences furent suspendues. Colomb, cependant, ne voulait rien rabattre, et sans discuter il maintenait sa parole. Isabelle hésitait; rassurée enfin par les représentations de Luiz de Santagel (1) et de Quintanilla, passionnés tous deux pour la grandeur de la couronne, elle fut tout à coup comme éclairée intérieurement d'une lumière mystérieuse et éclatante. Un rayon divin illumina son entendement, elle comprit la sublime ambition de Christophe Colomb, et déclara que, pour assurer l'exécution du traité, elle vendrait, s'il était nécessaire, jusqu'aux joyaux de la Castille. Au moment même où Christophe Colomb allait quitter l'Espagne et passer en France, un message de la Reine, lui engageant sa parole, le ramenait au pied du trône.

(1) Prononcez *Santaguel.*

Le 30 avril 1492, il recevait les lettres patentes avec la double signature des souverains, lui conférant toutes les prérogatives exprimées dans sa demande. De plus, la reine nomma le petit Diégo, fils aîné de Colomb, page du prince Royal, honneur réservé aux enfants des plus nobles maisons espagnoles.

CHAPITRE III

PREMIER VOYAGE

De Palos à l'Ile de fer. — De l'Ile de fer à San-Salvador.

I

Le petit port de Palos ayant été choisi pour lieu d'embarquement, Colomb s'y rendit avec le P. Juan Perez. Les ordres des rois obligeaient la ville à livrer dans le délai de dix jours, deux caravelles équipées et armées; ils autorisaient l'Amiral à noliser (louer) un troisième navire. Lorsque la population connut le projet, la consternation, puis le désespoir, s'emparèrent de tous les esprits ; les marins se cachaient, ils dissimulaient leurs barques, les calfats et les charpentiers se disaient malades, les marchands refusaient le bois, le goudron, les câbles, etc. Comment la terreur populaire n'aurait-elle pas grossi les dangers, alors que la science elle-même se déclarait impuissante à les affronter !

Nous avons dit que la composition, le volume, le poids, la forme même de la terre étaient inconnus. On niait les antipodes ; on pensait que les forts courants, les eaux obscures, l'atmosphère sans clarté de la *Mer ténébreuse* aboutissaient au chaos, des

gouffres sans fond où se jouaient Béhemoth et Léviathan.

Des auteurs, réputés savants, croyaient à la puissance de l'oiseau Rock, qui, de son bec, emportait les navires et se jouait en les fracassant dans les airs.

Toutes les mappemondes et les cartes marquaient d'une figure de monstre les abords de la ligne équatoriale, que la main crochue de Satan empêchait de franchir.

Là encore, le P. Juan Perez vint au secours de Christophe Colomb. Il était aimé à Palos, on y avait apprécié sa science et ses hautes vertus ; peu à peu il raffermit les esprits, et trouva trois habiles marins, les trois frères Pinzon, disposés à suivre Colomb, à le seconder dans la découverte ; l'exemple des trois vaillants frères rassura les matelots et trois caravelles furent équipées : la *Pinta*, la *Santa-Maria*, montée par l'Amiral, et la *Niña* (prononcez Ninia), la plus petite des trois, comme l'indique son nom (1). L'équipage entier comprenait cent vingt hommes, soixante sur la *Santa-Maria,* trente sur la *Pinta,* vingt-quatre sur la *Niña.*

En attendant un vent favorable, Christophe Colomb

(1) Les caravelles, dit Roselly de Lorgues, furent les seuls navires employés par don Henrique, pour les découvertes des îles Africaines ;... elles remplissaient à la fois l'office de nos bricks et de nos gabarres... A cause de leur grande élévation au-dessus de l'eau, on les classait parmi les bâtiments de haut bord. La grande chaloupe de la *Santa-Maria* mesurait trente pieds, ce qui donnerait à la caravelle quatre-vingt-dix pieds de quille et une largeur de vingt-six pieds sur le pont... Ces trois navires représentaient des bricks de dix, seize et vingt canons ;... elles étaient pourvues d'artillerie et portaient les vivres nécessaires pour un an.

se préparait par la prière dans la retraite franciscaine, remerciant Dieu de l'avoir choisi pour une mission



apostolique sans égale. Mais, plus le moment du départ approchait, plus les appréhensions croissaient.

Départ de Palos.

L'équipage se rendit processionnellement à la Rabida ; tous reçurent la sainte Communion et retournèrent à bord jusqu'au

Vendredi 3 Août 1492.

Cette nuit-là, le *Révélateur du globe,* réveillé par la brise de terre dans les hauts sapins de la forêt, se leva aussitôt ; il reçut une dernière fois le « Pain des Anges, devenu la nourriture des voyageurs, » et se rendit, accompagné du P. Juan Perez, suivi bientôt des familles éplorées de tous les marins, au petit port où l'attendait son canot. « Puis, dit Oviedo (1), d'une voix qui domina les bruits confus des trois équipages, Christophe Colomb commanda, *au nom de Jésus-Christ,* de déployer les voiles. »

Aussitôt qu'il eut doublé le cap, l'amiral entra dans sa cabine construite sur le château d'arrière, et commença son journal de bord *au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* affirmant une fois de plus le caractère de l'entreprise. Car, selon la parole de Notre Saint-Père le Pape Pie IX, « Christophe « Colomb, enflammé de zèle pour la foi catholique, « résolut en entreprenant la plus audacieuse des « navigations, de découvrir un monde nouveau, non « point tant pour ajouter de nouvelles terres à la « souveraineté de l'Espagne, qu'afin de placer de

(1) Oviedo, voyageur et historien espagnol, intendant d'Haïti en 1535, gouverna avec dureté et même violence.

« nouveaux peuples sous le règne du Christ, ce qui « veut dire de l'Église. »

Dans le prologue de son journal, Colomb loin de faire valoir sa propre initiative, sans indiquer les longues souffrances par lesquelles il dut acheter l'honneur du voyage, prête aux Rois Catholiques les nobles conceptions de son génie et le zèle de sa sainte ambition.

« Vos Altesses, écrit-il, se sont décidées, comme « ennemies de Mahomet, à m'envoyer dans les con- « trées de l'Inde, à l'effet de voir les princes, les « pays et les habitants, d'examiner la nature et le « caractère de tous, et les moyens à prendre pour « leur conversion à la vraie religion. »

Il se promet, et il n'y manqua pas une seule fois, « d'écrire chaque nuit ce qui se passera le jour, et « chaque jour la navigation de la nuit... » Il se « propose de faire la carte exacte et détaillée des eaux et des terres de la Mer Océane, et, s'il est possible, les dessins et descriptions de tous les lieux à découvrir. « Pour cela, ajoute-t-il, il est nécessaire que « j'oublie jusqu'au sommeil, car pour exécuter mes « plans il me faut un grand travail. »

II

Le récit de Washington Irving sur la première traversée d'Europe au Nouveau-Monde et la découverte de Christophe Colomb est peut-être la plus

curieuse et la plus agréable de toutes les narrations à ce sujet.

Cet écrivain, l'un des plus habiles littérateurs contemporains (1828) de l'Amérique Anglaise, constate avec impartialité tous les motifs surnaturels de Christophe Colomb dans sa Découverte : sa confiance sans borne en la divine Providence, sa foi toujours forte et invincible, son noble désintéressement et son abandon plein d'amour à « la haute Majesté de Dieu. » Malheureusement l'esprit glacial du protestantisme resserre le cœur et éteint dans l'estimable auteur le feu divin qui soutenait le grand Colomb. Au lieu d'adorer avec lui et avec les catholiques, dans les obstacles même et dans les épreuves, la miséricordieuse volonté de Dieu, Washington Irving ne voit que la persistance du Très-Haut à contrecarrer les desseins de son serviteur, qu'il admire d'autant plus pour sa persévérance.

Voilà donc la petite flottille en mer.

Les trois premiers jours on navigua sans accident; le lundi la *Pinta* arborait le pavillon de détresse, le gouvernail se brisait, le navire faisait eau ; il fallut relâcher aux Canaries. Pendant que l'Amiral cherchait à remplacer la caravelle, on attendait sous la côte de Téneriffe dont le volcan était en ébullition ; les équipages s'effrayèrent, regardant ce premier bouleversement comme le présage de tous leurs malheurs. Colomb les rassura par l'exemple du Vésuve que la plupart connaissaient, puis on dut

repartir après avoir perdu trois semaines à réparer la *Pinta*.

A peine était-on au large, que Christophe Colomb apprit que trois caravelles portugaises croisaient devant l'île de Fer avec ordre de l'enlever ; le Commandant mit néanmoins à la voile le 6 septembre ; quittant Gomère il entra dans la région des découvertes, et, prenant résolument la route de l'Occident, il s'avança dans les eaux inconnues de l'Atlantique.

Pendant trois jours, le calme empêcha de quitter les Canaries et par conséquent de fuir le danger ; mais, de nouveau Dieu vint en aide à son serviteur au moment opportun.

Le 9 septembre 1492 une brise favorable s'étant levée avec le soleil, les voiles se gonflèrent ; et, avant la fin du jour, les hauteurs de l'île de Fer avaient disparu à l'horison.

A ce moment, le cœur manqua à tous les matelots ; les plus courageux éclatèrent en sanglots, croyant avoir perdu pour jamais leur patrie, leur famille et leur propre vie. Colomb s'efforça de calmer doucement leurs angoisses par l'espérance des richesses, des récompenses et de la gloire. Il recommanda aux pilotes de maintenir la direction à l'Occident, et de s'arrêter après avoir parcouru sept cents lieues, si quelque accident séparait les navires dans le voyage ; car, suivant ses calculs, Colomb assurait que la terre à sept cents lieues serait toute proche.

En même temps, il eut soin de rédiger deux jour-

naux de bord : l'un exact, pour lui-même, et l'autre à l'usage des matelots, ayant soin d'y inscrire chaque jour une distance moindre que le chemin parcouru, afin qu'ils se crussent plus près de l'Espagne.

Le 11 septembre, on rencontra à cent cinquante lieues des îles, un fragment de mât, nouveau sujet de redouter les tempêtes et les naufrages ; le 13, à deux cents lieues environ, Colomb observa *pour la première fois* un phénomène inconnu jusque-là : à minuit, l'aiguille aimantée au lieu de signaler l'étoile polaire avait varié de cinq à six degrés ; la variation s'accentua de plus en plus.

Lorsque l'équipage s'en aperçut, les hommes s'interrogèrent avec anxiété ; chacun ajoutant aux terreurs de ses camarades, ils conclurent que l'on entrait dans un monde nouveau, que la boussole y avait perdu sa mystérieuse vertu et que toutes les lois de la nature étaient bouleversées. Christophe Colomb trouva dans la promptitude et l'intuition de son génie, une explication qui se trouve être la véritable, et leur expliqua que l'aiguille n'indique pas tant l'étoile polaire, que le point du Nord fixe et invisible, autour duquel elle accomplit sa révolution.

« Ce phénomène, dit Washington Irving, nous est maintenant familier, mais la cause en est inconnue ; c'est un de ces mystères de la nature ouvert aux observations et aux expériences journalières ; mais si l'on cherche à le pénétrer, l'esprit humain trouve aussitôt ses propres limites et une nouvelle raison d'abaisser son orgueil. »

Le 14, deux oiseaux qui s'éloignent rarement de la terre, volaient autour des navires.

« Les oiseaux de mer, dit Châteaubriand, sont comme des courriers qui partent sans cesse avec des gardes nombreuses, et, par ordre de la Providence, se dispersent sur les mers pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante ou cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre flottant sur l'onde comme les bouées d'une ancre ; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre pour écarter les navigateurs ; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers.

« Tous les accidents des mers, le flux et le reflux, le calme et l'orage, sont prédits par les oiseaux. »

Le 15, les matelots se crurent à la dernière heure. Un météore assez ordinaire sous les tropiques, une trace et « comme une branche de feu » parut tomber du ciel dans l'eau à la distance de cinq lieues. Dans ces paisibles nuits où chaque étoile brille de sa propre irradiation, cette trace lumineuse semblable à un éclair de douze à quatorze secondes peut se comparer à un jet de flamme. « La suavité de « l'atmosphère à mi-chemin des Indes, dit Las Ca- « sas, est merveilleuse ; plus on approche de la terre « plus augmente la fraîcheur de la température, la « limpidité de l'air, la clarté du ciel, et les émana- « tions embaumées qui s'exhalent des arbres et des

« forêts (1). » Peu après on vit de grandes touffes d'herbes flottant sur les eaux et venant de l'Ouest, on y pêcha un petit homard ; des bandes de thons et de poissons divers, des animalcules phosphorescents, venaient distraire les matelots et ajoutaient à la splendeur des nuits tropicales. Colomb admirait ces incomparables merveilles :

Pour la première fois et par lui, la création du nouvel hémisphère rendait hommage au Créateur.

Pour la première fois, « l'effigie sacrée de Jésus-Christ Rédempteur, arborée au grand mât, sur l'étendard de l'expédition, sanctifiait les éléments. »

Pour la première fois, et chaque jour matin et soir, les hymnes sacrées saluaient Marie comme *Reine* et étoile de la mer. « Sous les auspices du Verbe, son fervent contemplateur prenait, au nom de la foi, possession de l'immensité. Et celui qu'avait daigné choisir la Providence pour guider sur l'abîme des âmes immortelles, était la plus haute personnification de l'intuition et de l'amour du Créateur. Le Très-Haut lui avait accordé cet honneur de pénétrer le premier en des espaces où le regard des mortels n'était jamais parvenu (2). »

On se trouvait dans ces parages inconnus où les influences de l'air et des eaux, l'amertume, la salure,

(1) Las-Casas (né à Séville en 1474, mort en 1566). Célèbre religieux dominicain embarqué avec Ovando en 1502, s'est rendu immortel par son zèle infatigable en faveur des Indiens ; il répara autant qu'il put les maux de la guerre et passa cinquante années au Nouveau-Monde.

(2) Roselly de Lorgues.

la densité de la mer se modifient de manière à déconcerter la science. L'Amiral note dans son journal un changement extraordinaire dans la température de l'air, dans l'état de la mer, et jusque dans le mouvement des corps célestes; il constatait pour la première fois la direction et la force des courants dans l'Atlantique, jetait constamment la sonde, recueillait les moindres indices, et, confiant en son divin conducteur, il écrivait : « J'espère que ce Dieu tout-« puissant, entre les mains de qui sont toutes les « victoires, nous fera bientôt trouver une terre. »

III

Les indices en effet se multipliaient de telle sorte, qu'Alonzo Pinzo avançait sur la *Pinta,* le meilleur voilier des trois navires, dans l'espoir de découvrir le premier cette terre promise. Vers le soir, il aperçut au Nord une sorte de brume semblable à celle qui couvre les rivages ; au couchant du soleil des formes confuses il est vrai, mais formant une masse compacte, animèrent les matelots d'une telle confiance qu'ils attendaient l'aurore avec anxiété. Le Commandant ne partageait pas cet espoir et répétait : « Je ne crois pas la terre si près encore. » Les oiseaux semblaient venir du Nord; mais Colomb refusa de changer la route, se réservant de reconnaître au retour les îles dispersées, que vraisemblablement il traversait à distance, résolu qu'il était d'arriver d'abord à la terre.

Le désappointement des hommes était si grand que tous les signes évidents se changeaient pour eux en obstacles, tous et jusqu'au vent favorable que la divine Providence leur envoyait pour hâter la découverte, parce qu'ils s'imaginaient que dans ces parages il ne variait pas, et leur serait contraire pour le retour. La patience de Colomb ne se lassait pas de les rassurer. Le 20 septembre, un vent contraire ralentit la marche, mais il raffermit le courage en détruisant les illusions sur la permanence des brises de l'Est.

Depuis ce temps, la science a pu observer les vents de ces parages et a constaté que dans la zône tropicale, les masses aériennes se meuvent uniformément : celles de l'hémisphère septentrional, dans le sens du Nord-Est au Sud-Ouest ; et celles de l'hémisphère méridional, dans le sens du Sud-Ouest au Nord-Ouest. Ainsi deux courants atmosphériques ne cessent de se diriger obliquement à la rencontre l'un de l'autre. Ce sont les *vents alizés* que les anciens connaissaient à peine, et dont la découverte complète était réservée aux grands navigateurs espagnols et portugais. Parmi toutes les merveilles qu'ils découvrirent dans les régions tropicales, aucune ne les étonna plus vivement que ces brises soufflant invariablement du même point de l'horizon (1).

Accoutumés aux vents changeants et irréguliers des mers de l'Europe, ils étaient presque épouvantés

(1) E. Reclus.

de la constance de ces vents qui les poussaient vers l'Equateur et ne refluaient jamais dans la direction de leur patrie. Les compagnons de Colomb y voyaient l'effet des sortilèges du diable, et se demandaient avec effroi, si tout ce mouvement des ondes aériennes ne se dirigeait pas vers quelque gouffre situé aux limites du monde. Toutefois les navigateurs se familiarisèrent promptement avec les parages tranquilles que parcourent les vents alizés; les marins espagnols appelaient la partie tropicale de l'Atlantique *el golfo de las damas* (le golfe des dames), parce qu'on aurait pu sans danger leur confier la barre d'un navire.

De petits oiseaux qui habitent les buissons vinrent à l'aurore se poser sur les vergues, gazouillant leurs plus douces harmonies, et retournèrent vers le soir dans la direction d'où ils étaient venus. Ces joyeux chants ouvrirent tous les cœurs, car, disaient les hommes, les grands oiseaux ont des ailes qui leur permettent d'avancer en mer, mais ceux-là sont trop faibles pour voler bien loin, et leurs gracieuses ondulations indiquent qu'ils ne sont pas fatigués du voyage.

Le jour suivant, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer sembla couverte d'herbes, phénomène que l'on observait *pour la première fois,* dans cette partie de l'Océan, laquelle paraît une vaste prairie inondée, connue maintenant sous le nom de *mer de varech* (mer des algues, ou mer d'herbes). Cette étendue verdoyante excitait une satisfaction générale; mais peu à peu l'immense

quantité de plantes sous marines qui s'entrelaçaient et s'épaisissaient, de manière à gêner les mouvements des caravelles, rappelait aux équipages les contes alors accrédités, et ces eaux immobiles de la *Mer ténébreuse* qui paralysaient les efforts et conduisaient à la mort, sous les débris d'un continent tout entier.

Rien au contraire n'est plus intéressant que d'étudier l'innombrable multiplicité des plantes marines. Le contraste des flores est à peine moins absolu entre l'eau douce et l'eau salée qu'entre les mers et les continents. L'Océan a ses plantes spéciales, les unes nageant librement sur les flots, les autres se cramponnant aux rochers du bord et des écueils, car l'Océan comme la terre a ses étendues monotones de plantes : ce sont les champs de sargasses ou *raisins des tropiques* (fucus natans) qui se trouvent au milieu de plusieurs bassins maritimes, et notamment dans l'immense espace triangulaire compris entre les Antilles, le Gulf-Stream et les îles Açores et du Cap-Vert.

Lorsque Christophe Colomb traversa ces parages, remplis d'herbes marines, ce ne fut point pour ses compagnons le moindre sujet de terreur que l'aspect de ces longues traînées de plantes qui retardaient la marche du navire et faisaient ressembler la mer insondable à un immense marécage. Enchevêtrées en îles et en îlots flottants qui se suivent en interminables processions, ces herbes changent en certains endroits la surface de l'Océan en une espèce de pré d'un vert jaunâtre ou couleur

de rouille; les vagues soulèvent ces nappes en larges ondulations, et les entourent de liserés d'écume; des poissons se jouent par centaines au-dessous des frondes qui les garantissent du soleil; des myriades de petits animaux crustacés, courent, rampent ou s'incrustent sur les tiges entrelacées de ces forêts voyageuses, et flottent avec elles à la surface des eaux.

On croyait autrefois que ces varechs de l'Atlantique avaient été détachés par la houle des rivages des Antilles et de la Floride, puis emportés par le Gulf-Stream à des centaines de lieues dans les terres... ; mais les fucus de l'Océan naissent et se développent à la surface des eaux. Jamais on n'a pu y découvrir de racines ni la moindre indice de bulbes qui se seraient cramponnées à la terre et que les flots en auraient arrachées... Des vésicules pleins d'air qui ont valu à ce fucus son nom de *raisin des tropiques*, lui servent de flotteurs pour le soutenir sur l'eau, tandis que des centaines de membranes foliacées se redressent verticalement au-dessus de chaque îlot de varech, afin d'absorber la quantité d'air dont ces organismes ont besoin pour croître et se propager.

Il est vrai que toutes ces prairies de fucus tournoient sous l'influence des vents dans le remous formé par le Gulf-Stream et le courant équatorial; mais au lieu d'avoir été apportées par ces fleuves maritimes, elles s'arrêtent au contraire devant eux, et s'accumulent en traînées le long de leurs rives intérieures.

La *mer de varech* proprement dite dans l'Atlantique à cet endroit, est évaluée à plus de quatre millions de kilomètres de superficie (1).

Toutes ces merveilles que l'homme admirait *pour la première fois* étaient inconnues ; et l'équipage passa bientôt de la crainte aux murmures, et des murmures à la révolte ; aucune des explications du Commandant ne pouvait rassurer les hommes, devenus sourds à la raison sous l'impression de la peur. Plus les arguments étaient clairs, plus les plaintes étaient audacieuses.

Sans cesser d'employer tous les moyens humains, Colomb les reconnaissait impuissants, il leva les mains et le cœur vers Celui « qui tient en sa puissance toute créature, » et le dimanche 25 septembre, « sans que la moindre brise se fût élevée, les eaux se gonflèrent tout à coup ; et le mouvement que donne aux eaux un léger courant poussa les navires hors des herbes. Les marins considérèrent ce phénomène avec surprise, mais Colomb qui se regardait comme sous la protection immédiate du ciel, dans une si grande entreprise, écrivit dans son journal que le gonflement des eaux parut un trait de la Providence pour apaiser les plaintes des hommes ; le comparant au secours miraculeux que Dieu donnait à Moïse pour sauver les enfants d'Israël, fuyant la captivité d'Égypte (2). »

(1) Ces détails sont empruntés à la Géographie de Reclus, et aux Annales géographiques.

(2) Washington Irving, l. III, ch. III.

Dieu récompensa toujours la confiance de son serviteur ; ne lui accordant pas moins qu'il ne demandait, il faisait servir les moindres évènements à son grand dessein, d'une manière si miraculeuse qu'elle dispensait de constater un miracle. C'est ainsi que la paternelle miséricorde en use toujours, pour ceux qui s'abandonnent à elle, comme si leurs efforts ne pouvaient rien, et qui, néanmoins, travaillent avec autant de zèle que si eux seuls pouvaient tout.

CHAPITRE IV

PREMIER VOYAGE (suite)

Dernières épreuves. — La découverte.

A mesure que le temps s'écoulait, l'impatience des navigateurs augmentait ; pendant que les caravelles glissaient sur les flots à perte de vue, la défaillance gagnait les plus braves. Leurs barques étaient faibles et déjà fatiguées, et s'il fallait avancer encore, comment réparer les avaries ?

Les provisions commençaient à baisser ; dans quel port les renouveler ? Ainsi, le mécontentement des groupes, composés de deux ou trois, avait crû peu à peu, et finit par se changer en une formidable opposition aux ordres du Commandant.

« C'était, disaient-ils, un ambitieux, qui, pour se distinguer, risquait la vie des matelots.

« Déjà ils avaient franchi les limites connues et accompli par conséquent leur mandat ; avancer encore était au-dessus des forces humaines.

« Qui pourrait les accuser de révolte s'ils reprenaient la route d'Espagne avant que le retour devint impossible ?

« L'amiral était un étranger, sans amis, sans in-

fluence et dont les projets, rejetés par les savants, étaient regardés comme insensés! »

Les plus hardis de ces hommes, embarqués par



l'ordre des rois, en vinrent à proposer de jeter à la mer l'inflexible Colomb, s'il refusait de rentrer en Espagne. L'amiral n'ignorait aucune des intentions perfides des matelots; mais il gardait une sérénité de visage inaltérable, adoucissant les uns

Christophe Colomb apaise la révolte.

par des paroles affables, stimulant les autres, et menaçant d'un châtiment exemplaire celui qui oserait parler d'interrompre le voyage. « Enfin, ajou-
« tait-il, les murmures sont inutiles ; j'ai été envoyé
« pour chercher les Indes et je suis déterminé à
« poursuivre ma route jusqu'à ce que je rencontre
« la terre, avec l'assistance de Notre Seigneur. »
Cette assistance ne se fit pas attendre.

Le lendemain, outre les herbes vertes et nouvellement arrachées aux rivières, un roseau, puis une planche travaillée, enfin un rameau chargé de baies rougeâtres ayant été recueillis, la tristesse des mutins se changea en désir de recevoir la récompense promise à celui des matelots qui le premier signalerait la terre.

A la tombée de la nuit, après que, suivant l'usage, on eût chanté le *Salve Regina,* Christophe Colomb adressa la parole à l'équipage en termes pleins de feu et d'une sainte émotion.

Il rappela la miséricorde de Dieu qui les avait conduits par des vents toujours propices et sur des eaux tranquilles, ranimant leurs espérances par des signes d'autant plus nombreux que leurs terreurs étaient plus grandes, et les guidant ainsi vers la terre de promission.

Il renouvela les ordres donnés aux Canaries, de maintenir le cap pendant la nuit aussitôt qu'ils auraient franchi la distance de sept cents lieues.

Il leur promit enfin qu'ils verraient la terre au

lever du jour, ordonna de placer une sentinelle à la proue (l'avant du navire), et promit d'ajouter une veste de velours à la pension de maravedis fournie par les souverains, au matelot qui le premier découvrirait la terre.

Pendant la nuit les vagues se précipitaient en se brisant comme vers un rivage, et les navires avancèrent beaucoup à l'Occident. Tout à coup, vers les dix heures du soir, Colomb vit briller une lumière, Pedro Guttierez la vit également, puis elle disparut et se montra à nouveau à plusieurs reprises.

Enfin, aux premières lueurs du petit jour, on distingua clairement la terre à la distance de deux lieues ; le canon retentit, et le cri *Terre, terre !* est bientôt suivi d'un chant enthousiaste du *Gloria in excelsis* et du *Te Deum!* Cette fois tous les hommes transportés de joie répondirent à la voix de leur chef.

En attendant le jour, le Commandant ordonna de ferler les voiles (c'est-à-dire de les plier entièrement) et de mettre en panne (suspendre tout mouvement du navire) jusqu'au lever du soleil.

Il était deux heures du matin, et ce jour était le

Vendredi 12 Octobre 1492.

CHAPITRE V

Le Nouveau-Monde. – San-Salvador. – Cuba.

I

Au lever de l'aurore, Christophe Colomb contemplait pour la première fois le Nouveau-Monde. Il reconnut une île assez étendue, plate et sans aucune montagne, mais recouverte d'une luxuriante végétation et d'arbres magnifiques, dont les branches se reflétaient dans les eaux d'un lac d'une limpidité et d'une pureté diaphane. En même temps il remarquait des habitants qui, après avoir considéré les navires, se cachaient dans les bosquets.

Colomb descendit après avoir revêtu son riche manteau d'écarlate, tenant à la main l'étendard royal à la croix verte et aux initiales F et I surmontées d'une double couronne. A peine eût-il touché cette terre qu'il se prosterna, la baisant avec respect, rendant grâces au Dieu tout-puissant et versant des larmes de joie. Puis, élevant un Crucifix il prononça de cette voix majestueuse qui faisait vibrer les cœurs, la *première prière* qui s'éleva du Nouveau-Monde vers le Créateur, pour le bénir et lui rendre hommage :

« Dieu éternel, tout-puissant créateur du ciel, de « la terre et de la mer, que ton nom soit partout « glorifié.

« Qu'elle soit à jamais exaltée ta Majesté sainte, « qui a daigné permettre à ton indigne serviteur, « de porter dans une nouvelle partie du monde, la « connaissance de ton Nom ! »



Se levant alors, le Révélateur du globe déploya l'étendard où se peignait avec la Croix, l'image de Jésus-Christ Rédempteur; il tira l'épée, et prenant possession de la terre au nom des Rois de Castille et d'Aragon, il nomma cette île *San-Salvador* (Saint-Sauveur).

Dès lors, et par le fait même de sa merveilleuse découverte, Christophe Colomb devenait **grand Amiral, Gouverneur** et **Vice-Roi**. Les hommes des trois équipages l'acclamèrent et lui prodiguèrent les

Colomb prend possession de *San-Salvador*.

marques de respect et d'admiration d'autant plus enthousiastes qu'ils avaient plus de fautes à se faire pardonner.

La première action des matelots fut de couper les branches d'un bel arbre pour en former une Croix et planter, sur cette île inconnue, *la première Croix du Nouveau-Monde,* au chant du *Vexilla Regis*. Christophe Colomb, dit Las-Casas, plantait une Croix dans tous les lieux où il passait, îles, provinces ou villes; ses contemporains y voyaient le signe caractéristique de toutes ses découvertes, et sur toutes les cartes, les Indes Occidentales à cette époque, sont désignées en majuscules rouges sous le nom de *Terre de la Sainte-Croix*.

San-Salvador se nommait dans la langue du pays *Guanahani,* c'est une des Lucayes et du groupe de Bahama.

Cependant les naturels avaient contemplé derrière les buissons et dans une sorte de stupeur, la majestueuse arrivée des Espagnols sur les navires aux voiles déployées, et qu'ils prenaient pour des ailes gigantesques. Voyant des êtres à peau blanche, à la longue barbe, vêtus de costumes reluisants et de diverses couleurs, lesquels cependant ne cherchaient ni à les molester, ni même à les atteindre, ils commencèrent à sortir de leurs retraites.

Rassurés par l'autorité que Colomb semblait exercer, attirés par sa grande bonté et par la magnificence de son costume, ils en vinrent à s'approcher

des Espagnols, à toucher leurs mains, surtout leur barbe ; ils se prosternèrent devant l'Amiral, lui offrant des herbes odoriférantes, et recevant avec des transports de joie les bonnets de couleur, les grelots et les verroteries qu'ils échangeaient contre des pelotes de coton filé, des perroquets, du pain de cassave.

« Ainsi l'Ancien et le Nouveau-Monde inaugurèrent alors, bien que sur une petite échelle, par ces *premiers échanges,* les immenses opérations commerciales qui font aujourd'hui leur prospérité réciproque. »

Les Espagnols reconnurent bientôt que ces peuples étaient doux et inoffensifs, n'ayant pour armes que des bâtons durcis au feu, et munis à la pointe d'une arête de poisson ; l'usage du fer leur était inconnu, car ils saisirent par la lame une épée qu'on leur présenta.

Les indigènes, d'une taille assez grande et bien prise, à la démarche agile, aux mouvements gracieux, « avaient le visage peint de couleurs criardes, mais leurs traits ne manquaient ni de régularité, ni de finesse. Sans barbe, le front large, le crâne développé, les yeux bien fendus, les cheveux assez longs pour flotter sur leurs épaules, rien, pas même leur teint ni noir ni blanc mais cuivré n'accusait en eux la race Africaine. » On reconnut qu'ils appartenaient à la race Aryenne.

Colomb vit sur eux quelques traces d'anciennes blessures ; ils firent entendre que des côtes voisines on venait les attaquer et qu'ils se défendaient ;

il en inféra que la terre ferme était proche, et qu'on venait du continent s'approvisionner d'esclaves dans les îles ; cette pensée le confirma dans la persuasion qu'il avait atteint les parages orientaux de l'Inde ; il donna en conséquence aux naturels le nom générique d'*Indiens,* que l'usage a conservé.

Avant de quitter l'île, Colomb retint à bord sept indigènes qui consentaient volontiers à le suivre; son intention était de leur enseigner la langue Espagnole, de les instruire, de les baptiser et de les rendre ensuite à leur patrie. Le jour même, Colomb reprit la mer, impatient qu'il était de continuer sa découverte et d'arriver à la terre ferme.

II

Les indigènes lui indiquèrent que les îles de ces parages étaient riches et nombreuses, ils en nommèrent plus de cent. L'Amiral descendit à sept lieues environ de San-Salvador, dans une des plus grandes qu'il nomma *Sainte-Marie de la Conception* après y avoir arboré la Croix.

Une autre de ces îles fut baptisée la *Fernandine*; les habitants étaient moins pauvres et plus industrieux, les femmes portaient quelques vêtements, les cases semblaient extrêmement propres; ils couchaient dans des nattes ou filets de coton, qu'ils suspendaient le plus souvent devant la case et qu'ils nommaient *hamacs,* nom que l'on a retenu.

Les insulaires de la *Fernandine* avaient accueilli

les Espagnols avec transports, car peu avant le débarquement, Colomb avait reçu et traité à bord un Indien qui demandait à s'embarquer, lui et sa pirogue ; le sauvage avait été bien reçu, l'Amiral lui avait donné un bonnet de couleur, des grains de verre enfilés pour bracelets, il lui avait mis des grelots aux oreilles, et lui avait servi du miel et du vin.

L'Amiral reconnut un port naturel, vaste et bien abrité pouvant contenir plus de cent vaisseaux et se promena quelques heures au milieu « d'arbres et de plantes différents des nôtres ; les fleurs et les arbustes embaumaient l'air de parfums inconnus. »

En sortant de la Fernandine, Colomb se dirigea vers Saometo que les indigènes lui dépeignaient comme grande et riche. En mettant le pied sur cette nouvelle terre, il la nomma *Isabelle;* elle était incomparablement plus belle encore que les autres. De grands lacs, de magnifiques forêts dans lesquelles se jouaient des nuées de perroquets et d'oiseaux resplendissants inconnus en Europe, rendaient l'aspect de cette île vraiment enchanteur, et Colomb avoue qu'il ne serait pas étonnant d'être invinciblement enchaîné dans un si délicieux séjour. Sur les bords d'un lac il rencontra un monstre inconnu, un iguane (lézard amphibie d'Amérique), et le poursuivit dans l'eau à coups de lance ; sa peau avait sept pieds de long.

Mais, nous l'avons dit, Christophe Colomb cherchait la terre de l'or ; et, écrit-il dans la confiance de sa foi : « Je demande à Dieu Notre-Seigneur de me

« la faire rencontrer, et je ne puis manquer de « le trouver là où il naît. » Il reprend donc sa course au travers des îles. évitant les écueils et les bas-fonds qui auraient pu endommager les caravelles. Le 27 octobre, vers le soir, Cuba, la reine des Antilles, se dessinait à l'horison.

Le premier aspect de Cuba, surnommée la *perle des mers,* transporta Colomb. L'étendue illimitée des plages, les cîmes roses ou d'azur des montagnes, la dentelure des anses et des caps. la végétation non moins vigoureuse mais plus variée et plus éclatante que celle des autres îles, l'embouchure d'un fleuve majestueux, tout cet ensemble persuadait à l'Amiral qu'il abordait au continent. Il nomma cette île *Juana* en souvenir de l'Infant héritier de la couronne, mais le nom de *Cuba* a prévalu. Les hauts palmiers et les haies gigantesques se mêlaient aux cocotiers, au quamoclite laiteux (*ou arbre à lait*), à l'agave et au raisinier. Les fougères arborescentes, l'oxalie, l'oseille géante abritaient des milliers d'espèces inconnues d'insectes et de papillons de feu; de jolis oiseaux, au brillant plumage voltigeaient sur les arbres, chargés en même temps de fleurs et de fruits. Alors qu'il commence à peine ses découvertes, Colomb a le sentiment que « cette île est la plus belle qu'aient jamais vue les yeux de l'homme. » Aujourd'hui encore Cuba est sans rivale.

Mais dans son admiration le génie du grand Amiral n'oublie pas l'avenir : il examine les oiseaux, les plantes, les mers et les côtes; ayant remarqué que l'une des rives de Cuba se trouve préservée du

courant équatorial et que certaines coquilles bivalves s'y développaient, il conçut le projet d'y cultiver les nacres à perle. Presqu'aussitôt il apprend que Cuba produit de l'or et des perles.

Des embarcations ayant été envoyées à terre, les Indigènes s'enfuirent dans les bois; la propreté, l'ameublement des cases construites de branches entrelacées, soutenues par les rameaux des grands arbres, affectaient la forme de tentes; des oiseaux familiers, une espèce de chiens muets, des engins de pêche, indiquaient les mœurs paisibles des indigènes. Colomb avait sévèrement défendu de rien prendre et même de déranger un seul objet; cette manière d'agir lui attirait partout la confiance des naturels.

Il crut de nouveau que cette vaste terre pouvait être le Continent Asiatique; et pour s'en éclaircir il envoya des messagers avec quelques Indiens, à la recherche du grand roi (le grand Chan) et de la ville que les sauvages affirmaient être riche et bien bâtie.

Ils revinrent au bout de six jours, n'ayant trouvé qu'un misérable village de quelques huttes, et rapportant des morceaux de cannelle avec des observations curieuses sur cette excursion. Ils avaient été reçus dans les cases comme des messagers du ciel : hommes, femmes et enfants, après les avoir contemplés dans un mystérieux silence, les avaient portés en triomphe et reconduits avec une foule de présents; les messagers remarquèrent que les indigènes roulaient, en se jouant, des feuilles d'un certain

arbre, alors inconnu, et les brûlaient entre leurs lèvres, en aspirant la fumée ; ils appelaient ces petits rouleaux *tabacos*. Ainsi fut découvert le tabac, et telle est l'origine des cigares. Les envoyés avaient admiré l'abondance et la finesse du coton dont ils trouvèrent dans une seule case jusqu'à douze mille livres brut, filé ou tissé ; l'Amiral en conclut que cette précieuse plante croissait sans culture dans ces parages.

En l'absence des envoyés, Colomb avait réparé les navires, acheté des pelotes de coton, des hamacs, de la cannelle ; il avait remarqué des légumes différents des nôtres, des fruits semblables à la châtaigne, des gommes, des bois très propres à l'exploitation ; il avait surtout recueilli l'assurance qu'il trouverait à l'Est une contrée où les rivières roulaient en abondance des paillettes d'or que l'on façonnait en lingots. « Que Notre-Seigneur, écrit-il, entre les « mains de qui sont toutes les victoires, veuille « bien disposer de tout selon qu'il lui plaira... « Je me hâte, afin de partir *au nom de Dieu* et d'al- « ler au Sud-Est à la recherche de l'or, des épices « et des terres à découvrir. »

CHAPITRE VI

Hispaniola (Saint-Domingue, Haïti). Premier établissement.

I

Reprenant résolument la mer, Christophe Colomb à la recherche de cette Babèque dont les Indiens parlaient avec transports, rencontrait un groupe d'îles ravissantes qu'il nomma les *Jardins de la Reine,* puis un archipel plus riche encore, qui reçut la désignation de *Mer de Notre-Dame.*

Le *vendredi* 16 novembre, l'Amiral mit pied à terre pour arborer la Croix sur la première de ces îles, et en prendre possession pour la couronne d'Espagne, avec les cérémonies accoutumées ; on aperçut tout à coup au sommet d'une petite élévation deux madriers posés l'un sur l'autre en forme de croix, et si bien proportionnés que l'équipage, tombant à genoux, « adora cette Croix » providentiellement préparée sur le rivage.

Peut-être Dieu voulait-il indiquer aussi par la rencontre de cette Croix visible celle qui, dès le lendemain, devait atteindre au cœur l'âme du noble Amiral. Alonzo Pinzon, jaloux de la gloire de celui

qu'il nommait encore « un étranger, » jaloux surtout de la fermeté que Christophe Colomb mettait à réprimer tous les abus, à retenir les hommes des trois équipages dans leurs rapports avec les Indiens, se crut en mesure de découvrir seul la terre de Babèque et résolut d'y commercer à son aise. Le commandant de la *Pinta* quittait à la nuit son poste de marche ; il ne parut comprendre ni les signaux, ni les appels de l'Amiral et disparut dans l'espace. Pour comble de malheur, un vent contraire et persistant arrêtait Colomb dans sa route et le forçait enfin à la changer complètement.

Ce qui paraissait un contre-temps sauvait l'escadrille. Dieu connaît mieux que nous les moyens d'atteindre la fin vers laquelle il nous conduit ; l'abandon filial à sa Providence est la voie la plus douce, mais aussi la plus sûre.

Le vent contraire forçait les caravelles à rebrousser chemin, au moment précis où elles allaient atteindre la région impétueuse des vents variables, revenir à San-Salvador, ou entrer dans le désert de l'Océan, y périr peut-être sans que le Nouveau-Monde apprît jamais la Découverte ! Le vent, obstinément contraire, ramenait Colomb sur Cuba ; il visitait comme malgré lui les côtes de l'île sur une longueur de cent vingt lieues, et ses nouvelles découvertes, suivies d'autres incidents, décidèrent du sort du Nouveau-Monde.

Le 24 novembre, veille de Sainte Catherine, dont il venait comme tertiaire des franciscains de

réciter les premières vêpres, Colomb trouva un port où cent navires pouvaient s'abriter aisément; des forêts de pins « droits comme des fuseaux, d'une « grosseur et d'une élévation prodigieuses, » bordaient le port, auquel il donna le nom de Sainte-Catherine; avec ces pins on pouvait « construire des « vaisseaux, se procurer des planches et des mâts « pour les plus grands navires de l'Espagne. Enfin, « continue le journal, il plaît à Notre Seigneur de « me montrer toujours une chose meilleure que la « précédente; et jusqu'ici, tout a été de bien en « mieux dans toutes les découvertes. »

En explorant les côtes de Cuba, Colomb rencontrait l'embouchure d'un fleuve majestueux, il se trouvait dans la partie la plus merveilleuse de cette île incomparable; et si l'on considère la surprise que l'inconnu ajoute à toute beauté contemplée pour la première fois, il est facile de comprendre l'enthousiaste description que l'Amiral a tracée de cette nature grandiose, dans le style le plus entraînant.

La relation qu'il prépare pour les Rois affirme que : « des rapports et des relations importantes et nouvelles de la chrétienté avec le Nouveau-Monde, seront la conséquence des explorations qu'il vient d'accomplir; » puis découvrant avec une sainte liberté les aspirations apostoliques de son grand cœur, il demande que l'incrédulité, l'hérésie et le libertinage ne puissent s'emparer de cette conquête faite en vue de la vraie Foi, « ..... et je dis que Vos Altesses ne

« doivent permettre à aucun étranger de mettre le « pied dans ce pays et d'y commercer, s'il n'est « Chrétien Catholique; à aucun Espagnol d'y « aborder, s'il n'est pas véritablement Chrétien; « puisque le projet et l'exécution de cette entreprise « n'ont eu d'autre but que l'accroissement et la « gloire de la religion Chrétienne. »

II

Indécis sur la route qu'il devait prendre en quittant l'île de Cuba, Colomb aperçut le 6 décembre, dans la direction Sud-Est, une terre longue et haute dont les sommets éclairés par un soleil éclatant se reflétaient dans les eaux d'une limpidité incomparable. C'était *Haïti* dans la langue Indienne, il la nomma *Hispaniola* (petite Espagne); le nom de *Saint-Domingue* est plus généralement employé.

Le port que la chaloupe avait reconnu la veille était si vaste que « mille caraques (grands navires portugais) eussent pu y courir des bordées, » un grand nombre de pirogues amarrées au rivage, annonçaient la présence d'une peuplade importante; mais à la vue des étrangers, les Indiens s'étaient cachés dans les bois. Colomb donnait à ce port le nom de *Saint-Nicolas;* le lendemain il nommait *la Conception* un second abri aussi sûr que le premier. Le 12 décembre seulement la brise permettait d'atterrir, et l'Amiral put planter une grande Croix;

puis il voulut visiter la terre, et l'équipage se mit en devoir de la parcourir.

Ayant rencontré une troupe de sauvages, les matelots parvinrent à saisir une femme et la conduisirent à l'Amiral. La nouvelle venue fut habillée de couleurs éclatantes, couverte de verroteries, ornée de grelots, de bracelets et de bagues de laiton, puis reconduite à terre très honorablement.

Le lendemain, on arrivait à cinq lieues de la côte, dans la tribu de l'Indienne; dès que les Espagnols parvinrent à se faire comprendre, ils se virent entourés de deux mille sauvages, qui, posant la main sur la tête des matelots en signe d'amitié, leur offrirent du poisson, du pain de cassave, des fruits et toutes espèces de racines. Ils amenèrent ensuite « aux hommes descendus du ciel » l'Indienne si bien parée la veille, portée sur un brancard de verdure et précédée de son mari, qui témoignait sa reconnaissance par une foule de gestes bruyants.

Colomb, toujours désireux d'atteindre Babèque, était constamment ramené sur Hispaniola, par les vents contraires. Le 16, il rencontra un jeune Indien, le prit à bord, le combla de caresses et de petits présents et le remit à terre près de sa tribu; il espérait que les sauvages seraient attirés vers les Espagnols, et qu'ils retireraient de leurs indications de nouvelles lumières pour les découvertes.

En effet une foule d'Indiens accoururent au devant des équipages; les uns portaient aux narines et aux

oreilles des grains d'or très pur et les échangèrent volontiers. L'Amiral traita les insulaires avec empressement, respect et affabilité, « parce que, écrit-« il, ce sont les meilleures gens du monde et les « plus doux des hommes; j'ai grande espérance en « Notre-Seigneur que Vos Altesses en feront autant « de fidèles sujets et qu'ils seront tous chrétiens, *et* « *je les regarde déjà comme tels.* »

Le 18 décembre, Colomb, le pieux dévot de Marie, salua par l'artillerie de bord le mystère de l'Annonciation, dont on fait la mémoire ce jour-là dans l'église de Sainte-Marie de l'O (1).

Au soir de ce 18 décembre, un jeune Cacique de l'île se présenta porté sur un palanquin, accompagné de deux cents hommes dont deux seulement entrèrent avec lui dans la chambre de l'Amiral; le Cacique déploya aussitôt une ceinture garnie de deux plaques d'or délicatement travaillées et l'offrit à Colomb, qui lui donna un collier d'ambre, des brodequins rouges

(1) Près de Ségovie, une église est dédiée à la Sainte Vierge sous l'invocation de *Notre-Dame de l'O*. L'an 656 les Pères du 10e Concile de Tolède, regrettant que la fête de l'Annonciation tombât en Carême, décidèrent qu'on célébrerait en Espagne, huit jours avant Noël et comme préparation, une fête solennelle en mémoire de l'Annonciation. Dans la suite, une nouvelle fête, dite de *l'Expectation de Marie*, ayant été créée, fut célébrée en Espagne avec une grande dévotion, sous le nom de *Notre-Dame de l'O* ou la *Fête de l'O*, à cause des grandes antiennes qui commencent toutes par une invocation O! et que l'on chante huit jours avant Noël, pour appeler le divin Messie, et en particulier à cause de celle qui est propre à cette fête : *O Virgo Virginum*, et que l'on récite sans omettre celle du jour : *O Adonaï*.

et la courtepointe de son lit; il lui montra les portraits des Rois et surtout le Crucifix.

Après le départ du Cacique, il planta au centre même de la tribu une grande Croix; les Indiens, comme s'ils eussent compris le sentiment de l'Amiral, se prosternèrent avec les Espagnols, essayant d'imiter leurs mouvements et même de répéter les mots de leurs prières. Un second Cacique envoya des messagers prier Colomb de le visiter; un troisième, qui semble avoir été le plus important, fit porter aux caravelles toutes sortes de provisions; et les Indiens, après avoir tenté de retenir l'Amiral, le conduisirent jusqu'à bord avec enthousiasme.

Enfin Guacanagari, nommé le « grand Cacique », envoyait à Colomb une ceinture, portant en guise d'aumônière un masque de bois léger dont les oreilles, la langue et les yeux étaient d'un or très pur, il sollicitait instamment sa visite; mais le vent ne permettant pas aux navires d'aborder, Colomb envoya complimenter le Cacique; plus de mille sauvages offrirent des présents, des perroquets de toute couleur et plusieurs morceaux d'or.

III

Le 24 décembre, les caravelles étaient en marche et devaient s'arrêter pour rendre visite à Guacanagari; l'Amiral très fatigué d'un travail continuel, non seulement pour diriger la marche des navires, mais

pour conserver et classer les nombreux échantillons de toutes sortes qu'il avait déjà recueillis, pour tenir note exacte de ses observations sur le climat, les terrains et les mers, pour rédiger le journal du bord, la relation destinée aux souverains, tracer les cartes, les plans et les dessins, fut obligé, vers le milieu de la nuit, de prendre un peu de repos. La mer était calme, les eaux de ces parages déjà connues, un officier surveillait.

Mais, à peine l'Amiral avait-il quitté le pont, que l'officier, le timonnier, les hommes de quart et les mousses se couchèrent pour dormir à l'aise ; l'équipage entier était plongé dans un profond sommeil, lorsque la *Santa Maria,* poussée par le courant, toucha un banc de sable, et y entra profondément. L'Amiral, le premier debout, fit mettre le canot à la mer et ordonna de jeter une ancre à la poupe (arrière du navire) ; mais les matelots effrayés se précipitent dans le canot pour se réfugier sur la *Niña;* l'Amiral essaie alors de couper le grand mât pour relever le navire ; mais la quille était trop engagée, il restait trop peu de matelots, la galère échoua sans remède et l'équipage se mit à l'abri sur la *Niña*.

Dès le point du jour, l'Amiral fit avertir Guacanagari de son désastre ; le Cacique lui envoya autant d'hommes et de canots qu'il demanda, mit à sa disposition trois grandes cases, établit des surveillants pour la propriété des nobles étrangers ; et « dans ce transbordement opéré par des sauvages, il ne fut pas dérobé un bout de ficelle. »

Colomb, toujours confiant dans la Providence et fidèle à étudier ses desseins miséricordieux dans la conduite des plus petits évènements, reconnut « que Dieu Notre-Seigneur l'avait fait échouer sur ces côtes, afin qu'il s'établît dans cet endroit ; » il va jusqu'à dire : « Notre-Seigneur a voulu *miraculeu-* « *sement* que notre vaisseau naufrageât ici, parce « que c'est le meilleur parage de l'île, et afin que « nous fassions notre établissement plus près des « mines d'or. » Il est certain qu'une série d'évènements terminés par un naufrage, obligèrent Colomb à fonder en cet endroit *le premier établissement des Européens au Nouveau-Monde.*

Des trois navires, il ne restait à l'Amiral que le plus petit, la *Niña ;* sous peine de demeurer à jamais prisonnier dans les îles, il devait songer au retour; mais la petite caravelle ne pouvait recevoir à bord les deux équipages, les Indiens et les échantillons qu'il ramenait en Espagne. D'un autre côté, les insulaires témoignaient un ardent désir de voir les étrangers s'établir au milieu d'eux. Colomb proposa de laisser à Hispaniola une partie des matelots; tous voulaient rester dans l'espoir de trouver enfin les richesses, de découvrir des mines.

L'Amiral se fit ingénieur : des débris de la *Santa-Maria*, il construisit une solide palissade pour protéger un fortin auquel il donna le nom de la *Nativité,* et dont les insulaires hâtèrent la construction : il fut entouré d'un fossé large et profond ; une vaste

cave renferma les vivres et provisions de toute sorte, ainsi que les objets propres aux échanges avec les indigènes; les remparts furent garnis des canons de la caravelle. L'Amiral choisit les hommes les plus sûrs, il leur laissa un chirurgien et tous les ouvriers nécessaires, les pourvut d'instruments de tout genre, de biscuit, de vin, de semences et d'artillerie pour un an.

Avant de les quitter, l'Amiral rappela le but de la Découverte : *la propagation de la foi.* Il recommanda de bien étudier la langue des naturels, de leur enseigner aussi l'Espagnol, de les attirer au Christianisme par les bons exemples et les bons procédés; d'avoir la plus grande déférence pour Guacanagari leur protecteur; de ne jamais marcher isolément, ni coucher hors de la citadelle; et de respecter avec un grand scrupule, les propriétés et les personnes de leurs hôtes.

Le 2 janvier 1493, le Cacique ne pouvant retenir ses larmes accompagnait Colomb au rivage, et le vendredi 4 janvier la *Nina* reprenait la route de l'Espagne, gouvernant à l'Est, près d'une montagne que Colomb nomme *Monte-Christo;* puis mettant à la voile, il commençait *la première traversée du Nouveau-Monde vers l'Europe.*

Le 6, comme il longeait encore Hispaniola, l'Amiral vit reparaître la *Pinta.* Alonzo avait parcouru la côte septentrionale de l'île, s'était procuré une quantité d'or; l'équipage livré tout entier à ses

passions cupides était démoralisé; la caravelle qui n'avait pas été réparée était en mauvais état. De plus, Alonzo avait embarqué de force six indigènes qu'il voulait ramener en Espagne. Colomb se les fit remettre, il leur prodigua toutes sortes de caresses, les combla de cadeaux, les habilla de vêtements éclatants et les déposa à terre.

Le *vendredi* 11 janvier l'Amiral mit le cap sur l'Espagne, « parce que malgré la quantité d'eau que « faisaient les caravelles, il espérait que Notre- « Seigneur, qui l'avait amené dans sa bonté, dai- « gnerait le reconduire dans sa miséricorde. »

CHAPITRE VII

Retour de Christophe Colomb en Espagne. Tempêtes et Vœux. — Arrivée à Palos

I

Christophe Colomb aurait voulu, avant de quitter Hispaniola, connaître et châtier les *Caraïbes* anthropophages qui inquiétaient les paisibles tribus ; mais il crut nécessaire de profiter du vent pour reprendre la mer qui s'annonçait clémente ; la traversée commença sous de favorables auspices, la température était douce, les marins joyeux nageaient autour du navire. L'Amiral, tout entier à sa grande entreprise, étudiait le retour avec le même soin, et marquait les moindres indications qui pouvaient servir à connaître l'Océan. Il rencontrait les mêmes prairies d'herbes flottantes, et constatait qu'elles se maintenaient à deux cent soixante lieues environ de l'île de Fer.

Vers la fin de janvier, la brise baissa, les eaux restaient immobiles, on avançait peu ; le 12 février tous les signes précurseurs d'une violente tempête se montrèrent à la fois ; aux éclairs succéda bientôt l'ouragan. Colomb fit carguer (plier) les voiles, on mar-

cha *à arbre sec*, c'est-à-dire à mâts et à cordes. Les vagues furieuses balançaient les caravelles, la petite *Niña* se laissait aller; mais la *Pinta* fut entraînée dans l'espace et disparut à l'horizon ; Colomb ignora le sort du navire jusqu'à l'arrivée en Espagne.

L'équipage brisé d'émotion et de terreur, accepta volontiers un vœu solennel en l'honneur de Marie. L'Amiral tira au sort le nom de celui qui s'engageait à se rendre en pèlerinage au sanctuaire de Sainte-Marie de la Guadeloupe, avec un cierge de cinq livres (1). Le sort désigna l'Amiral lui-même. Le danger augmentait avec la tempête, on promit un second pèlerinage à Notre-Dame de Lorette (2), puis un troisième à l'église de Sainte-Claire près du cap Palos ; enfin les matelots firent une promesse collective de se rendre, dès l'arrivée, à l'église de Notre-Dame la plus proche de la terre qu'ils pourraient atteindre.

L'Amiral a dépeint les cruelles angoisses de son âme : « J'aurais porté, écrit-il, ma mauvaise fortune avec résignation si ma personne seule eût été en péril;

(1) Dans le village de Guadalupe (prononcez Guadaloupe) en Estramadure, est un célèbre pèlerinage à la Sainte Vierge, très révéré des Espagnols ; c'est en souvenir de cette Vierge d'Espagne qu'a été établi au Mexique en 1531, sur la colline de Tepséjacac, à huit milles de Mexico, un autre sanctuaire dédié à Notre-Dame de la Guadeloupe et devenu très célèbre.

(2) Pèlerinage près de Recanati et d'Ancône ; on y vénère la *Santa Casa* ou maison de la Très-Sainte Vierge à Nazareth. Lorsque la Terre-Sainte tomba entre les mains des infidèles, la Sainte Maison fut transportée en 1291 par les Anges en Italie. On la renferma dans une église. Paul II construisit celle qui existe encore et que Sixte-Quint embellit avec magnificence.

je sais que je dois la vie au Souverain Créateur, et je me suis trouvé maintes fois si proche de la mort, que le moment le moins terrible eût été le dernier, qui aurait suffi à calmer la douleur de tous les autres. Mais ce qui m'occasionnait une douleur infinie, c'était la crainte que Notre-Seigneur, après s'être servi de moi pour la Découverte, et pour augmenter contre toutes les prévisions des savants contradicteurs, les Etats des Rois Catholiques, permît que par ma mort tout demeurât anéanti et inconnu... La vie de ces hommes qui m'ont accompagné avec tant de peine m'est plus précieuse que la mienne... La pensée des deux fils que j'ai laissés à Cordoue et qui vont demeurer sans secours, redouble encore mes angoisses... D'une part la confiance que Notre-Seigneur ne permettra pas qu'une entreprise si utile à l'exaltation de la Sainte Eglise et menée à fin avec tant de travaux et de contradiction, demeure imparfaite et inachevée, soutient mon courage; et de l'autre, je considère que mes péchés ont mérité que je demeure privé de la gloire en ce monde. »

Sous l'empire de cette idée, et du désir que la Découverte ne fût pas ignorée si l'équipage entier venait à disparaître, l'Amiral écrivit rapidement une courte relation du voyage, enveloppa le parchemin d'une toile cirée qu'il entoura de cire; puis plaçant le gâteau de cire dans une barrique, il la fit sceller avec soin et jeter à la mer. Une seconde barrique toute semblable à la première fut attachée au navire de manière à flotter au-dessus en cas de naufrage. Dans chacune des barriques Colomb plaçait

un billet promettant à quiconque remettrait le paquet cacheté à la Reine de Castille, une récompense de mille ducats (environ 5,000 fr.).

II

Enfin après trente-six heures d'angoisses inexprimables, le cri de *terre, terre!* retentit sur le pont. L'annonce de la terre au moment de la Découverte n'avait pas été reçue avec plus d'enthousiasme.

Les matelots croyaient reconnaître les côtes du Portugal, d'autres celles de Madère; l'Amiral jugea que c'était *Sainte-Marie,* la plus méridionale des Açores. Il n'y avait que cinq lieues à franchir ; mais les vents et les flots repoussèrent encore la caravelle ; pendant trois jours et deux nuits, elle demeura dans le plus grand danger jusqu'au 18 février, alors on jeta l'ancre et Colomb envoya sa chaloupe à la plage.

Les matelots furent accueillis avec joie et surprise, on ne pouvait concevoir qu'une si petite embarcation ait résisté à la tempête; mais quand on apprit qu'elle venait des Indes, les habitants de Sainte-Marie gardèrent les matelots pour apprendre d'eux les détails de la Découverte, et envoyèrent à bord trois des leurs porter des vivres et annoncer à l'Amiral la visite du gouverneur. Ce gouverneur était Jean de Castanéda; Colomb fit honneur aux messagers et les pria de faire célébrer le lendemain

une messe à la plus proche église de Notre-Dame, afin que la moitié des hommes pût y aller de suite, ajoutant que l'autre moitié suivrait le jour même.

En effet, la moitié des matelots, dans le costume des naufragés, nu-pieds et en chemise, descendit à l'ermitage, entendit la messe et se disposait à repartir, lorsque la troupe portugaise, conduite par le gouverneur, les entoura et les retint prisonniers. Colomb ne voyant pas reparaître ses hommes, tourna la côte pour observer la chapelle ; il vit alors des gens armés et le gouverneur remontant dans sa chaloupe. Du pont de la caravelle, l'Amiral l'apostropha avec indignation, lui demanda de quel droit il retenait les sujets Espagnols, le menaçant des plus terribles représailles, et donnant sa parole de dépeupler l'île entière plutôt que de laisser impunie une telle insulte, une si cruelle trahison.

Castanéda répondit que les Portugais ne connaissaient ni le roi, ni la reine d'Espagne, qu'ils ne respectaient ni les titres d'Amiral et de Vice-Roi, ni la personne même de Colomb, qui leur était étranger ; mais, dès le 22, Castanéda, ayant pu s'assurer par le récit des matelots prisonniers de l'invincible fermeté de Colomb, commençait à redouter les suites de son imprudence ; il envoyait à bord un notaire et deux ecclésiastiques pour reconnaître la mission du navire ; on se déclara satisfait, et le lendemain tous les Espagnols rentraient à la *Niña* qui dut rester encore au mouillage pour attendre la fin des bourrasques persistantes. Colomb apprit alors que le roi de Portugal avait envoyé dans ses possessions d'outre-

mer, l'ordre de le retenir prisonnier partout où il se présenterait : s'il fût tombé au pouvoir de Castanéda, jamais il n'eût recouvré la liberté.

Le 24 février, Colomb put enfin reprendre la haute mer ; il n'était plus qu'à cent vingt lieues du cap Saint-Vincent, le 2 mars, lorsqu'une violente bourrasque emporta les voiles sans en épargner un lambeau. On fit un nouveau vœu à Notre-Dame de la Cinta (province d'Huelva) ; le 3 la tempête

Pèlerinage à *Sainte-Marie* par l'équipage sauvé de la tempête.

augmenta de telle sorte que tous se résignèrent à mourir en vue du port; ils firent vœu de jeûner au pain et à l'eau le samedi qui suivrait leur descente à terre, s'ils étaient assez heureux pour l'atteindre. Enfin, dans l'obscurité, on aperçut la terre. « Dieu les conserva jusqu'au jour, » et l'Amiral reconnut l'embouchure du *Tage*.

L'entrée du port, toujours difficile, est pleine de périls par le gros temps; la caravelle en détresse courait un si grand danger, que les habitants de Cascaës ne pouvaient s'arracher du port et passèrent la journée à prier et à faire brûler des cierges pour les matelots inconnus destinés à périr. Vers le soir on jeta l'ancre au mouillage de Rastello. La petite embarcation, protégée de Dieu, était sauvée, au moment même où les navires encombraient les ports sans pouvoir en sortir; vingt-cinq embarcations espagnoles avaient été englouties dans l'espace de quatre mois, durant cet hiver, si fécond en naufrages que sur toutes les côtes on en recueillait les tristes épaves.

III

Le jour même, Colomb demandait à Jean II, roi de Portugal, l'autorisation de remonter jusqu'à Lisbonne pour mettre le navire en sûreté. Le lendemain un officier invitait l'Amiral à rendre compte à la douane et au commandant, au moins à déléguer en sa place un officier de son état-major.

Colomb répondit qu'étant Amiral il ne devait de compte à personne, et que pas un homme ne quitterait le navire que par la force.

« La coutume des Amiraux Espagnols, dit-il, est « de mourir, non de se rendre ou de livrer leurs « hommes. »

Il craignait une nouvelle trahison; mais il n'en était rien : le commandant du vaisseau portugais lui rendit de grands honneurs, lui fit ses offres de service; et le 28 mars l'Amiral recevait de Jean II une lettre de félicitation, le priant de le visiter quelques instants à sa résidence de Val-Paradis.

Cependant la population entière, depuis Rastello et jusqu'à Lisbonne, se portait sur les pas de Colomb et au devant des matelots; on admirait les curiosités dont la caravelle était chargée, on examinait les Indiens, on ne se rassasiait pas d'entendre le récit de la gigantesque entreprise, et les contradicteurs d'hier étaient devenus les enthousiastes d'aujourd'hui.

Admis à l'audience du roi de Portugal, le Révélateur du globe, placé au niveau des souverains, éccuté de tous dans le plus religieux silence, fut logé dans la maison du personnage le plus important en attendant un nouvel entretien, pendant lequel le roi Jean II et ses courtisans témoignèrent le plus grand intérêt.

Mais la plupart étaient de ceux qui ayant traité Colomb de visionnaire, ne lui pardonnaient pas le succès; leur mesquine jalousie alla jusqu'à soiliciter du roi la permission de le retenir dans les fers, ou

« de le tuer sur le champ. Jean II déclara que lui, prince catholique, regardait l'Amiral comme bienfaiteur du genre humain, qu'un tel homme était sacré à ses yeux, et qu'il ordonnait d'user envers lui des plus grands égards.

Le mercredi 13 mars, la *Niña* sortant de Rastello se dirigeait vers Palos. Depuis le 3 août 1492, la petite ville n'avait reçu aucune nouvelle des navires; toutes les familles, plongées dans le deuil, maudissaient « l'étranger ambitieux » qui avait enlevé les pères et les fils pour les engloutir dans la *Mer ténébreuse ;* à peine si quelque pieuse femme, d'une foi plus profonde en la bonté de Dieu, osait encore espérer dans le silence de la prière.

Tout à coup, le *Vendredi 15 mars 1493,* vers midi, quelques marins inoccupés aperçurent l'étendard de Castille flottant au sommet du grand mât d'une simple caravelle; bientôt ils ont distingué l'étendard de l'expédition, à la coupe du navire ils ont reconnu la *Niña.*

A quatre siècles de distance, à ce récit, les émotions gonflent le cœur de tous ceux qui, se mettant à la place des familles, se rappellent le jour béni et glorieux entre beaucoup d'autres, où Colomb revit l'Espagne, y ramena ses compagnons !

Que furent les sentiments de reconnaissance, la joie enthousiaste, les larmes de bonheur des habitants de Palos ! Pas un des marins ne manquait au rendez-vous; les cloches sonnaient à toute volée, les balcons et les rues se couvraient de tentures et

de fleurs, le bruit du canon, l'ivresse du bonheur et du bonheur inespéré, se communiquait aux villages voisins.

Plus grande était la joie, plus prompte devait être la manifestation de religieuse reconnaissance. Tout l'équipage se rendit selon la promesse, pieds-nus et en chemise, à l'église la plus proche dédiée à Marie : cette église se trouvait être, par une délicatesse de la Providence, *Sainte-Marie de la Rabida!* Après avoir sollicité le secours de Marie pour les voyageurs au moment du départ, le P. Juan Perez la remerciait au retour de la miraculeuse préservation, et du succès de la Découverte!

On était encore à la joie, lorsque la *Pinta* jeta l'ancre et les matelots se joignirent à leurs frères dans les élans d'une commune allégresse. Ils racontèrent alors que l'ouragan les avait portés dans le golfe de Biscaye; de Bayonne l'ambitieux Pinzon, croyant au naufrage de la *Niña*, avait osé écrire aux Rois la relation de la Découverte, s'attribuant tout le succès. Mais lorsqu'il avait vu la caravelle arrivée avant lui au port de Palos, il s'était enfui dans sa maison de campagne. La réponse terrifiante ne tarda pas à lui faire comprendre la honte de sa conduite, et il succomba promptement aux remords plus qu'à la maladie.

CHAPITRE VIII

Entrée de Christophe Colomb à Barcelone. Il est reçu par les Rois.

I

L'Amiral avait écrit aux Souverains dès le jour du débarquement; en attendant leur réponse et l'autorisation de se présenter devant eux, il accomplit dans toute l'ardeur de sa piété les pèlerinages qu'il avait voués, et se rendit à Séville pour y recevoir les ordres de la Cour, alors à Barcelone.

La lettre qui lui fut adressée portait cette pompeuse suscription :

« *A Dom Christophe Colomb, notre Amiral de*
« *la Mer Océane, Vice-Roi et Gouverneur des îles*
« *découvertes dans les Indes.* »

Les Rois le priaient de se hâter pour les rejoindre et de préparer dès lors une seconde expédition.

Pour se rendre de Séville à Barcelone, il faut traverser les provinces les plus riches du royaume : les foules enthousiastes se portèrent au devant de lui. « Le voyage fut un triomphe; les chemins et les « campagnes étaient encombrés; les populations

« quittaient leurs travaux ; on sortait des villes pour « se rendre sur son passage. »

L'Amiral avait disposé son cortège de manière à frapper l'imagination, à rehausser encore l'éclat du triomphe.

Des matelots ouvraient la marche, l'étendard royal porté par le pilote précédait le reste des hommes chargés de tous les échantillons des produits inconnus en Europe : rameaux d'arbres gigantesques, roseaux énormes, fougères et herbes arborescentes ; des liasses de piment et de gingembre, des chapelets de noix de coco, du poivre, d'énormes écheveaux de coton et de lianes aux fibres textiles.

Des couronnes de plumes, d'autres en or travaillé, des masques et des bracelets d'or.

Des animaux d'espèces inconnues vivants ou empaillés, des oiseaux ravissants de toute grandeur, quarante sortes de perroquets.

Enfin, venaient sept Indiens « soigneusement peints en blanc et en rouge et parés d'ornements en or. »

Puis l'état-major précédait l'Amiral, rayonnant de bonheur et dans tout l'éclat de son costume presque royal ; c'était vers lui surtout que se portaient tous les regards, vers lui que l'on tendait les bras en signe de respect et d'admiration ; les mères le montraient à leurs petits enfants, la foule qui l'avait acclamé sur un point le suivait pour l'acclamer encore.

Washington Irving a écrit que la rumeur « publique avait exagéré la vérité. » Un pareil évène-

ment ne s'exagère pas ; et nul homme, si ce n'est Christophe Colomb, n'a reculé les bornes de la terre et doublé son étendue ! L'histoire non plus n'offre pas un second exemple d'un pareil triomphe, si l'on considère l'étendue du parcours, l'affluence des multitudes, la spontanéité de l'enthousiasme et la sincérité des acclamations.

L'entrée de l'Amiral à Barcelone fut encore plus saisissante ; la voix du peuple avait entraîné les Souverains au delà des bornes prescrites par l'étiquette des Cours, ils préparèrent à Colomb une réception unique.

Non seulement la jeunesse à cheval et la plupart des nobles habitants se portèrent à sa rencontre, mais la députation des Rois l'attendait au dehors des remparts. C'était le 15 avril 1493 ; à cette époque du printemps, sous cette latitude, les premiers arômes des fleurs entr'ouvertes embaumaient l'atmosphère, les brises de la mer semblaient envoyer au triomphateur de nouveaux parfums, et se montraient jalouses des senteurs terrestres.

La salle du palais avait été agrandie, on en permettait l'accès à la foule enthousiasmée ; c'est aux frémissements de la multitude, que les Rois connurent l'approche du cortège ; il se déroula sous leurs yeux, et Christophe Colomb dans sa noble modestie, se présenta plein d'émotion et de respect devant les Souverains. Il s'inclinait pour baiser la main de la Reine ; mais Ferdinand et Isabelle par une impulsion irrésistible se levant en sa présence

lui tendirent la main, lui ordonnèrent de se couvrir, de s'asseoir à leur côté comme un grand d'Espagne, sur le premier fauteuil placé devant le trône.

« Prenant alors la parole pour faire le récit du voyage, Christophe Colomb rappela d'abord le but



sublime et tout apostolique de l'entreprise; il remercia Dieu des faveurs qu'il avait daigné accorder à l'Espagne par la mission qu'il venait d'accomplir, faveurs qui étaient la récompense du zèle et de la piété des Rois.

« Il raconta par ordre les péripéties du voyage, et les premières découvertes ; il se félicita d'avoir été choisi pour ouvrir les routes maritimes aux flottes catholiques, pour planter la Croix sur un nouvel

Colomb reçu par les Rois.

hémisphère, et pour rendre au Créateur le premier hommage qu'il eût reçu pour les incomparables merveilles de la création au Nouveau-Monde.

« Sa parole inspirée et vibrante enflamma tous les cœurs ; le Roi, la Reine, la Cour et tout le peuple se jetèrent à genoux. Au lieu de cris de joie profane et d'acclamations vulgaires, le *Te Deum* fut entonné spontanément et continué par les musiciens de la chapelle royale (1), » portant vers le ciel les élans de la reconnaissance et de l'adoration.

L'âme magnanime et généreuse d'Isabelle prenait grandement à cœur le bonheur des nouveaux peuples que le ciel semblait confier à sa maternelle sollicitude. Elle recommanda le plus grand zèle pour leur instruction religieuse et la plus grande douceur envers eux. Les six Indiens que Colomb avait amenés à Barcelone, y furent baptisés en grande pompe comme les prémices des nations payennes. Le Roi, la Reine et l'Infant Don Juan, leur servirent de parrains, dans l'espoir que de retour à leurs tribus, ils y répandraient la lumière de la Foi. L'un d'eux sollicita de rester au service de l'Infant et mourut peu après.

L'on doit pieusement espérer qu'il fut *le premier Indien du Nouveau-Monde* qui entrait au ciel revêtu de la robe baptismale.

(1) Washington Irving.

II

Après la Découverte Christophe Colomb eût pu mourir satisfait. Bien qu'il n'eût encore rencontré que des îles, par cela seul le Nouveau-Monde était trouvé; l'œuvre de Dieu était accomplie « par un homme dont le nom, merveilleusement symbolique du salut, rappelait la colombe, emblème de l'Esprit-Saint, et signifiait *Porte-Croix*, *Christoferens, Christoforus*, et ce héros était un chrétien exemplaire (1). »

Mais Dieu le destinait à d'autres récompenses, par conséquent à d'autres épreuves !

Le Révélateur du Nouveau-Monde rêvait de déposer au pied du Saint-Siège le continent qu'il venait de découvrir, et de lui demander une solennelle approbation de sa grande conquête, lorsqu'il apprit que le roi de Portugal préparait en secret un voyage aux Indes. Le temps pressait et les Rois catholiques hâtèrent l'équipement des navires.

Le soupçonneux Ferdinand eut soin d'adjoindre à l'amiral le P. Boïl, bénédictin de mérite, mais aussi courtisan et diplomate que religieux, et entièrement dévoué à la politique du roi d'Aragon. La Reine, au contraire, toujours désireuse de seconder Colomb, fixa elle-même l'état de maison du Vice-Roi auquel on disputait déjà les honneurs; et comme il avait besoin d'un bon astronome, elle désigna pour l'ac-

(1) Roselly de Lorgues.

compagner son ami le P. Juan Perez de Marchena, qui fut ainsi *le premier prêtre qui offrit le saint Sacrifice sur l'Océan,* et *le premier à bénir* la nouvelle terre, à y arborer la Croix.

Cependant les Souverains ne tardèrent pas à connaître les prétentions du roi de Portugal Jean II sur les nouvelles terres. Dans le désir de s'attribuer les résultats de la Découverte, « il persistait à « confondre, malgré l'évidence, le Nouveau-Monde « avec ces terres situées entre le cap Non (1) et les « Indes Orientales, qu'une bulle du pape Martin V « avait réservées exclusivement au Portugal. » Les Rois firent proposer leurs demandes au Saint-Siège par les amis de Colomb, qui avaient porté à Rome l'hommage de sa filiale dépendance.

La Cour Pontificale considérant qu'à la prière de ce grand homme, « Dieu lui avait donné les païens « pour héritage et les parties les plus reculées de « la terre pour possession (Ps. II), » accueillit favorablement la demande, et dix-huit jours après l'audience de Barcelone (le 4 mai), une bulle, dite de *Répartition*, délimitait entre elles les possessions des deux couronnes d'Espagne et de Portugal : le Portugal avait l'Orient, l'Espagne l'Occident d'une ligne idéale, tracée d'un pôle à l'autre, par la moyenne de cent lieues à l'ouest des Açores et des îles du Cap-Vert.

Cette ligne idéale, Colomb la traça par une sorte d'inspiration, ne se doutant pas lui-même

(1) Ce cap était ainsi nommé parce qu'on le considérait comme l'extrême limite, et le *non plus ultra,* des terres à explorer.

d'une si prodigieuse audace; c'est probablement la plus « hardie conception d'un cerveau humain, « jamais proportion si gigantesque n'était entrée « dans un calcul de mesure. » Humboldt affirme que si la science avait à résoudre aujourd'hui cette question, le tracé serait encore de préférence à tout autre, celui qu'imagina Colomb et que le Saint-Siège consacra (1).

(1) Humboldt (Alexandre), né à Berlin en 1769, connu par ses voyages d'exploration en Amérique et en Asie, et par ses découvertes en géographie physique et en histoire naturelle.

CHAPITRE IX

SECOND VOYAGE

Descente aux îles Caraïbes. — La Guadeloupe. — Antigoa. — Première ville (Isabelle). — Les mines de Cibao.

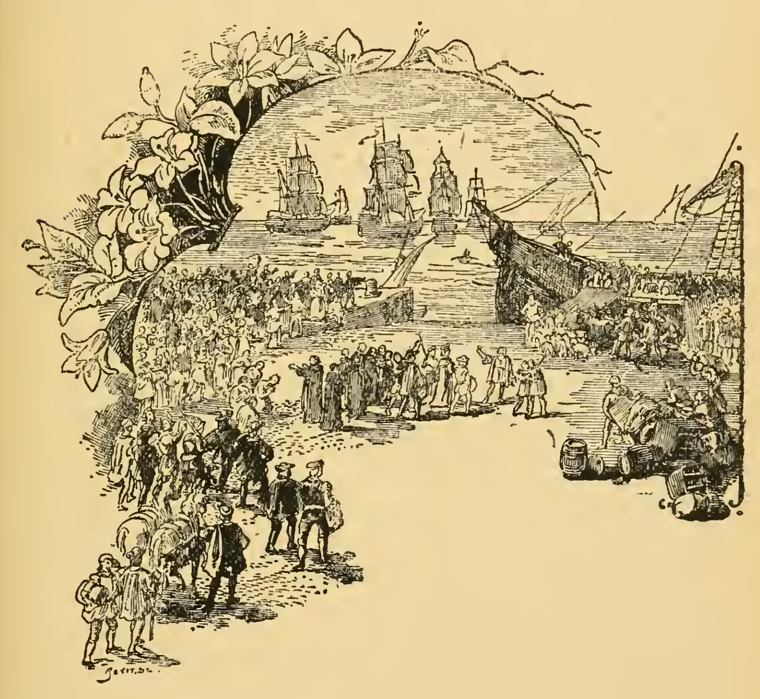
I

Le second départ de Christophe Colomb fut bien différent du premier voyage, lorsque sortant du port de Palos il entreprenait ses audacieuses découvertes. Le 25 septembre 1493, au lever du jour, trois caraques et quatorze caravelles mouillaient dans le port de Cadix. L'Amiral montait la *Gracieuse-Marie*, et plaçait la traversée sous le patronage de la très sainte Vierge.

Cette fois on avait embarqué tout ce qui pouvait favoriser la *première colonisation* au Nouveau-Monde. Graines et semences, plants d'arbres de l'Europe, légumes, instruments aratoires, animaux domestiques de toutes espèces. Des ouvriers habiles en tous les métiers, gens de guerre, ingénieurs, astronomes, étaient accompagnés de sept cents Espagnols qui, à leurs frais, avaient obtenu de passer au Nouveau-Monde. Le désir de connaître le « pays de l'or » engagea même près de trois cents

individus à se cacher dans les navires, pour s'y embarquer malgré le refus de l'amiral.

Le 1er octobre, Colomb fît relâcher aux Canaries pour la provision d'eau et de bois ; il se munit encore des graines de tous les fruits qui progressent



dans ces régions, et qu'il prévoyait propres à la culture au Nouveau-Monde ; il acheta des chèvres, des génisses, des brebis et des pourceaux d'où sont venus tous ceux des Indes ; enfin il prit encore des poules, des oies et tous les oiseaux de basse-cour pour les acclimater sous le nouvel hémisphère.

Pendant douze jours et douze nuits, les eaux et

Embarquement pour la *première colonisation.*

les vents se maintinrent de telle sorte qu'il n'y avait aucune manœuvre à faire. Sept jours encore, et l'Amiral aussi sûr de sa route que s'il l'avait déjà parcourue, annonçait la terre; on l'apercevait le dimanche 3 novembre, elle fut nommée en l'honneur de ce jour la *Dominique;* mais on ne put trouver un lieu de débarquement, et Colomb descendit à une seconde île dont il prit possession, la consacrant à la très sainte Vierge sous le nom de *Gracieuse-Marie,* aujourd'hui *Marie-Galante* (plus semblable comme euphonie que comme sens des mots, à la dénomination espagnole, *Maria-Galanta*).

Le P. Juan Perez y planta la Croix avec les *premières cérémonies religieuses* qui furent accomplies au Nouveau-Monde, par le *premier religieux* bénissant la terre au nom de Jésus-Christ.

L'Amiral passa néanmoins sur une île plus grande qu'il appela *Guadeloupe,* en souvenir du célèbre sanctuaire de Notre-Dame de la Guadeloupe; il avait si bien calculé les distances à cette seconde traversée, qu'il arrivait au centre même des îles Caraïbes, et de cette féroce tribu de Cannibales anthropophages qu'il voulait gagner ou du moins effrayer, de manière à réprimer leur audace et entraver leurs affreux voyages dans les îles.

Plusieurs détachements armés s'avancèrent dans l'intérieur sans rencontrer un seul indigène; les préparatifs d'un festin de chair humaine, et quantité de membres sanglants destinés aux provisions des

sauvages, disaient assez les mœurs des habitants. Quelques femmes, indigènes et vingt autres retenues prisonnières, furent amenées aux caravelles où elles supplièrent les Espagnols de les garder ; on apprit que trois cents Cannibales étaient partis pour la hideuse chasse d'hommes dans les îles voisines ; ils devaient en ramener des hommes et des enfants, pour les engraisser et les manger.

Trois jeunes enfants prisonniers vinrent aussi se réfugier à bord. Colomb accueillit les enfants, mais il refusa de garder les femmes et les fit remettre à terre chargées de colifichets et de présents, dans l'espoir que les sauvages, attirés par la cupidité, se laisseraient approcher. Mais les mêmes femmes, dépouillées avec brutalité de leurs ornements, réclamèrent de nouveau l'hospitalité des Espagnols.

Une île que l'Amiral nommait *Monserrat,* en l'honneur du célèbre sanctuaire (1), avait été entièrement dépeuplée : « les Caraïbes en avaient mangé tous les habitants ; » une seconde île, puis une troisième, furent encore placées sous la protection et l'invocation du nom de Marie : *Sainte-Marie de la Rotonde* (2), *Sainte-Marie l'Ancienne*, ce dernier nom se cache aujourd'hui sous l'abréviation d'*An-*

(1) Monserrat, montagne d'Espagne près de Barcelone, ainsi nommée de ce que ses côtes sont dentelées en forme de scie : à mi-côte se voit une célèbre abbaye et un pèlerinage où l'on vénère une statue de la très sainte Vierge ; c'est au pied de l'autel de Monserrat que saint Ignace déposa son épée pour embrasser la vie religieuse.

(2) Ancien Panthéon de Rome, consacré à Marie *Reine des Martyrs* et nommé de la Rotonde, à cause de la forme du monument.

tigoa; puis le 11 novembre *Saint-Martin,* aujourd'hui la Martinique, *Sainte-Croix, Sainte-Ursule*; et la dernière île de cet archipel fut nommée *Saint-Jean-Baptiste,* maintenant *Porto-Rico.* Pendant le séjour à la Guadeloupe, Colomb découvrit un fruit délicieux, l'ananas.

II

Enfin, le *Vendredi 22 novembre,* le chef de la flotte, « par une route aussi directe que si elle eût « suivi un chemin frayé, » atteignait Hispaniola par l'embouchure du *Fleuve-d'Or.*

Contrairement à toutes les habitudes des Indiens, et aux prévisions de l'Amiral, aucune figure humaine ne se montrait sur la plage; on trouva sur le sable deux cadavres; une corde entourait le cou du premier, ses bras placés en forme de croix étaient liés au gibet.

Plus loin deux autres cadavres dont l'un avait encore la barbe, ne laissaient plus de doute sur le sort des matelots, demeurés il y avait quelques mois pour occuper le fortin de la Nativité.

Le 27 novembre, les navires se tenant à une lieue de la terre commencèrent à tirer le canon; les détonations ne ramenèrent que les échos de la forêt, aucun signe de vie n'y répondit.

Quand l'Amiral descendit à terre, le cœur oppressé et les larmes dans les yeux, il ne trouva que des

ruines, des débris incendiés, des lambeaux sanglants et pas un Indien. Cependant ils se rapprochèrent peu à peu. On apprit alors que deux officiers avaient quitté le commandant du fortin don Diego de Arana, accompagnés de neuf matelots révoltés; avec eux ils s'étaient aventurés dans l'île à la recherche de l'or, ils avaient été massacrés par Caonabo; d'autres Espagnols, après avoir pillé les objets destinés aux échanges, s'étaient enfuis pour en trafiquer à leur bénéfice personnel, plusieurs habitaient avec des Indiennes.

Lorsque Caonabo, « le seigneur de la Maison-d'Or, » avait jugé que la garnison du fortin, ainsi réduite, ne pouvait se défendre, il s'en était approché de nuit. Profitant de la sécurité des Espagnols qui négligeaient de placer une sentinelle aux abords, les Indiens avaient escaladé la palissade, étaient entrés dans le fort, avaient massacré les défenseurs à peine réveillés, et avaient mis le feu aux cases indiennes qu'habitaient les Espagnols.

Le cacique Guacanagari, fidèle ami de Colomb, était accouru; mais Caonabo déjà maître avait aisément dispersé ses hommes, l'avait blessé lui-même ainsi que plusieurs Indiens, et finalement avait, en se retirant, incendié les cases de sa tribu. Colomb n'hésita pas à se rendre près du bon Cacique, blessé et ne pouvant encore se tenir debout; il descendit de sa caravelle en costume de grand Amiral, accompagné de tous les hauts personnages de l'état-major, et faisant porter de nombreux cadeaux.

Guacanagari témoigna la plus grande joie de

revoir l'Amiral, répéta les détails déjà recueillis par les messagers ; néanmoins le P. Boïl, convaincu que le Cacique avait trahi et était complice du massacre, voulait persuader à Colomb de l'arrêter sur l'heure et d'intimider les Indiens par un châtiment exemplaire. Le noble Amiral s'y refusa absolument : l'habitation du Cacique incendiée, les blessures encore visibles de ses sujets, la parfaite conformité de tous les récits du prince et des sauvages, étaient aux yeux de Colomb des preuves irrécusables de l'amitié constante de Guacanagari. Mais le P. Boïl n'avait pas l'habitude d'être contredit ; la résistance de l'Amiral à ses conseils, au moins prématurés, le mécontenta de telle sorte, qu'en toute circonstance il appuya les exigences des matelots et se mit du parti opposé à celui de Colomb.

Guacanagari, accompagnant l'Amiral vers l'escadre, fut saisi de la grandeur et du nombre des bâtiments ; mais quand il vint à visiter le navire-amiral, les éclats de sa joie et de sa surprise ne pouvaient se contenir ; les animaux de l'Europe lui semblaient merveilleux ; les chevaux en particulier attiraient son attention, il les considérait dans un silence plein d'admiration ; mais il fut encore plus étonné de la puissance du chef qui tenait enchaînés à son bord plusieurs guerriers Caraïbes vaincus et enlevés.

Dix Indiennes autrefois prisonnières, avaient été délivrées par Colomb à la Guadeloupe et à Porto-Rico ; l'une d'elles, d'une beauté remarquable, nommée Catalina, trouva moyen de former, à la persua-

sion du Cacique, le projet de s'évader pour devenir son épouse. En effet, dans la soirée, la mer étant très forte, et le mouvement des vagues empêchant d'entendre tout autre bruit, les dix Indiennes se laissèrent glisser le long du navire et s'enfuirent à la nage avec une telle promptitude, que les matelots ne purent en rattraper que quatre seulement ; le Cacique et la belle Catalina, suivis de la tribu, disparurent dans les bois.

Pendant la visite de Guacanagari, l'Amiral lui parlant de Dieu et de Notre-Seigneur, avait voulu ajouter aux présents ordinaires une médaille de la très sainte Vierge ; mais aussitôt que le Cacique eut appris que cet ornement était le symbole de la religion des Espagnols, il refusa absolument de la recevoir, disant que les vices et les désordres des matelots au fort d'Hispaniola, ne lui avaient laissé que de la méfiance pour leur religion et pour leur Dieu.

III

En arrivant à Hispaniola, Colomb avait envoyé les ingénieurs reconnaître la côte pour y choisir le lieu le plus convenable à la construction d'une ville, ils revinrent en désignant le port de la Planta. Mais le vent se maintint si constamment contraire et les flots se mutinèrent de telle sorte, qu'on eut plus de peine à naviguer ces trente lieues, qu'à venir d'Espagne. « La Providence voulait que par suite de « la contrariété du temps, on fût obligé de prendre

« terre dans un lieu préférable et le mieux situé du « monde, tel enfin qu'on pouvait le désirer. »

Deux rivières, dont l'une plus large et plus profonde que l'autre, entraient dans l'Océan et formaient un port naturel, sûr et commode ; les eaux étaient poissonneuses, la végétation superbe et les montagnes aurifères étaient visibles de la côte.

Les Indiens, toujours attirés vers l'Amiral par la bonté et la douceur de ses procédés, partageaient l'ardeur des Espagnols pour le nouvel établissement. Colomb arrêta les plans, traça lui-même sur le sol les rues et la disposition d'ensemble, et posa

« *Au nom de la Très Sainte Trinité la première pierre de la première ville au Nouveau-Monde, et l'appela Isabelle.* »

Les maisons construites en bois et en plâtre entremêlé de roseaux et de branches, étaient entourées de jardins où les semences d'Europe se développèrent avec une rapidité merveilleuse ; l'église, le magasin général et la demeure du Vice-Roi devaient être bâtis de pierre. On commença par l'église, et l'activité entretenue par le zèle et la surveillance de Colomb, permit aux douze religieux amenés comme missionnaires d'y célébrer les saints Offices, le 6 janvier, avec une grande solennité. C'était la fête de l'Epiphanie, fête de la vocation des Gentils à la foi. Quelle coïncidence et quel sujet de reconnaissance pour l'âme si pieuse de Colomb !

Les fatigues de la traversée, celles de la cons-

truction d'Isabelle, l'usage de provisions malsaines et avariées, jointes au changement de l'air, de l'eau



et des habitudes, causèrent des cas nombreux de maladie et de fièvres persistantes.

Première ville et première église au Nouveau-Monde.

L'amiral se décidait à renvoyer en Espagne chercher d'autres approvisionnements, ne gardant que cinq navires pour le service de la colonie; il faisait embarquer le 2 février 1494 les Indiens pris aux Caraïbes, et les échantillons d'or recueillis par Ojéda et Gorvalan dans le lit même des rivières et des torrents, dont quelques-uns roulaient des morceaux d'or vierge pesant jusqu'à neuf onces, et des cailloux éblouissants tout veinés d'or. Il confiait à Antonio de Torrès la conduite des douze navires et pour les rois le *premier rapport qui fut envoyé du Nouveau-Monde en Europe,* embrassant l'histoire de la traversée, l'état de la colonie et les demandes relatives au succès des établissements.

Pendant ces préparatifs, l'amiral, miné par la fièvre, avait dû s'aliter; dès qu'il fut rétabli, il se résolut d'avancer vers les montagnes de Cibao pour tenter l''exploitation des mines d'or. Il espérait qu'une longue reconnaissance de l'Ile, les occupations du voyage et ses heureux résultats, calmeraient les esprits des riches hidalgos (1) et rendraient la gaieté aux Espagnols.

Pour attirer à lui les insulaires et les frapper d'admiration, l'amiral sortit d'Isabelle en ordre de bataille, bannières déployées, au bruit du tambour, au son des fanfares. On rencontra dès le lendemain un défilé rendu impraticable par les rochers et les

(1) Titre que prennent en Espagne les nobles qui ne se sont jamais alliés aux Juifs ni aux Maures.

éboulements, comme par les lianes enlacées et les arbres déracinés qui encombraient le passage. Colomb, faisant appel à l'habileté des jeunes gentilshommes qui s'étaient le plus signalés par leurs travaux de défense contre les Maures, anime leur courage, pique leur honneur, et bientôt ils ont ouvert la *première route du Nouveau-Monde.*

« Colomb, avec le tact naturel aux âmes vrai-
« ment militaires, leur décerna sur-le-champ la
« récompense qui devait le plus leur agréer; il
« nomma cette gorge le *Défilé des gentilshommes.* »

A peine eurent-ils atteint le versant de la montagne, que leurs regards éblouis contemplèrent une savane immense, un « véritable paradis terrestre, » la vallée peut-être la plus ravissante du monde ; Colomb la nomma la *Vallée Royale.* Les sauvages hospitaliers de cette plaine les accueillirent avec des transports de joie; l'ordre et la marche des guerriers les saisirent d'admiration ; mais quand ils virent les hommes descendre de leurs chevaux, ils se figurèrent que ceux qu'ils avaient pris pour un être unique se séparaient en deux, et ils s'enfuirent effrayés dans les huttes.

Peu à peu les Indiens revinrent, et tous reçurent les verroteries et les grelots avec les cotonnades de couleur qui excitaient leurs plus ardents désirs. Puis les Espagnols arrivèrent à Cibao, où les indigènes leur apportèrent à l'envi des quantités d'or recueilli sur la demande d'Ojeda. L'Amiral leur ayant fait entendre qu'il donnerait en échange les objets d'Europe, tous se précipitèrent dans un

ruisseau voisin et y recueillirent promptement une poudre d'or superbe et très abondante, heureux de donner des morceaux d'or de deux onces pour obtenir une sonnette.

Colomb trouva sur cette montagne de l'ambre et de l'azur, il reconnut aussi la présence du cuivre et y posa la première pierre d'une forteresse pour abriter les mineurs. En souvenir de l'incrédulité des mécontents, il la nomma *Saint-Thomas* et la relia par une route de vingt lieues à Isabelle; puis laissant les travaux déjà avancés sous le commandement de Pedro Margarit, il revint à la ville, où les maladies, l'inquiétude et l'indiscipline avaient démoralisé les hommes.

La fièvre sévissait avec violence, les ouvriers tombaient dans le découragement et ne travaillaient pas; le sol pourtant secondait leurs efforts, les légumes arrivaient à maturité en trois semaines, les blés mis en terre à la fin de janvier pouvaient se couper à la fin de mars; mais les provisions mal distribuées, souvent gâtées, ne suffisaient pas, il fallut rationner tout le monde.

Les malades ne pouvaient moudre leur ration de blé, les paresseux hidalgos ne voulaient pas le faire, les hommes de peine succombaient à la fatigue; Colomb établit un moulin public et fit creuser un canal, obligeant tous les hommes valides, sans distinction, de travailler à ces deux ouvrages d'uti-

lité publique. Aucune réclamation ne put l'arrêter : aux lâches paresseux il donnait à choisir entre le travail et la ration, ou le repos sans ration; ces mesures nécessaires lui firent dans l'esprit des mécontents une réputation de « cruauté, » et ce fut malheureusement le mot imprudent sorti des lèvres envenimées du P. Boïl. Après avoir terminé les travaux, Colomb mit à la voile.

CHAPITRE X

Découverte de la Jamaïque. — Exploration de Cuba. — Mission d'Aguado

I

Cette fois, l'Amiral désignait la *Niña* comme navire-amiral et la nommait *Santa-Clara* en l'honneur de la sainte fondatrice de l'ordre franciscain pour les femmes. Le 24 avril 1494, Christophe Colomb mit le cap sur Cuba, doubla la pointe Maysi et après quelques jours de navigation il approchait une île d'un merveilleux aspect; les habitants montés sur de grands canots et conduits par leur chef, tous tatoués et couverts de plumes, menaçaient les étrangers de leurs flèches et semblaient résolus à s'opposer par la force au débarquement.

Colomb les apaisa avec des perles et des grelots, il entra dans un golfe si magnifique et d'une splendeur si ravissante, qu'il le nomma la *Sainte-Gloire*, et comme l'entrée du paradis. Il y réparait son navire et donnait à l'île le nom de Saint-Jacques; c'est l'île de la *Jamaïque*.

Une tempête effroyable, d'une violence rare même en ces climats, mit la caravelle en grand péril. L'amiral reconnut qu'il naviguait au milieu

d'îles innombrables, entourées d'écueils, de récifs et de bancs de sable, c'étaient les *Jardins de la Reine;* la plupart étaient inhabitées, mais toutes les beautés de la végétation, toutes les espèces d'oiseaux particuliers aux Tropiques, semblaient s'être donné rendez-vous sur ces îles pour y vivre en liberté et s'y développer à l'aise.

Colomb cherchait toujours le continent, car « Dieu seul et les anges savaient alors la forme du Nouveau-Monde. » Dans ce but, il forma le gigantesque projet de circumnavigation et du retour en Espagne par l'Océan Pacifique ; le mauvais état des caravelles l'obligea bientôt à rebrousser chemin vers Hispaniola ; il y avait cinquante-neuf jours qu'il naviguait sans avancer, les vivres manquaient et la ration quotidienne se composait d'un biscuit et d'un peu de vin. « Jamais, écrit l'amiral, l'intérêt personnel ne « me ferait supporter tant de fatigues et de périls. »

Mais pendant qu'il avait suivi au prix de tant de dangers les côtes de Cuba, Colomb avait étudié les merveilles de l'Océan, la vie et les mœurs des innombrables habitants de l'air et des eaux.

Il observa une migration considérable de tortues énormes, suivant la même direction avec ordre, et en bataillon tellement serré que les navires durent leur céder le pas ; au moment de la ponte la population entière s'était mise en mouvement, pour aller à la côte sablonneuse et méridionale de Cuba, déposer ses œufs dans le sable où le soleil devait les échauffer et les faire éclore.

Des bandes d'oiseaux, de grues et de corbeaux marins, avertis par cet admirable instinct dont le poëte a dit :

> Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
> Du départ général le grand jour est réglé,

paraissaient se hâter vers un point fixe et inconnu, en passant au-dessus de Cuba.

Enfin, des papillons en masse si compacte que la lumière du soleil en était obscurcie, se maintenaient avec peine sur l'immense étendue, s'abattaient par milliers dans les cordages et la voilure, excitant la curieuse admiration des matelots, qui n'avaient jamais rencontré des insectes aux couleurs si diaprées, si brillantes et si variées.

Toutes ces merveilles réjouissaient l'âme méditative de Colomb, mais il n'oubliait pas le but du voyage. Son ambition était à ce moment de parcourir enfin l'archipel Caraïbe, de punir et d'intimider ces farouches mangeurs d'hommes et de rendre la sécurité aux indigènes. Mais il est des limites que les forces ne peuvent franchir impunément; le courage le plus indomptable est contraint de s'humilier de ses impuissances devant l'ordre de Dieu, qui se sert le plus souvent de petites causes pour produire de grands effets.

Cette fois ce fut le sommeil, sommeil invincible et léthargique, qui terrassa le grand amiral ; pendant cinq jours et cinq nuits, les battements du cœur

indiquaient seuls que l'âme habitait encore « la frêle enveloppe terrestre. »

En ouvrant les yeux, Colomb rencontrait ceux de son frère Barthélemy ; ils ne s'étaient pas vus depuis huit ans ! On se souvient que Barthélemy avait été en France, puis en Angleterre, proposer aux puissances l'entreprise qui avait paru rejetée en Espagne ; lorsqu'il était revenu à Séville, Christophe Colomb avait non-seulement découvert les Indes, mais repris une seconde fois la route du Nouveau-Monde.

C'est donc entouré des soins de ses deux frères, Barthélemy et le jeune Diégo, qui l'avait suivi cette fois, que l'amiral reprit peu à peu ses travaux ; de plus Antonio Torrez revenait d'Espagne avec quatre navires chargés de provisions, de médicaments, de vêtements et de toutes les choses demandées.

Isabelle exprimait sa satisfaction des nouvelles reçues, elle demandait que l'Amiral lui envoyât chaque mois les détails de ses découvertes, et le rapport sur les établissements ; elle se réjouissait de voir l'entreprise gigantesque du génie de Colomb « mise au jour et exécutée par ses labeurs et son « habileté... Nous en rendons, écrivait-elle, de « vives actions de grâces à Dieu, Notre-Seigneur. « Nous espérons qu'avec son aide cette œuvre, qui « est la vôtre, sera cause que notre sainte Foi « catholique recevra une grande extension. »

II

Le nouvel établissement au fort *Saint-Thomas,* avait beaucoup souffert de l'absence de l'Amiral. Le commandant Pedro Margarit, au lieu de garder le fort, de faire observer les ordres de Colomb, s'était établi dans la séduisante vallée; il avait donné l'exemple de la cupidité et d'exactions odieuses de tous genres contre les paisibles indigènes; ses troupes, abandonnées à la mollesse et aux plaisirs, se transformèrent en bandes de pillards, les Indiens furent rançonnés, insultés, égorgés.

Ils se soulevèrent, et les Caciques se liguèrent sous la conduite du grand chef Caonabo, « le seigneur de la Maison d'Or. » Dix mille guerriers assiégèrent Saint-Thomas; mais les Espagnols demeurés fidèles sous la conduite d'Ojeda, parvinrent au bout de trente jours à lasser la patience des assiégeants. Guacanagari toutefois n'avait pas consenti à briser avec ses amis Espagnols, qui avaient trouvé près de lui refuge et protection.

Les autres Caciques ne lui pardonnaient pas cette noble conduite; Caonabo et les Caciques alliés, après avoir envahi sa tribu, avaient resserré leur ligue et juré la perte des étrangers; l'échec devant Saint-Thomas avait redoublé leur fureur, ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour anéantir les établissements, incendier Isabelle et se ruer avec tous les Indiens sur Colomb et ses équipages.

Déjà le cacique Guatiguana avait fait périr dix

Espagnols, et incendié la grande case servant d'hôpital où les malades avaient péri dans les flammes. L'Amiral, tout en déplorant les excès de ses soldats, ne pouvait laisser impunies les cruautés des Caciques.

Il fit attaquer à l'improviste Guatiguana, ses troupes furent défaites, mais il parvint à s'échapper. Pour paralyser les Indiens, il s'agissait de s'emparer de Caonabo, qui chercherait jusqu'à la mort le moyen d'inquiéter et de molester les Espagnols. Il fallait user du stratagème indien pour réussir; Alonzo de Ojeda fut choisi pour réaliser cet audacieux projet.

Aller trouver Caonabo dans sa case, à soixante lieues de tout secours, le saisir et l'amener à Isabelle, c'est à quoi Alonzo se résolut avec intrépidité.

Neuf cavaliers intelligents et sûrs accompagnaient Ojeda, ils portaient au Cacique les présents ordinaires, verroteries, grelots, bracelets de fil de laiton; mais entre ces bracelets, quelques-uns d'acier brillant, allaient devenir des menotes; Caonabo reçut avec joie les envoyés, il simula la plus grande bienveillance pour les Espagnols dont le petit nombre ne pouvait éveiller les soupçons; Alonzo de Ojeda parvint en causant à l'éloigner, le saisit vigoureusement et le faisant garrotter sur son cheval se dirigea de toute la vitesse du coursier vers Isabelle.

Les premiers moments de consternation passés, les Indiens conduits par les trois frères du Cacique se répandirent dans toute la campagne au nombre de

cent mille hommes; les Espagnols étaient réduits à deux cent vingt. Un contre cinq cents! On frémit à l'idée de cette proportion! Un Espagnol devait donc paralyser l'effort de cinq cents indigènes.

« Aux approches de la plaine, écrit Roselly de Lorgues, Colomb cédant le commandement à son frère Barthélemy, monta sur une colline et se mit en prières.

« Au moment où cinq mille archers d'élite engageant la bataille obscurcissaient l'air de leurs flèches, à la supplication de Colomb, un vent violent s'éleva qui les faisait dévier; elles retombaient inertes loin du but.

« L'épouvante saisit alors les Indiens ; se débandant, ils s'enfuirent de toutes parts, tandis que les Espagnols criaient *miracle!* et, enthousiasmés du prodige, s'élançaient à la poursuite des ennemis.

« Dans sa gratitude Colomb fit dresser un autel, célébrer une messe d'action de grâces, et élever une Croix qui s'y voyait encore dans notre enfance. Cette victoire, humainement impossible, fut appelée de son vrai nom : *le miracle des flèches*. Le lieu où pria Colomb continue d'être appelé la *Sainte-Colline* (Santo Cerro). »

L'Amiral parvint à subjuguer entièrement l'île entière, et les Espagnols pouvaient la parcourir sans armes; il établit des impôts réguliers consistant en poudre d'or, et, tout en maintenant les indigènes, il sut les protéger et les délivrer de toute exaction.

III

Pendant que l'Amiral se livrait à sa grande mission et sans faiblir jamais sous le poids des difficultés, Pedro Margarit qui s'était enfui du fort Saint-Thomas avec le P. Boïl arrivait en Espagne. Pour justifier sa conduite, Margarit représenta l'administration de Colomb comme vexatoire et cruelle ; le P. Boïl, qui n'avait pas eu le courage d'être apôtre, appuya Margarit ; mais la Reine, malgré ces accusations, ne pouvait accepter des rapports si évidemment intéressés.

Elle nomma Juan Aguado, que la recommandation de Colomb avait fait arriver à la Cour, pour aller aux Indes lui rendre compte des faits ; on lui adjoignit plusieurs religieux, des mineurs et des fondeurs, avec les instruments nécessaires pour l'exploitation de l'or et des mines à découvrir.

Aguado ne tarda pas à comprendre ce que Ferdinand et Fonseca attendaient de lui. Le désir de l'avancement lui donna de l'audace, et comme sa lettre de créance lui donnait de grands pouvoirs, il ne craignit pas d'en user en l'absence de l'Amiral ; il osa destituer des chefs et emprisonner quelques autres.

Il ne pouvait pas ignorer que l'Amiral était en ce moment-là même occupé à combattre la puissante ligue des Caciques ; il s'oublia cependant jusqu'à dire qu'il prolongeait son absence pour ne pas paraître devant lui. Mais Colomb avait reçu par le *miracle*

des flèches une preuve trop évidente de la protection divine, pour ne pas attendre la contradiction et l'épreuve ; son âme appuyée sur la confiance en Dieu méprisa le jugement des hommes.

Lorsqu'à son retour Aguado le reçut avec arrogance, il ne parut pas le remarquer ; Aguado lui montra sa lettre de créance, et l'Amiral, après avoir réuni tous les Espagnols au son des instruments, en demanda la lecture publique. Enfin, aux provocations de l'envoyé, il répondit par une modeste déférence « et souffrit son insolence avec une grande douceur ».

Aguado se hâta de réunir contre son ancien protecteur les dépositions malveillantes des paresseux, des libertins, des soldats indisciplinés et des Indiens qui avaient eu à se plaindre, malgré les précautions de l'Amiral, des Espagnols et de leur cupidité.

Il précipitait son départ, lorsque les premiers jours de janvier 1496, une convulsion de la nature, suivie ordinairement de tremblements de terre, une trombe violente traversa l'île du côté Nord-Ouest. C'était une de ces foudroyantes tempêtes dont les Antilles ont le calamiteux monopole, et que l'Europe n'a pu nommer qu'en empruntant aux naturels un terme de leur langue : un *ouragan* (hurracan) se déchaîna sur Hispaniola. Les navires amarrés dans le port furent soulevés à plusieurs reprises et engloutis, les arbres déracinés avec les herbes, le sol fouillé profondément ; enfin la mer, dépassant ses limites, se fraya un passage et inonda les plaines de la côte.

« D'ordinaire l'action de l'électricité s'ajoute à la

violence de l'air en mouvement pour augmenter les ravages de la tempête. Parfois les éclairs sont tellement nombreux qu'ils descendent en nappes comme des cascades de feu ; les nuages, les gouttes de pluie même, émettent de la lumière... une forêt de l'île Saint-Vincent fut détruite tout entière, sans que pourtant un seul tronc ait été renversé.

« L'action de l'ouragan se fait sentir aussi dans les eaux de la mer où elle tue des populations entières de coraux et de poissons.

« C'est principalement sur les rivages des îles et des continents, là où la tempête, arrivant avec toute sa force initiale, n'a pas encore été retardée par les obstacles du sol, que les effets du météore sont les plus violents. C'est aussi là que, dans le désastre général, sont dévorées le plus grand nombre de vies humaines, puisque les navires se donnent précisément rendez-vous dans les ports et qu'en maints endroits des côtes il se trouve des terres basses, que les eaux brusquement refoulées peuvent noyer sur de vastes étendues.

« Depuis Christophe Colomb, « le premier qui ait contemplé les ouragans des Antilles, » des milliers de navires se sont engloutis pendant les tempêtes tournantes des mers tropicales. Au milieu de l'Océan, la mer ne se déroule plus en vagues larges et puissantes, mais elle bout à gros bouillons comme une chaudière énorme chauffée par le feu de volcans sous-marins. Les nuages bas ou même rampants sur les eaux émettent souvent une lueur qu'on dirait être le reflet de quelque géhenne invisible;

au zénith paraît, environné de ténèbres, un espace blanchâtre que les marins ont nommé « *l'œil de la tempête.* »

« Oui vraiment, l'homme intelligent qui étudie ces merveilles de la puissance divine, doit s'écrier, pour peu qu'il ait en son âme une étincelle de foi et même de sens moral : « *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* » « Les voix de la mer sont admirables, le Seigneur est admirable dans ses hautes manifestations! » Ou bien avec Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme :* « Malheur au voyageur qui aurait fait le tour du Globe et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères. »

Lorsque le terrible fléau eut passé il ne restait au port qu'une caravelle : la *Santa-Clara,* qui semblait attachée par la Providence au sort de l'Amiral! Il fit réparer le navire et construire une deuxième caravelle, la *Sainte-Croix,* pour retourner en Espagne.

CHAPITRE XI

Découverte des mines d'Hayna. — Retour d'Aguado et de Colomb en Espagne.

I

La construction d'une caravelle et les réparations nécessaires à la *Santa-Clara* avaient retenu l'Amiral deux mois entiers ; ce retard était encore ménagé par la Providence pour la grande cause qu'il servait avec zèle.

Des matelots s'étaient querellés et battus quelque temps auparavant ; l'un d'eux ayant blessé son adversaire d'un couteau catalan et le croyant mort, s'était enfui dans les bois, pour se soustraire à la justice de l'Amiral. Il arrivait au centre même d'une tribu établie sur les côtes à l'embouchure de l'Ozama (où a été depuis bâtie Saint-Domingue), et gouvernée par une femme. Pour fixer au milieu d'eux « cet homme descendu du ciel » les Indiens lui montrèrent à sept lieues de distance, sur la rivière Hayna, une mine d'or incomparable ; ils sollicitèrent l'Espagnol de retourner vers le commandant et de ramener ses compatriotes pour fonder une ville et s'établir dans leur district.

Le coupable espérant qu'une si précieuse découverte lui obtiendrait le pardon, se décidait à retourner à Isabelle ; le matelot blessé n'était pas mort et Colomb renvoyait avec son frère Barthélemy, Diaz et le savant métallurgique Pablo Belvis pour sonder la rivière Hayna.

Dans un rayon de plus de six milles, « le sol était « littéralement imprégné d'or ; ils purent l'y recueil-« lir en quantités considérables et par morceaux « d'une telle grosseur qu'à peine en croyaient-ils « leurs yeux. » Ils revinrent à Isabelle chargés de pépites d'une valeur énorme. Colomb remercia avec effusion la divine Providence ; et, « comme « c'était sa pratique constante, lorsqu'on lui appor-« tait quelque chose de prix, il s'agenouilla dans son « oratoire et rendit à Dieu de ferventes actions de « grâces. »

L'Amiral, au moment de s'embarquer, confiait à Barthélemy son frère, remplacé en cas de mort par Diégo Colomb, tous ses pouvoirs sur la colonie ; dès lors Barthélemy sera connu sous le nom d'Adelantado (titre d'honneur suprême dans la langue Castillane, et qui répond à notre mot de *vaillant gouverneur*). Puis il redoubla de soins pour assurer aux indigènes les missions apostoliques des religieux franciscains, et il chargea l'un d'eux, le frère Roman Pane, qui par humilité se faisait appeler le *pauvre Ermite*, de recueillir les *premières observations* nécessaires pour guider les missionnaires dans leur travail ; enfin il ordonna de faire toujours accompagner les

religieux, par des hommes de guerre pour leur sécurité personnelle.



Colomb et Aguado mirent à la voile pour retourner en Espagne le 10 mars 1496 ; mais l'Amiral qui ne connaissait pas encore les vents alisés qu'il pouvait

Baptême des premiers Indiens.

rencontrer un peu au Nord, se dirigeant en droite ligne, eut à combattre pendant vingt-six jours contre les brises contraires ; il fut même contraint de relâcher à la Guadeloupe pour faire de l'eau et reprendre des vivres. Dans les cases désertes, et d'où les Caraïbes s'étaient enfuis à l'approche des étrangers, on trouva les restes sanglants de festins abominables et les membres rôtis de malheureux Indiens ; les matelots eurent à soutenir de véritables combats contre les femmes Caraïbes qui non contentes de s'opposer au débarquement par les armes, se jetaient sur les hommes et essayaient de les tuer avec leurs ongles ou de les écraser sous leur propre poids.

On s'empara de dix femmes, et au moment du départ Colomb les fit déposer sur la plage, couvertes de verroteries et de grelots ; mais l'une d'elles, femme d'un Cacique, déclara qu'elle voulait suivre les étrangers et demeura sur le navire pour passer en Espagne où elle ne tarda pas à mourir. Dans la traversée, le superbe et cruel Caonabo mourut ainsi que son frère, ne pouvant supporter le roulis et le manque d'exercice à bord.

Le 20 mai, les vents contraires étaient si tenaces qu'on se trouvait encore au milieu de l'Océan sans savoir ni la distance de la terre, ni même sous quelle latitude on naviguait. Les vivres diminuaient, l'eau commençait à manquer ; au mauvais temps allait se joindre la famine, les hommes après avoir murmuré tout bas, le faisaient tout haut ; ils en vinrent jusqu'à proposer de jeter les Indiens à la mer

pour diminuer les bouches à nourrir, ou même à les manger pour conserver leur propre existence.

Le 7 juin l'horrible motion arrivait aux oreilles de l'Amiral.

Emu d'indignation, le noble Colomb, d'autant plus maître des autres qu'il l'était de lui-même, déclara que fallût-il mourir jusqu'au dernier, il ne permettrait jamais de toucher aux Indiens : il fit « oublier la faim » par la douceur et la fermeté de ses paroles. Il rappela que la Découverte avait eu pour objet principal de gagner les âmes à Jésus-Christ, que notre Rédempteur avait répandu son sang pour tous les hommes, que tous sont nos frères, que plusieurs déjà étaient chrétiens, que tous peut-être allaient le devenir ; qu'enfin le commandement de la charité envers le prochain était de stricte obligation, et qu'il fallait user envers tous les hommes, fussent-ils nos ennemis, comme on voudrait que l'on usât envers nous.

« Au surplus, ajouta-t-il avec assurance, dans trois « jours nous entrerons dans les eaux du cap Saint- « Vincent. »

A ces paroles, le respect qui avait porté les matelots à recevoir les reproches de l'amiral dans un religieux silence, fit place aux protestations, aux murmures, aux railleries même : tous se croyaient perdus dans les mers du Nord, près de l'Angleterre ou plus loin encore ; les officiers partageaient l'erreur des matelots.

Le troisième jour, lorsque « Colomb persistant dans son opinion, donna l'ordre de carguer toutes

les voiles pendant la nuit, il s'éleva un murmure général et les matelots s'écrièrent qu'ils aimaient mieux être jetés à la côte que de périr de faim au milieu de la mer.

« Cependant le lendemain matin, à leur grande joie, ils découvrirent la terre même que Colomb avait annoncée. » La réalisation si prompte de l'affirmation de l'Amiral le fit regarder par la plupart comme « vraiment doué d'une inspiration divine » ; mais quelques-uns, ainsi qu'il arrive d'habitude à ceux qui n'acceptent pas d'avoir commis une erreur, prétendaient que le commandant appelait à son aide les coupables secrets de la magie.

II

Ce fut le 11 juin 1496 que les deux navires entrèrent au port de Cadix.

Colomb donna aussitôt avis aux souverains de son arrivée, et la réponse se fit attendre un mois, jusqu'au 12 juillet.

Aguado avait été moins réservé : il n'avait pas perdu un jour pour présenter à l'ordonnateur général de la marine, et faire parvenir jusqu'aux rois, le dossier des réclamations et des plaintes contre le glorieux Amiral, dont la gloire commençait à blesser les yeux infirmes des obscurs courtisans.

Mais aussitôt que Christophe Colomb se présenta devant Isabelle, la noble simplicité, la modeste assurance de ses récits, firent oublier les accusations.

Il exposa par ordre tous les détails des combats contre les Caciques, les coupables exactions de quelques Espagnols, le ressentiment des hidalgos contre sa fermeté, et les mesures indispensables qu'il avait dû imposer pour maintenir la discipline, enfin les dangers qu'il avait courus.

Il offrit aux souverains des armes, des instruments, des plantes, des oiseaux, des animaux encore inconnus. Surtout il raconta l'exploitation si heureusement commencée des mines d'or de Cibao et d'Hayna, et mit au pied du trône des bourses remplies de grains d'or, des morceaux d'or brut, gros comme des fèves, d'autres comme des noix.

Isabelle se prononça aussitôt pour une troisième expédition et donna l'ordre d'y employer six millions de maravédis.

Sur ces entrefaites un pilote de la suite de Colomb écrivit à la Cour qu'il revenait d'Hispaniola « avec un chargement d'or. »

Aussitôt Ferdinand envoyait les six millions de maravédis dans le Roussillon, menacé alors par l'épée de la France.

Mais lorsque Alonzo Nino (1) fut sommé de produire son or, il se trouva que les prisonniers indiens qu'il ramenait au nombre de trois cents, étaient toute sa richesse : il comptait les vendre comme esclaves.

Le roi et la reine se montrèrent blessés au vif, non seulement de voir la richesse attendue se réduire à néant, mais surtout de l'attentat commis

(1) Prononcez Ninio.

contre leurs ordres positifs, à la liberté des Indiens; et Colomb put mesurer dans toute son étendue la triste situation où se trouvait la colonie.

Isabelle rassura Colomb, le consola en partageant son désir d'accroître la connaissance du nom de Dieu, et déclara que sa « volonté expresse était de pour-« suivre cette entreprise, dût-on n'en retirer que des « pierres; qu'elle ne s'arrêterait pas à la dépense, « parce qu'elle croyait que notre sainte foi s'éten-« drait par ce moyen, et que ceux qui dénigraient « l'entreprise n'étaient pas les amis de sa couronne. »

CHAPITRE XII

Séjour de Colomb en Espagne. – Difficultés et contradictions.

I

Ce fut pour obéir aux ordres des souverains et pour accomplir sa laborieuse mission que l'Amiral accepta de préparer un nouvel embarquement.

Pour lui, dégoûté des honneurs qu'il n'avait jamais ambitionnés, plus à même par ses relations avec les grands, de toucher du doigt la mesquine jalousie de ses envieux et la faiblesse de ses défenseurs, il rêvait de suivre dans le monastère son saint ami le P. Juan Perez, qui de nouveau retournait à la Rabida pour y prier, s'y sanctifier et y mourir.

Bien au-dessus des censures de l'opinion, l'Amiral portait sa longue barbe et revêtait ordinairement l'habit franciscain et la ceinture de corde, signe de l'affiliation à l'ordre séraphique ; son cœur n'était attaché qu'à Dieu et à son service ; s'il demandait l'or et les dignités, c'était pour les employer au triomphe de sa cause.

Avec une généreuse spontanéité, il refusait les offres d'Isabelle.

En effet, la reine avait jugé que, pour reconnaître

les récentes découvertes de vastes terres si riches et si fertiles, découvertes accomplies au prix de tant de périls, de dangers et de difficultés innombrables, la couronne devait offrir à Colomb une récompense exceptionnelle.

Elle proposait à l'Amiral de lui donner, à titre de marquisat ou de duché, une étendue de douze cent cinquante lieues carrées dans le territoire d'Hispaniola, au point de l'Ile qu'il choisirait et comme apanage de sa dignité de vice-roi.

Colomb pensa peut-être que la nécessité de gouverner ce vaste domaine, l'amour si légitime pourtant de la famille, le détourneraient du but tout surnaturel qu'il poursuivait sans relâche. Qui sait même si cette âme, héroïquement éprise de Jésus-Christ, n'avait pas choisi de le suivre dans la pauvreté, les opprobres et les souffrances !

Le fait acquis à l'histoire, c'est que Christophe Colomb refusa.

Mais « de l'assentiment de sa noble protectrice, dit Roselly de Lorgues, l'amiral résolut de fonder un majorat qui perpétuât dans sa descendance le souvenir de sa découverte et le produit de ses labeurs. »

Cet écrit que l'on désigne ordinairement sous le nom de *Testament de Colomb*, ne peut être reproduit dans son intégrité à cause de sa longueur ; mais il est curieux d'en connaître les principales dispositions, qui éclairent d'un jour plus céleste encore les pensées sublimes de l'amiral.

« *Au nom de la Très-Sainte Trinité* qui m'inspira l'idée et me la rendit ensuite parfaitement claire, que

je pouvais naviguer d'Espagne aux Indes, en traversant l'Océan vers l'Occident... comme nous espérons qu'avec la grâce de Dieu et avant qu'il soit longtemps on tirera un bon et grand revenu de ces îles et de ce continent...

« J'institue pour mon héritier, mon fils don Diégo; s'il vient à mourir, etc... (l'amiral pousse très loin les indications relatives à l'ordre de transmission).

« ..... Qui héritera de mes biens adoptera la signature dont je fais usage... quelques autres titres que le roi puisse lui accorder, il ne prendra... et ne signera que celui-là seulement: L'Amiral. »

Quel honneur ce grand homme attachait à la première dignité d'homme de mer: *Amiral!*

« ..... Comme il convient à tout homme de rang ayant des propriétés, de servir Dieu de sa personne et de sa fortune... à l'époque où j'ai entrepris de partir pour la découverte des Indes, c'était avec l'intention de supplier le roi et la reine, nos souverains, de consacrer tout l'argent qu'on pourrait tirer des dites Indes et que je leur ai fait cette demande de délivrer la Terre-Sainte; dans tous les cas celui qui sera mon héritier devra réunir tout l'argent qu'il pourra et accompagner le roi, son maître, s'il marchait à la conquête de Jérusalem.

« Ou autrement y aller lui-même avec toutes les forces qu'il pourra rassembler.

« Qu'il recueille donc toute sa richesse dans la banque de Saint-Georges, de Gênes, et qu'elle s'y multiplie jusqu'à ce qu'on puisse faire quelque chose relativement à Jérusalem.

« ..... Quoi qu'il advienne, je charge mon fils Diégo d'employer sa personne et tous les moyens en son pouvoir à bien et fidèlement servir et soutenir Leurs Altesses et leurs successeurs, même jusqu'à la perte de sa vie et de ses biens... »

La piété et la profonde intelligence de Colomb semblent s'alarmer au sujet de la puissance temporelle, et prévoir la révolution que la Réforme allait produire dans les idées; il ajoute :

« J'enjoins à mon fils, ou à quiconque pourra être en possession des dits biens, s'il arrivait un schisme dans l'Eglise et que l'on tentât de la dépouiller de ses privilèges et de ses biens, qu'aussitôt et *sous peine d'être privé de mon héritage*, il se transporte aux pieds du Souverain Pontife, et que sa personne et les siens se mettent à l'œuvre pour le servir de toutes leurs forces, c'est-à-dire avec leurs armes, leurs revenus, *la rente et le fonds,* afin d'étouffer ce schisme et d'empêcher que l'Eglise ne soit dépouillée de ses honneurs et possessions.

« ..... Lorsqu'un temps opportun sera arrivé, Diégo fera bâtir une église dans l'île d'Hispaniola... il la nommera Sainte-Marie-de-la-Conception... il y sera annexé un hôpital.

« ..... J'ordonne aussi à mon fils Diégo de n'épargner aucune peine pour avoir et entretenir dans l'île d'Hispaniola, des théologiens pour procurer par leurs travaux et leurs études la conversion à notre sainte foi des habitants des Indes ; et à mesure que, par la volonté de Dieu, les revenus des biens s'accroîtront, il augmentera dans la même propor-

tion le nombre des personnes religieuses qui s'efforceront par leurs instructions de rendre chrétiens les naturels du pays.

« Nulle dépense ne devra être regardée comme trop grande pour arriver à ce but. »

II

Cependant, malgré la protection de la reine, et en dépit de ses ordres, en septembre 1497, treize mois après le retour de l'amiral, rien n'avait encore été décidé dans les bureaux de Séville.

Après des mois entiers d'attente et de recherches, personne ne consentait à suivre aux Indes la nouvelle expédition.

Les intrigues des ennemis de Colomb pour aliéner les esprits furent telles, que l'on dut accorder l'amnistie aux condamnés qui se décideraient à servir un temps donné à Hispaniola.

La peine de mort pouvait se racheter par deux années seulement ; et toutes les condamnations au-dessous du dernier supplice, par une seule année. C'était condamner l'amiral à s'associer « pour une propagande nationale et catholique, » une bande d'escrocs et d'assassins !

Colomb était, il est vrai, soutenu par la sympathique admiration de tous les nobles cœurs, de tous les esprits élevés.

Le grand Cardinal (1) l'admirait. James Ferer, l'un des plus grands industriels de cette époque comme le plus honnête entre tous, lui écrivait :

« La divine et infaillible Providence envoya le grand apôtre saint Thomas, d'Occident en Orient, pour prodiguer aux Indes notre sainte foi catholique ; et vous, elle vous a envoyé par le côté opposé, d'Orient en Occident, afin que, par sa divine volonté, vous arriviez jusqu'à atteindre les parties extrêmes de l'Inde ; pour que les peuples qui n'ont pas entendu Thomas, connaissent la loi du salut, et que s'accomplisse ce mot du prophète : « Leur parole retentira sur toute la terre. »

« Je ne crois pas errer en disant, Seigneur, que vous remplissez un office *d'apôtre, d'ambassadeur de Dieu,* envoyé par les décrets divins pour révéler son saint nom aux régions où la vérité est restée inconnue. »

Toutes ces approbations ne faisaient pas reculer la malveillance et n'avançaient pas l'armement.

L'Amiral fut obligé de solliciter comme une faveur, le droit de pourvoir par lui-même aux approvisionnements, de chercher les fournisseurs, de contrôler les marchandises et d'en débattre le prix.

(1) François Ximènes, né en Castille en 1437, professeur à l'Université de Salamanque, archevêque de Tolède, administrateur de la Castille sous Isabelle et Ferdinand, soutien de l'empereur Charles-Quint en Espagne. D'une vie austère, d'un courage à toute épreuve, connaissant à fond les hommes et les choses, il joignait à l'esprit le plus vaste, le plus vrai dévouement à sa patrie. Il a été surnommé *le grand Cardinal.*

Il y avait deux ans que la troisième expédition était résolue, quand l'indomptable énergie de Colomb réussit à équiper six caravelles dans le port de San-Lucar de Barraméda.

Le seul obstacle réel avait été la mort de l'Infant don Juan, héritier du trône ; mais la courageuse Isabelle n'avait interrompu le travail que deux mois à peine ; et pour donner à Colomb un gage assuré de protection, elle attachait à sa propre personne ses deux jeunes fils Diégo et Fernand, tous deux pages de l'Infant qui venait de mourir.

Plus grande était la confiance de la Reine en l'Amiral, plus haineuse et plus hardie devenait l'opposition ; il avait su déjouer tous les complots, il avait triomphé de tous les obstacles ; on tenta de l'exaspérer par les outrages.

Un Juif, que l'on croyait converti, nommé Jimeno de Bribiesca, se faisait un jeu de braver l'Amiral, espérant ainsi se frayer un chemin plus facile aux faveurs.

« Le jour de l'embarquement, Colomb sortait de l'église : il venait de placer, selon son habitude, son voyage sous la protection de la sainte Vierge.

« La sécurité de son cœur, la gravité pieuse de ses pensées l'empêchèrent d'abord de prêter attention aux injures du Juif converti.

« . . . . Bientôt cet homme éleva la voix et ses outrages ne connurent plus de bornes.

« Colomb eût fait bon marché des viles attaques d'un homme mal famé... mais il devait impérieusement au prestige de son grade de ne pas recevoir

un affront impuni, sous les yeux même de ses équipages.

« L'Amiral marcha vers Jimeno ; et, non pas avec l'emportement du furieux qui se venge, mais avec la froide et lente vigueur du chef qui réprime,... il souffleta l'insulteur.

« Le misérable tomba, Colomb le releva du pied : telle était à cette époque, et même plus récemment, la police à bord (1). »

Jimeno s'esquiva hué et moqué ; il fut peu après nommé par ses protecteurs payeur de la marine.

(1) *Vie de Christophe Colomb*, E. Cadoret.

CHAPITRE XIII

TROISIÈME VOYAGE

Région des Calmes. — La Trinité.
Découverte du Continent.
Ile Sainte-Marguerite.

I

Au nom de la Très Sainte Trinité, Colomb mit à la voile le 30 mai 1498, après avoir fait le vœu de donner ce nom trois fois adorable à la première terre qu'il découvrirait.

Cette fois ce n'était plus seulement des îles, c'était le Continent qu'il cherchait.

A peine eût-il dépassé l'île de Fer, qu'il détacha trois navires pour porter à Hispaniola les provisions embarquées ; puis, « au nom de la Très Sainte Trinité, » il se dirigea en droite ligne vers l'Equateur.

C'est dans la région de la zône torride qu'il supposait arriver au Continent ; la goutte le tourmentait cruellement sans abattre son énergie.

Quinze jours s'étaient écoulés sans qu'il eût été possible de prendre aucune hauteur, et même d'observer le firmament obscurci de brouillards épais.

Le 13 juillet on entrait dans la *région des Calmes*, région jusque-là inexplorée : les eaux ne réflétaient

qu'un brouillard d'une blancheur éblouissante. L'atmosphère brûlante, l'immobilité de l'Océan, tout cet ensemble de phénomènes inconnus terrifiait l'équipage.

La rencontre des vents alizés a pour résultat de former autour de la terre une zone circulaire dite *région des Calmes ;* cette bande des Calmes se déplace d'accord avec la marche du soleil, sa largeur varie de 220 kilomètres à plus de 1350 kilomètres.

Tout à coup le soleil paraissait, mais c'était pour accabler de ses feux ; le goudron se liquéfiait, les provisions s'altéraient en quelques heures, le bois se desséchant laissait échapper l'eau et le vin ; « il n'y avait pas un matelot qui osât descendre sous le pont pour réparer les tonneaux et prendre soin des vivres. »

Pendant huit jours il fallut demeurer immobile sous un ciel de feu sans qu'il fût possible de tenter un moyen pour avancer.

L'Amiral eut recours à la prière. « Dieu Notre-Seigneur, écrit-il, me donna enfin un bon vent, » mais un seul baril d'eau sur chaque navire ne pouvait étancher la soif ardente des matelots ; Colomb prolongeait sa prière.

Le 31 juillet, le gabier de hune aperçut le triple sommet d'une haute montagne à douze ou quinze lieues de distance ; l'Amiral pénétré de reconnaissance se dirigeait vers cette terre dont la forme même semblait répondre à ses vœux ; il la nomma la *Trinité.*

Vers le soir on tentait en vain d'aborder au Sud



de la Trinité une terre bien cultivée, d'une végétation plus exubérante encore que les autres et couverte de huttes de pêcheurs abandonnées par les indigènes effrayés.

Bords de l'Orénoque.

Cependant, au midi de cette même terre, Colomb remarquait un fort courant d'eau douce qui s'avançait à plus de trois lieues dans la mer sans participer à l'amertume des flots ; ce courant accompagné d'un bruit presque effrayant, arrivait à un dangereux passage que l'Amiral nomma *Bouche du Serpent.* Une telle masse d'eau ne pouvait sortir d'une île ; Colomb concluait aisément qu'il avait trouvé le Continent.

En effet, le Révélateur du globe était arrivé à l'extrémité du delta de l'Orénoque, dont les quarante bouches découpent une étendue de cinquante lieues. La science aussi bien que l'intuition de l'Amiral, lui firent comprendre que cette multitude d'îles n'était point un archipel, mais que le fleuve se frayait dans le sol par la force de son courant même d'innombrables issues ; il nomma cette terre la *Terre de Grâce,* reconnaissant que Dieu l'y avait amené.

L'Orénoque, dont l'immense masse fit comprendre à Colomb qu'il longeait les rivages d'un vaste continent, prend sa source dans les montagnes de la Guyanne ; la surface du bassin de ce fleuve est de 1,036,000 kilomètres carrés. Il se partage en deux fleuves dont l'un va se verser dans l'Atlantique, au Sud de la grande rangée des Antilles, tandis que l'autre, connu sous le nom de Cassiquiare, descend au Sud-Est vers le Rio-Negro, affluent des Amazones ; les trois grands fleuves de l'Amérique du Sud s'entrelacent au moyen d'une zône d'eaux

courantes non interrompue qui s'étend du Nord au Sud, de la *Bouche du Dragon* à l'estuaire de la *Plata*.

C'est encore sur les fleuves américains que l'on peut contempler les *rapides* dans toute leur beauté. M. de Humboldt a décrit le premier les *raudales* d'Atures et de Maipures, où l'Orénoque changé en une masse d'écume descend en formant d'innombrables cascades et cascatelles, à travers un chaos de rochers et d'écueils aux flancs noirâtres, à la cîme verdoyante. Chaque masse de granit, semblable à la ruine d'une tour ou d'un château, porte un groupe de palmiers ou d'arbres au feuillage touffu ; chaque pierre plus basse que peuvent atteindre les eaux du fleuve pendant les crues, est couverte d'alluvions où croissent en abondance des mimosas au feuillage délicat, des fougères, des orchidées aux charmantes fleurs : ce sont des jardins environnés d'écume, et rappelant ces rochers couverts de gazons fleuris qui se dressent au milieu de certains glaciers de la Suisse. Une nuée de vapeurs plane au-dessus du fleuve, et l'arc-en-ciel apparaît à travers les branches des innombrables berceaux de feuillage. Tel est le spectacle que présente l'Orénoque sur une longueur de plusieurs kilomètres dans chacun de ses rapides (1).

(1) Humboldt, *Voyages aux régions équinoxiales*.

II

« Les forêts majestueuses ombragent une grande partie du delta de l'Orénoque. A la marée haute, la plupart des îles de ce delta sont couvertes par les eaux, et alors se présentent à l'œil surpris de l'explorateur, de grands bois qui semblent s'élever du sein des ondes ; la barque circule sous le feuillage épais, elle évite par de nombreux circuits les lianes innombrables qui s'entrelacent aux arbres ; autour de l'embarcation se jouent dans les flots les lamantins, les caïmans, tandis que au-dessus dans les voûtes de feuillages, on voit s'agiter les aras aux couleurs brillantes et variées, les cardinaux au plumage de feu, les moqueurs aux couleurs noires mais au ramage enchanteur, plus varié et plus éclatant que celui de notre rossignol... Des myriades d'oiseaux au plus délicieux plumage, colibris, oiseaux-mouches font étinceler leurs topazes et leurs rubis sur les coroles empourprées des aristoloches, des liserons, des orchidées.

« Les singes se suspendent par leur longue queue aux branches flexibles, et s'élancent avec l'agilité de l'écureuil de rameau en rameau... De temps en temps, des hamacs apparaissent au milieu des branches et se balancent mollement au-dessus des eaux. Les Indiens du bas Orénoque habitent ordinairement les îles plus élevées du delta et y vivent de poisson, de bananes et de manioc. Mais dans les pérégrinations où les entraîne la pêche, ils sont

souvent conduits jusque sur les plus basses îles, et c'est là que la crue du fleuve les oblige à monter dans leurs demeures aériennes; les hommes s'y établissent pour y dormir de longues heures (1). »

La végétation de ces côtes était colossale et la flore absolument distincte de celle des îles; mais les arbres et les lianes empêchant d'aborder, Colomb dut remonter vers le Nord-Est.

Les grandes forêts tropicales frappent surtout par la variété des espèces, la fougue de la végétation, la magnificence des feuilles. Ce n'est point un ensemble majestueux et régulier comme la forêt de sapins ou de mélèzes, c'est un chaos de verdure, un entassement de forêts entremêlées, où le regard cherche vainement à reconnaître les innombrables formes végétales.

Au-dessus des larges cimes touffues se superposent d'autres cimes et se dressent les palmiers, reliés les uns aux autres par le lacis inextricable des lianes; des rameaux brisés, suspendus par des cordages presque invisibles, se balancent dans l'espace; des pandanus jaillissent comme des fusées de verdure du fouillis des branches et des feuilles de toute espèce, disposées en panaches, en éventails, en bouquets, en guirlandes; des orchidées épanouissent dans l'air leurs fleurs étranges; les arbres, tombés de vieillesse, disparaissent sous des réseaux de fleurs, et la plupart des troncs encore debout sont eux-mêmes entourés comme d'une nouvelle écorce

(1) *Bulletin de la Société de Géographie*, 1861.

par les tiges en spirale de parasites au feuillage élégant.

... Un chêne de la zône tempérée paraît toujours indépendant quand même il est environné d'autres chênes comme lui ; mais les plus beaux arbres d'une forêt vierge de l'Amérique du Sud ne s'appartiennent point : tordus les uns autour des autres, noués dans tous les sens par des cordages de lianes, à demi-cachés par les parasites qui les étreignent et qui boivent leur sève, ils ne sont plus que de simples molécules dans un immense organisme recouvrant des contrées entières.

Vue de la surface unie de la mer, la forêt tropicale semble avoir sa racine dans les eaux et flotter comme une énorme plante. Toutes les branches sont reliées les unes aux autres, et le moindre frémissement se propage de feuille en feuille à travers l'immensité verdoyante... Une atmosphère humide et chargée des senteurs mélangées des plantes s'échappe de la forêt et se répand au loin : on peut reconnaître à 130 kilomètres en mer les côtes lointaines de la Colombie, grâce aux parfums répandus dans l'espace (1).

A peine descendus à terre, les Espagnols remarquèrent quelques traces de culture, des sentiers bien frayés, quelques cases, mais aucun habitant ; tous les Indiens ont les sens si merveilleusement développés qu'ils reconnaissent les traces, entendent les pas,

(1) Reclus, *Magasin maritime.*

aspirent même et flairent pour ainsi dire l'odeur des étrangers, de façon à se dérober à leur rencontre.

Christophe Colomb fut privé de descendre ce jour-là du navire; l'ophthalmie aiguë dont il souffrait et qui menaçait de lui ôter la vue ne lui permettait pas de supporter le jour; il chargea le « vertueux capitaine Pierre de Terreros » de planter au nom de la couronne d'Espagne une grande croix sur le rivage, et Pierre de Terreros fut *le premier Européen qui mit le pied sur le nouveau continent.*

C'était le 5 août 1498.

Dès le lendemain on réussit à s'emparer de six Indiens ; ils furent comblés de présents, on leur donna des morceaux de sucre ; et les grelots leur furent si agréables que tous les habitants voulaient aborder les caravelles. Ils offraient à l'Amiral du pain, du vin, des arcs et des flèches empoisonnées ; la plupart échangeaient volontiers des plaques d'or de la grandeur de la main et larges de trois doigts pour quelques grelots et pour une sonnette.

L'Amiral n'eut pas le plaisir de voir par lui-même cette terre tant désirée, l'ophthalmie dont il était atteint l'empêchait d'ouvrir les yeux, il devait rester dans l'obscurité de sa cabine. Il jugeait par les rapports de ses officiers ; ses officiers naviguaient par ses ordres.

C'est ainsi que les caravelles reconnurent le golfe de Paria et rasèrent l'île Sainte-Marguerite ; dans le golfe, l'eau était si délicieuse que l'Amiral dit « n'en

avoir jamais bu de pareille. » Il avait enfin trouvé le *golfe des Perles* (golfe de Paria) et rencontré les pintadines en quantité, produisant des perles énormes et magnifiques. Il en acheta de très belles sur la terre ferme, et envoya un canot vers la petite île de Cubagna, entre Marguerite et le continent, parce que les matelots y avaient vu les indigènes pêchant les perles. Tous s'enfuirent, à l'exception d'une Indienne, qui donna pour quelques fragments de terre cuite un nombre considérable de perles ; elle portait un collier de perles magnifiques à plusieurs rangs. Les Indiens, attirés par les verroteries et les sonnettes, apportèrent aux matelots plus de trois livres de perles, dont quelques-unes d'une grosseur prodigieuse.

Mais ces importantes découvertes, Colomb ne les avait pas accomplies avec la promptitude que nous mettons à les raconter. Pour sortir du golfe de Paria et passer entre l'île de la Trinité et le long promontoire du continent, il faut franchir un détroit dangereux ; la masse des eaux de l'Orénoque s'y heurte violemment contre celles de la mer des Antilles (alors mer des Caraïbes).

Lorsque les caravelles se trouvèrent engagées dans le détroit, elles couraient risque de se briser aux récifs, ou même les unes contre les autres. Colomb ne cachait pas ses appréhensions et déclarait qu'après le passage ils seraient vraiment sortis de la « Bouche du Dragon » (ce nom est resté au détroit).

Il ordonna de suivre le vent et dans « sa con-

fiance envers la miséricorde de la Très Haute Majesté de Dieu, » il s'assurait de l'heureuse traversée, remerciait avec effusion et par avance la divine bonté; et atteignait presque aussitôt l'île Sainte-Marguerite, dont les richesses sont si bien symbolisées par le nom qu'il lui imposa (on sait que *Margarita* signifie *perle*).

L'état de santé de Christophe Colomb le forçant à se reposer quelque temps, il dut mettre le cap sur Isabelle.

Si les yeux du savant Amiral avaient pu contempler les cieux, que n'aurait-il pas découvert encore en longeant la côte de Cumana, « dont l'horizon éternellenent pur offre à l'admiration de « l'homme dans la constante sérénité des nuits, plusieurs constellations des deux mondes, et réunit « sur la limite aérienne de l'ancien hémisphère les « surprises du ciel austral. » De là se découvrent, abaissés vers l'extrême horizon du Nord, les astres familiers de l'Europe, tandis que dans les champs de l'espace éclatent les étoiles zénithales, et que se laissent soupçonner au loin comme une sublime vapeur, les nuées magellaniques (1).

III

Dans cette navigation de dix-huit jours, Colomb, qui avait mis ce troisième voyage sous la protection

(1) Roselly de Lorgues.

de la Très Sainte Trinité, avait fait trois découvertes, les plus merveilleuses des découvertes cosmographiques, et dont une seule suffirait à immortaliser un nom ; il avait constaté :

L'existence du nouveau Continent ;
Le renflement Equatorial ;
Le grand courant Océanique.

Et d'abord l'*existence du Continent.* Nous avons vu que de la violence du courant de l'Orénoque, il avait conclu de son parcours ; par la longueur présumée certaine du parcours, il avait connu l'étendue de la terre. Bien plus, il déclara que le Continent ne pouvait pas être l'Asie, mais une terre immense située vers le Sud et se développant vers le Sud.

Il avait l'intuition du *renflement Equatorial :* il sentit que la terre où il se trouvait alors était plus élevée. « Il me semble, disait-il, avoir gravi le dos « de la mer comme une montagne » ; enfin il ne craignait pas d'écrire aux rois catholiques que, d'après « ce qu'il a vu, la Terre n'est pas absolument « sphérique, et que la partie qu'il explore est plus « rapprochée des cieux ».

Ce renflement n'est pas subit, ajoute-t-il, mais il est amené de fort loin. Toutes ces observations sont entrées depuis dans le domaine de la science.

Il remarquait, en troisième lieu, le fleuve dans l'Océan, ou *courant Océanique,* et affirmait, en observant le mouvement des flots, que les eaux et

les cieux se meuvent d'Orient en Occident, à l'opposé de la terre, qui accomplit sa rotation d'Occident en Orient.

Il est un fleuve dans l'Océan, dit le célèbre Maury dans sa *Géographie de la mer :* dans les plus grandes sécheresses jamais il ne tarit; dans les plus grandes crues, jamais il ne déborde. Ses rives et son lit sont des couches d'eau froide entre lesquelles coulent à flots pressés des eaux tièdes et bleues. C'est le grand courant nommé le Gulf-Stream.

Après avoir en six mois fait le tour de la mer des Caraïbes, il suit les côtes septentrionales de Cuba, puis contourne la pointe méridionale de la Floride, et pénètre dans le détroit qui sépare le continent américain des îles et des bancs de Bahama. Grossi de la masse d'eau que lui envoie directement le grand *courant équatorial* par les détroits de l'Archipel et surtout par le canal de Bahama, le Gulf-Stream s'élance vers le Nord dans l'Océan. Après avoir mêlé ses eaux à la masse d'eau tiède venue des mers équatoriales, il se précipite à la rencontre des eaux froides du pôle... Puis une branche de reflux, coulant vers le Midi, va gonfler le courant équatorial, et forme, en le complétant par des tourbillons secondaires, l'immense tournoiement de l'Atlantique au centre duquel s'étendent en archipels les prairies de la mer de varech.

Enfin, et sans pouvoir en apporter d'autre preuve que son assurance intime, il affirmait qu'au delà de la terre découverte se trouvait encore l'Océan.

CHAPITRE XIV

Retour de Colomb à Hispaniola. — Etat de la colonie. — Révolte de Roldan. — Arrivéo d'Ojeda.

I

Colomb avait quitté Hispaniola le 10 mars 1496, il y revenait le 30 août 1498.

En partant pour l'Espagne nous avons vu qu'il avait promis d'envoyer des vivres et des provisions, et établi son frère Barthélemy (l'Adelantado) comme gouverneur de la colonie. Par suite du mauvais vouloir et du peu de soin de la marine, les navires n'avaient touché Hispaniola qu'au bout de quatorze mois ; les habitants se croyaient oubliés ; le mécontentement et la soif de l'or avaient occasionné des révoltes, car l'Adelantado avait suivi en tout point la ligne de conduite tracée par l'Amiral.

Or celui-ci avait expressément interdit l'exploitation des mines aux paresseux et aux libertins ; il ne voulait pas que les richesses destinées à racheter les Lieux-Saints, pussent jamais servir aux passions des travailleurs ; pour être admis à s'y employer, il fallait une régularité de mœurs attestée par des juges.

Don Barthélemy maintint cette sage discipline avec une douce mais inébranlable fermeté ; aussi, malgré la constante opposition d'une partie des Espagnols, il avait construit le fort de *Saint-Christophe* près des mines d'Hayna, et établi une ville protégée par des remparts, bien bâtie et plus étendue, sous le nom de *Saint-Domingue;* puis, pour occuper et distraire les esprits, organisé au moyen de deux caravelles exclusivement destinées à cet usage, un service de transport et de ravitaillement entre Isabelle et Saint-Domingue, en passant par les forts de Sainte-Catherine, Saint-Jacques et la Conception.

Il avait gagné à la cause de la colonie les caciques Guarionex et Behechio, ainsi que la puissante reine Anacoama, veuve de Caonabo et surnommée la « Fleur d'Or » ; ses missionnaires avaient parcouru toute l'île et amené plusieurs familles à la vraie foi. Le cacique Guarionex se préparait au baptême, il faisait réciter chaque jour les prières, sans se laisser intimider par les menaces des autres Indiens. Mais un Espagnol s'enfuit avec la jeune reine sa femme ; alors Guarionex, non-seulement déclara qu'il renonçait à une religion dont les fidèles commettaient de tels crimes, mais il marcha contre les Espagnols ; il fut vaincu et fait prisonnier

Cependant dès que l'Adelandato eut appris la cause de la guerre, il rendit sur-le-champ la liberté au cacique et emprisonna le matelot coupable. Cette conduite équitable rendit la confiance aux indigènes,

et indisposa les indépendants libertins, qui se voyaient gênés par la justice du commandant.

François Roldan, établi « grand juge de la colonie et tiré par Colomb de la misère, » était à la tête des mécontents ; il parvint à soulever de nouveau le cacique Guarionex et se porta en armes contre l'Adelantado, dont l'influence diminua chaque jour. C'est dans ces tristes conjonctures que l'Amiral arrivait à Isabelle, qu'il trouvait sans police, sans troupes, presque sans administration et sans trésor. Il décida aussitôt de renvoyer en Espagne tous les insubordonnés ; mais ceux qui demandaient à grands cris de retourner en Europe, refusèrent de s'embarquer dès qu'on le leur eut proposé. Colomb dut faire partir cinq caravelles réclamant un nouveau juge, des religieux missionnaires, et chargées de superbes produits du Nouveau-Monde.

Il accompagnait cet envoi d'une lettre exposant les désordres survenus en son absence, il annonçait le dessein de poursuivre ses explorations, afin de mettre l'île en état de pourvoir à tous les besoins des habitants, ce qui devait être aisé. En effet, une foule de légumes et de racines, des fruits abondants, le poisson et le gibier, le pain de cassave que les Espagnols commençaient à aimer, étaient autant de ressources qu'il s'agissait seulement d'employer. Colomb avait encore dressé deux grandes cartes, l'une des côtes du golfe de Paria, l'autre des routes pour y aborder.

Dans sa lettre aux Souverains, l'Amiral faisait remarquer aux Rois que les cent soixante et dix

perles qu'il leur offrait étaient les *premières perles arrivées du Nouveau-Monde en Europe.*

La réponse ne se fit pas attendre ; les Rois demandaient à l'Amiral de surseoir à la répression des coupables afin de leur permettre d'examiner ses griefs. C'était désapprouver sa conduite.

Christophe Colomb entra doucement dans les désirs orgueilleux de Roldan, signa ses demandes sauf la ratification de la couronne ; et se disposa à rentrer en Espagne avec son frère Barthélemy, pour essayer de se justifier auprès des Souverains, laissant à Diégo le commandement.

II

Tout à coup on vint dire à l'Amiral que quatre caravelles avaient pris terre entre Isabelle et Saint-Domingue, Ojeda les commandait. Roldan était un ambitieux, mais il n'était pas un traître. Colomb osa le charger de s'enquérir de la véritable mission d'Ojeda. Sa douleur fut extrême lorsqu'il apprit qu'Ojeda arrivait de la côte même de Paria et lorsqu'il connut ses prétentions inouïes.

Voici ce qui s'était passé en Espagne :

L'ordonnateur de la marine, Jean de Fonseca et les autres ennemis de l'Amiral, jaloux de sa gloire, avaient été excités encore par les envois précieux des perles et des richesses de Paria ; ils comprenaient qu'on ne pourrait plus représenter les découvertes de ces terres comme ruineuses pour le trésor : à l'aide des

cartes fournies par l'Amiral, l'ordonnateur donnait à Ojeda commission d'aborder les terres découvertes *depuis 1495 ;* sous cette restriction il cachait son but, but qu'il n'osait avouer, car la commission ne fut présentée ni à la signature de la Reine, ni même à celle du Roi.

Améric Vespuce et plusieurs officiers, « les élèves et les obligés de Colomb », étaient envoyés avec Ojeda. Après avoir longé les côtes de Paria ils étaient entrés dans le golfe de Venezuela et arrivaient sur Hispaniola. Ojeda avait osé déclarer qu'il venait pour délivrer l'île de la « tyrannie des Colomb ; » il appelait les Espagnols comme les indigènes à la liberté, c'est-à-dire à la révolte.

Pour la première fois l'Amiral fut sur le point de succomber sous le poids de la douleur : à la menace des ennemis du dedans s'ajoutait l'arrogance de ceux du dehors, à Roldan venait se joindre Ojeda ! Les exactions des matelots éloignaient les Indiens de la religion ; c'était par les coupables Espagnols que le Christianisme allait être rejeté de l'île ; c'était par les mains espagnoles peut-être qu'il allait lui-même être massacré avec ses frères et les officiers fidèles !

Colomb regretta sa découverte et se demanda s'il avait accompli une bonne action en mettant les inoffensifs Indiens en contact avec les vices de l'Europe !

Comme dans tous les autres périls, le noble Amiral eut recours à la prière ; il se réfugia dans le sein de Dieu, « et comme on ne l'invoque jamais en « vain il fut comme miraculeusement consolé. »

C'était le jour de Noël, 25 décembre 1499.

Une voix d'en haut lui répondit dans son cœur : « O homme de peu de foi, relève-toi, que crains-tu ? « Ne suis-je pas là ? Ne t'abandonne pas à la tristesse « et à la crainte. Les sept années (1) du terme d'or « ne sont point expirées. En cela comme en toutes « choses, je prendrai soin de toi. »

Le même jour, un courrier apportait la nouvelle de la découverte d'une mine d'or infiniment plus étendue que les autres et d'une richesse incomparable. Un second envoyé annonçait que Roldan, le rebelle d'hier, était devenu le vainqueur improvisé d'aujourd'hui. Sans ordre de l'Amiral, il s'était porté au devant d'Ojeda, lui avait audacieusement fermé la route ; et plutôt que de subir le joug d'un aventurier sans mission, il s'était rallié à Colomb. Puis ayant appris une conspiration des partisans d'Ojeda, Roldan surprit les coupables pendant leur conciliabule, les emmena prisonniers à Saint-Domingue et fit mettre à mort leur chef Mogica, un de ses anciens alliés ; on a faussement attribué à Christophe Colomb cet acte de rigoureuse justice, dont l'exécution fut accomplie d'une manière cruelle : pendant ce temps-là, l'Amiral était à la Conception.

(1) L'Amiral avait pris l'engagement de lever dans l'espace de sept ans après la découverte de l'or, une armée pour délivrer, s'il se pouvait, Jérusalem des Musulmans.

CHAPITRE XV

**La Vera-Cruz. — Mission de Bobadilla.
Christophe Colomb revient en Espagne
chargé de chaînes.**

I

La Conception avait été bâtie en 1494 sur le territoire même habité par la tribu Indienne de Guarionex, ce cacique détaché par les soins de l'Amiral de la terrible ligue formée contre les Espagnols.

Les travaux devaient être longs ; et dès le début, une Croix magnifique de dix-huit à vingt palmes de haut, formée d'un arbre gigantesque et parfaitement équarri, avait été placée presque au sommet de la montagne et regardant la Vallée-Royale.

Autour de cette croix se faisait la prière commune, Colomb aimait à y méditer longuement pendant la nuit ; il se promenait ou s'agenouillait à ses pieds en récitant l'office des tertiaires franciscains. Il avait fait devant cette croix comme il le dit lui-même, le vœu d'ériger une chapelle où trois messes porteraient chaque jour ses adorations, ses hommages et ses suffrages : à la Très-Sainte Trinité, à Marie conçue sans péché, aux saintes âmes du Purgatoire.

Pendant les absences de Colomb, la croix demeu-

rait un lieu de rendez-vous pour de pieux exercices; on y priait presque sans relâche, des malades recouvrèrent la santé, d'autres accoururent au bruit du



prodige; et la dévotion des privilégiés la nomma bientôt la Vraie-Croix, *Vera-Cruz*.

Les Espagnols regardaient les grâces obtenues dans ce lieu sacré comme une protection visible du

Colomb au pied de la *Vera-Cruz*.

ciel, les Indiens la considéraient comme le signe évident de la domination « des étrangers » et, résolus à la détruire, ils se portèrent en foule vers la Croix, attachèrent des cordes tressées avec de l'aloès et des lianes énormes, et se réunirent pour l'abattre. Vains efforts ! terreurs superstitieuses des indigènes !

Le lendemain, craignant d'être écrasés par la chute de ce bois miraculeux, ils entassèrent autour de la Croix des feuilles et des fagots qui la couvraient jusqu'au sommet ; le feu se propagea aux alentours, la Croix était enveloppée de flammes ; mais lorsque l'incendie se fut éteint de lui-même, faute d'aliment, la Croix dominait les débris fumants, « sauf le pied, « dit Charlevoix, où il paraissait un peu de noir, « comme si l'on eût approché une chandelle allu- « mée, » le bois n'avait pas changé de couleur.

Une vague inquiétude anima de nouveau les Indiens ; le bois fut attaqué à coups de hache, sans qu'il fût possible d'en détacher des fragments plus épais que de minces copeaux. Cette fois, « les ido- « lâtres se prosternèrent devant la Vera-Cruz, et la « vénérèrent comme les chrétiens (1). »

« Dieu d'ailleurs, dit Charlevoix, fit pour autori- « ser et montrer qu'il agréait la piété des fidèles, ce « qu'il avait fait pour confondre la sacrilège entre- « prise des Indiens : on eut beau couper la Croix « pendant bien des années, elle ne diminua point. » Exposée pendant un long espace de temps (plus de soixante années) aux ardeurs du soleil des tropiques,

(1) Oviédo.

aux pluies et aux ouragans, aux trombes et à la piqûre des insectes, sans avoir jamais été ni peinte, ni goudronnée, la Vera-Cruz résistait à toutes les causes successives de destruction sans être même endommagée.

En 1525, Charles-Quint pour relever encore le pèlerinage employa pendant « quatre années con-« sécutives vingt mille maravédis de sa cassette « royale à orner l'emplacement de la Très-Sainte « Croix, afin que la dignité du lieu fût en rapport « avec la dévotion des fidèles (1). » De plus, l'Empereur sollicita, en Cour de Rome, des indulgences pour le pèlerinage; mais il évita de nommer Colomb ; le Saint-Siège refusa de frustrer la mémoire du pieux et grand Amiral de la gloire attachée au culte de la Croix qu'il avait élevée et n'accorda pas l'indulgence.

Dès lors le successeur de Pierre entrevoyait peut-être l'auréole qui se prépare autour de la tête vénérable du grand Colomb.

Quelques années plus tard, la Vera-Cruz ornait une des chapelles de l'église principale à la Conception ; et lorsque le tremblement de terre de 1535 eut détruit la ville avec tous ses édifices, il ne restait de la cathédrale que la chapelle où se trouvait la Croix; aucun de ceux qui portaient sur eux une

(1) Herrera.

parcelle du bois vénéré ne périt sous les décombres où plusieurs restèrent ensevelis pendant de longues heures ; et la seule maison demeurée debout après le désastre, fut le couvent des Franciscains qui possédait un fragment considérable de la Vera-Cruz. Lorsque la population dispersée se fut établie à la Vega, on ignore ce qui advint à la Vera-Cruz ; mais Fernand Cortez (1), grand admirateur des vertus et de la grande personnalité de Christophe Colomb, ne se sépara jamais d'un reliquaire avec un morceau de la Vera-Cruz ; et la première ville mexicaine, *Vera-Cruz,* tire de là son nom.

II

Après avoir achevé l'historique curieux de la Vraie Croix, revenons à l'Amiral qui apprenait à la Conception la défaite d'Ojeda par Roldan et le châtiment des conspirateurs.

La sécurité qui suivit ce double évènement ramenait un instant la prospérité dans la colonie ; les Indiens recommençaient à payer le tribut en poudre d'or, les Espagnols reprenaient les travaux, les missionnaires amenaient à la foi les indigènes paisibles, enfin l'avenir semblait assuré.

Mais au moment de sa révolte, Roldan avait su prévenir à Séville l'opinion des ennemis de l'A-

(1) Fernand Cortez, célèbre capitaine Espagnol (1485-1547), conquit le Mexique dont il fut le gouverneur ; mais il ternit sa gloire par d'inexplicables cruautés.

miral, il avait dénaturé et faussé tous les actes de son administration ; et comme Christophe Colomb lui-même demandait un juge pour remédier aux abus qu'il déplorait, on en conclut que la situation des Espagnols était compromise et l'on prit la résolution d'informer contre les rebelles.

Les envieux de Colomb répandirent à dessein les bruits les plus absurdes sur le prétendu commerce d'esclaves auquel il se livrait, au besoin on fournissait des preuves de tous les crimes dont on le déclarait coupable, mais nul n'osa jamais attaquer la pureté de ses mœurs.

Les Rois nommèrent François de Bobadilla pour se rendre au Nouveau-Monde, et cependant ils autorisaient d'autres expéditions dans les Indes, en violation des promesses écrites donnees à Colomb, pendant qu'ils lui refusaient toutes ses demandes.

L'Amiral était à la Conception, consolidant les fortifications et donnant à tous les travaux une puissante impulsion, lorsque, le 23 août 1500, Bobadilla descendait à Saint-Domingue ; les insurgés furent saisis de crainte, les gens paisibles et le commandant don Diégo devaient se réjouir ! C'est le contraire qui arriva.

Bobadilla ouvrit les prisons, s'empara de la forteresse par un assaut simulé ; puis, osant pénétrer en l'absence de Colomb, Vice-Roi des Indes et grand Amiral, jusque dans sa demeure particulière, « il s'empara sans témoins, sans vérification, « sans inventaire, de sa vaisselle, de son linge, de

« ses chevaux, de ses armes, de ses vêtements, « de ses perles, de ses pierreries ; il prit tout le « numéraire, l'argent en gangue et en lingots, fit « disparaître des pépites d'or précieuses, des échan- « tillons rares que l'Amiral voulait montrer aux « Rois..... les souvenirs religieux qui lui avaient « été donnés..... les remarques et les notes de Co- « lomb..... ses cartes, ses dessins; les plus intimes « confidences de ce cœur sublime furent souillées « par le regard de cet ignorant..... Enfin, il sup- « prima des dossiers administratifs toutes les pièces « qui eussent confondu les accusateurs de l'Ami- « ral (1). »

Colomb informé par Diégo de l'arrivée de Bobadilla, se mit en route pour le joindre après lui avoir écrit pour le complimenter; l'Amiral était sûr de son innocence, il ne pouvait craindre le juge. Mais le juge avait agi en corsaire et redoutait intérieurement l'influence de Colomb sur les Caciques et sur toute la colonie.

Pour éviter toute tentative de résistance, Bobadilla envoyait un Franciscain prévenir l'Amiral de sa disgrâce et lui transmettre l'ordre singulièrement laconique par lequel les Rois lui « ordonnaient « d'obéir à Bobadilla et d'ajouter foi à tout ce qu'il « lui dirait. »

(1) Roselly de Lorgues.

III

La vertu de ce grand chrétien l'emporta sur l'indignation du gentilhomme, il parut à Saint-Domingue sans armes et sans escorte; sur ses



vêtements il portait le cordon du Tiers-Ordre franciscain; entre ses mains, le livre des saints offices, le Bréviaire.

Déjà don Diego avait été garrotté au fond d'une caravelle; et lorsque l'Amiral se présenta pour saluer le gouverneur, Bobadilla eut l'audace de formuler *l'ordre d'arrêter le Vice-Roi, de lui mettre les*

Colomb dans les fers.

fers aux pieds et de l'incarcérer dans la forteresse.

Plus grand encore dans l'adversité que dans les honneurs, l'Amiral se rendit à la prison, dominant ses geôliers de toute la hauteur de sa vertu ; mais quand il fallut river les fers et enchaîner ces mains qui avaient délivré un monde de l'esclavage, on ne put trouver un païen pour remplir cette tâche honteuse.

Il fallait un ingrat !

C'est parmi ses propres serviteurs que Colomb trouva cet ingrat, il se nommait Espinosa.

Christophe Colomb ignorait absolument les prétextes de cette odieuse arrestation ; il n'y vit que la permission de Dieu, il adora ses desseins impénétrables, et poussa l'héroïsme jusqu'à écrire à son frère l'Adelantado, pour l'engager à se soumettre avec lui aux ordres de l'envoyé des Rois.

Les trois frères, enchaînés séparément, eurent à subir les mauvais traitements, la privation de nourriture, de vêtements même. Comme il arrive d'ordinaire, aussitôt que l'on sut la disgrâce du Vice-Roi, les mécontents arrivèrent en foule, les plaintes se formulaient sans honte, s'accréditaient sans preuves ; ceux-là surtout qui avaient été comblés de bienfaits par l'Amiral, semblaient prendre à tâche d'insulter à son malheur.

Enfin, un jeune soldat nommé Alonzo de Vallejo, vint lui annoncer le départ. Colomb doutait de la sincérité de Vallejo, il en était venu à craindre toutes les trahisons.

« — Vallejo, où me conduis-tu ?

« — Je conduis Votre Seigneurie à bord de la « *Gorda* qui va partir.

« — Vallejo, ce que tu me dis est-il bien véri- « table ?

« — Par la vie de Notre-Seigneur, répliqua vive- « ment l'officier, je jure à Votre Seigneurie que je « la mène à la caravelle qui va partir. »

Ce Vallejo était homme d'honneur, et engagé malgré cela, comme il arrive hélas ! à la fortune d'un homme qu'il méprisait mais n'osait contredire.

A peine eut-il perdu de vue les côtes d'Hispaniola qu'il voulut délivrer l'Amiral de ses fers. Colomb refusa ; il ne reconnaissait à personne le droit d'alléger une peine que les Souverains lui avaient imposée ; du moins il le croyait.

Qui n'admirerait cette chrétienne obéissance, et cette fière simplicité : le saint Amiral se soumet à l'autorité qui sur la terre lui représente le Souverain Maître ; mais il refuse les soulagements de ceux auxquels il ne reconnaît pas de pouvoir sur sa personne, pas même pour lui rendre la liberté !

Il écrivait : « L'espérance en Celui qui nous a tous « créés me soutient ; son secours m'a toujours été « très prompt..... Dieu me fit messager du ciel sur « une nouvelle terre..... S'il plaisait à Leurs « Altesses de faire évanouir les bruits qui ont pris « créance..... ce serait une véritable aumône..... « Mais Dieu, Notre-Seigneur, reste avec sa puis- « sance et sa science comme auparavant ; et il châtie « surtout l'ingratitude. »

CHAPITRE XVI

Traversée. — Colomb reçu par les Rois. — Audience d'Isabelle.

QUATRIÈME VOYAGE

De Cadix à Hispaniola.—Tempête légendaire.

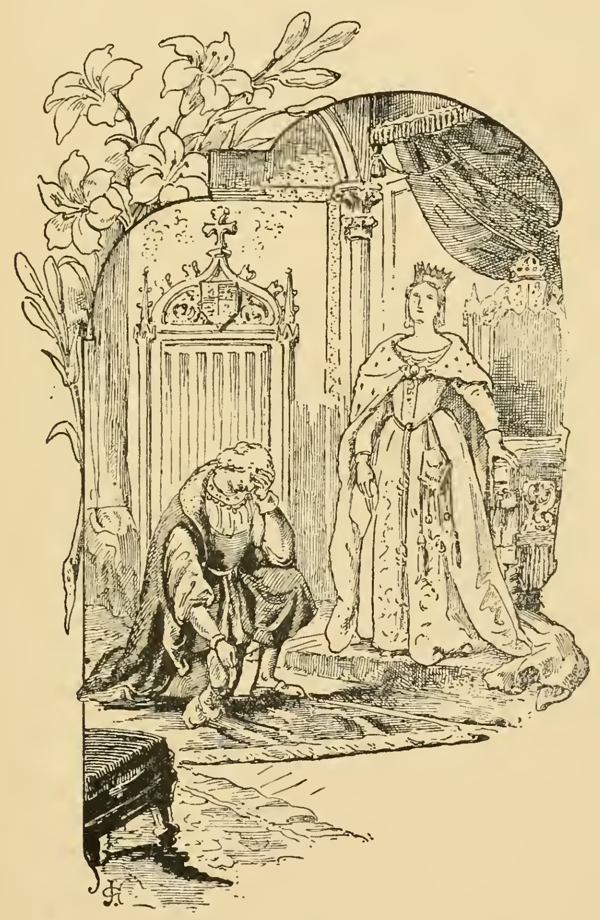
I

« Jetez dans le sein de Dieu le soin de ce qui vous regarde... il ne permettra pas toujours les fluctuations de l'opinion humaine concernant le juste. »

Déjà pour abréger l'épreuve du courageux Amiral, Dieu permit que la traversée fût plus prompte des Indes en Espagne, que toutes les autres ; Andrès Martin se hâta d'expédier à la Reine un courrier porteur de la lettre de Colomb ; il arrivait à Grenade avant que Bobadilla ait pu y envoyer aucune dépêche.

Il est plus facile de comprendre que d'exprimer l'indignation de la noble Isabelle en apprenant les outrages faits à l'Amiral ; les Rois lui adresserent aussitôt une lettre collective revêtue de leur double signature, pour l'assurer que les mauvais traitements qu'il avait reçus, les chaînes dont il était chargé,

offensaient leur propre personne, et pesaient de tout leur poids sur leur cœur, plein de gratitude pour les immenses services dont ils lui étaient redevables.



Ils priaient l'Amiral de se rendre promptement à la Cour pour recevoir de leur bouche les témoignages de la plus haute bienveillance.

Audience particulière de la grande Isabelle.

En effet, le 17 décembre 1500, le Vice-Roi, accompagné de ses frères, se présentait aux Souverains. L'audience solennelle était une première réparation, et la preuve évidente que les accusations contre les Colomb n'avaient trouvé aucune créance. Mais peu de jours après, Isabelle mandait l'Amiral à son propre palais, désireuse de recevoir tous les détails sur la colonie, sur les révoltes et sur les malheurs personnels à Christophe Colomb.

Le grand Révélateur se présenta seul.

Isabelle avait un cœur aussi reconnaissant et sensible que noble et généreux ; la vaste étendue de son génie pour les guerres, et l'administration du royaume, n'avaient pas refroidi les élans de son âme ; à la vue de ce vieillard vénérable, hier courbé sous le poids des fers, après avoir doublé l'étendue des terres et rendu l'Espagne, jusque-là la moins riche des nations, la plus opulente de toutes, Isabelle ne put retenir ses larmes.

COLOMB ÉTAIT GUÉRI !

La blessure faite contre le gré de sa souveraine à son honneur et à son cœur était cicatrisée par ces larmes !

Aussi pas un mot de reproche contre les ennemis qui l'avaient maltraité, pas une accusation ne put sortir de ses lèvres ; heureux de retrouver pour le comprendre la grande âme d'Isabelle, qui l'avait soutenu dès le début de l'entreprise, il se contenta de produire contre les plaintes formulées dans l'enquête de Bobadilla, des preuves si évidentes que

Bobadilla fut destitué et Colomb maintenu dans tous ses privilèges.

Mais on persuada à la Reine de remplacer *provisoirement* l'Amiral par un gouverneur venu d'Espagne : Ovando fut choisi par Ferdinand; c'était un homme de Cour, tout prêt à seconder les vues du pouvoir; le Roi, jaloux des succès de l'Amiral, avait résolu de lui enlever la vice-royauté et le gouvernement des Indes. Ovando mit à la voile le 13 février 1502.

II

Toutefois Christophe Colomb n'avait pas abandonné ses projets de voyage; la seconde partie du programme restait à remplir : la délivrance de la Terre-Sainte.

Il demeura plus d'un an à Grenade, étudiant les Saintes Ecritures, compulsant les textes sacrés qui lui offraient quelque analogie à la découverte des Indes et à la délivrance du Saint-Sépulcre; et ne songeant même pas à solliciter les récompenses promises par les Rois, il vivait d'emprunt et dans une médiocrité voisine de l'indigence.

Il avait calculé qu'en recevant les dîmes et les indemnités promises dans le traité conclu en 1492, il pourrait lever une armée de cent vingt mille hommes; puis, prévoyant que son âge ne lui permettrait pas de conduire cette armée, il suppliait la couronne de donner pour héritage à l'Eglise de

Rome l'ancienne Jérusalem, et d'ajouter la Palestine au domaine de Saint-Pierre.

« Le Saint-Esprit, écrivait-il, ne prend pas tou-
« jours pour instruments des hommes de génie;
« aux ignorants même il a souvent révélé l'avenir...
« J'ai été, dès mon enfance, déterminé à choisir la
« carrière maritime pour ces deux grands desseins. »

L'amiral se rendit à Séville vers la fin de l'année 1501 ; la flottille préparée par Ovando et la munificence qui avait présidé à l'armement, firent comprendre à Colomb que la politique de Ferdinand l'emportait une fois de plus ; mais sous ses cheveux blancs il avait conservé l'intelligence, la vivacité, l'ardeur de la jeunesse ; on peut dire qu'il n'avait pas changé, car une existence où domine l'âme immortelle ne saurait vieillir. Il sollicita une escadre pour reprendre la mer.

Maintenant qu'il avait découvert le Nouveau-Monde, il voulait faire le tour du globe et ne « lais-
« ser aucune plage, aucune mer, où n'ait été publié
« et béni le nom de Dieu. »

Par une intuition vraiment merveilleuse, l'Amiral montrait à la Reine la carte encore incomplète du nouvel hémisphère, affirmant que vers la ligne équatoriale se trouverait un détroit pour arriver de l'autre côté du continent à d'autres Océans inexplorés.

Quatre auteurs contemporains, et tous les historiens de Colomb, témoignent qu'il plaçait ce détroit vers l'isthme du Darien et à une hauteur corres-

pondante au cap *Nombre de Dios,* qu'il ne devait découvrir que plusieurs mois après.

Colomb trouva non un détroit de mer, mais l'*isthme de Panama.*

Une entreprise si magnifique trouvait un écho certain dans le génie d'Isabelle ; elle fit équiper quatre navires approvisionnés pour deux ans. L'Adelantado et Fernand Colomb accompagnaient l'Amiral, dont l'ambition était, à ce *quatrième voyage*, de revenir en Espagne par la mer d'Asie et le Sud de l'Afrique, après avoir fait le tour du monde.

Outre les hommes de service et les interprètes, cent cinquante matelots et soldats seulement montaient les quatre caravelles : la *Capitane*, *Saint-Jacques de Palos*, le *Galicien* et la *Biscaïenne.* Les navires étaient relativement petits : la résolution de visiter toutes les côtes, de longer tous les golfes et de naviguer peut-être au travers d'un détroit peu profond et peu large, commandait cette précaution. En quatre jours l'Amiral arrivait aux Canaries.

Le 25 mai, Colomb mettait, *au nom de la Très Sainte Trinité*, le cap sur Hispaniola ou Saint-Domingue, il atteignait en seize jours les îles Caraïbes et le 29 juin jetait l'ancre à une lieue en mer de Saint-Domingue.

Son intention était de changer le *Galicien* contre un autre navire plus léger ; il envoya sa chaloupe, montée par un officier, solliciter du gouverneur Ovando une autre caravelle dont il payerait le prix, et la permission de se réfugier quelques jours dans le port, pendant une tempête prochaine qui s'annon-

çait terrible. Ovando refusa brutalement l'échange du navire et défendit à Colomb « de descendre à terre et même d'entrer au port. »

Cependant trente-quatre navires et deux caravelles se disposaient à repartir pour l'Espagne, pendant que le Vice-Roi des Indes, gouverneur perpétuel, « était repoussé des terres que par la volonté de « Dieu il avait gagnées à l'Espagne, au risque de sa « vie, au prix de son sang ! »

III

Par un sublime effort de vertu chrétienne, Colomb fit retourner une seconde fois vers Ovando, pour lui dire que la tempête était imminente, qu'elle serait effroyable, qu'il agirait sagement en retardant le départ des navires, parce que l'ouragan étendrait au loin ses ravages.

Aucune des perturbations qui précèdent les orages et les trombes ne s'étaient encore montrées, le ciel était pur, la brise égale et les flots calmes à l'horizon ; on traita l'Amiral de « prophète de malheur » et l'on mit à la voile, pendant que Christophe Colomb abritait ses caravelles loin du port de Saint-Domingue, dans une petite baie de la côte.

Bobadilla et Roldan, appelés à la Cour pour rendre compte de leur conduite, et tous les mécontents avec les ambitieux dont la fortune était faite aux dépens de la prospérité de la colonie, entrèrent sur les navires, emportant malgré les vives réclamations

« le plus énorme morceau d'or natif dont il ait « jamais été parlé dans l'histoire » et du poids de trois mille six cents pesants d'or. Ce qui n'empêcha pas qu'ils prirent encore les autres richesses, tant en or qu'en autres denrées, entassées pendant l'absence de l'Amiral.

« Quel est celui, disait Colomb, qui, sans excepter « Job, ne serait pas mort de désespoir en voyant « que, quoiqu'il s'agît de mon salut, de celui de « mon fils, de mon frère et de tout l'équipage, on « m'interdît dans le danger, la terre et les ports que « par la volonté de Dieu j'ai gagnés à l'Espagne. »

Mais ce Dieu, son protecteur, prenait en main la défense du juste, et se préparait à frapper un de ces coups terribles qui font courber la tête aux plus incrédules sous l'arrêt de la divine justice.

A peine le convoi avait-il parcouru huit lieues en mer, que la sombre nuit succédait en plein jour à la lumière éclatante d'un ciel sans nuages ; pas un souffle dans l'atmosphère, la mer semblait une masse inerte de plomb fondu, une calotte de feu couvrait les navires, qui ne pouvaient ni avancer ni reculer vers le port.

« Un vaste balancement rompit la plaine unie des eaux. Les vagues se gonflèrent tout à coup, et leurs cimes bouillonnantes se couvrirent d'écume ; le souffle strident de la tempête grinça dans les mâtures, ballottant comme un jouet cette superbe flotte. Le fond de l'abîme sembla se soulever... Les vergues des navires frappaient l'eau ; l'avant et l'arrière plongeaient tour à tour sous les lames... La fureur

des vagues fit s'entrechoquer plusieurs caravelles; quelques-unes s'ouvrirent et sombrèrent à l'instant...

« On ne se voyait pas; on entendait à peine les commandements inutiles et les cris désespérés des victimes (1). »

Des trente-quatre navires qui étaient sortis, vingt-six disparurent dans l'abîme sur le lieu même du sinistre; des autres, emportés à l'horizon dans le brouillard et l'obscurité, on ne retrouva ni un homme ni un trésor.

Les calomniateurs, les rebelles, Roldan et Bobadilla, les ambitieux et tous ceux qui, au mépris des ordres de Colomb, avaient tyrannisé les Indiens, le cacique Guarionex, traître à sa parole; en un mot plus de cinq cents hommes, les richesses injustement amassées et leurs iniques possesseurs, tout fut anéanti pendant que l'Amiral priait et se confiait en la Providence dans le « port caché » *puerto escondido* où il s'était blotti.

Un seul navire, qui portait tout le bien de Christophe Colomb et se nommait l'*Aiguille,* comme le plus petit de tous, put arriver en Europe sans avarie; les deux ou trois caravelles horriblement maltraitées qui rentraient pour se refaire à Hispaniola, n'étaient montées que par des gens honnêtes et obscurs, conduits par le seul hidalgo fidèle à Colomb, *Rodrigue de Bastidas.*

Cet effroyable sinistre fut aussitôt regardé par les ennemis même de l'Amiral comme un châtiment

(1) Roselly de Lorgues.

venu de Dieu ; seulement le salut presque miraculeux de sa fortune et la préservation des caravelles dans le « port caché », fut attribué « à la magie et aux puissances infernales » par ceux qui préféraient croire à l'intervention du démon plutôt qu'à celle de la Providence.

Oviedo revient à trois reprises différentes dans son Histoire des Indes Occidentales sur le récit de cette tempête et la perte de la flotte, engloutie avec ses trésors et ses équipages pour avoir négligé les avertissements de Colomb.

« Là, dit-il, prit fin François de Bobadilla, celui qui avait envoyé l'Amiral et ses frères, les fers aux pieds, sans l'accuser ni lui donner lieu de se défendre.

« Là prit fin aussi le rebelle François Roldan et quantité de ses complices qui s'étaient soulevés contre les Rois, contre l'Amiral, dont ils avaient mangé le pain, et qui avaient tyrannisé les Indiens.

« Là périt aussi le cacique Guarionex, qui avait opiniâtrement refusé l'Évangile ; les deux cent mille pesos furent submergés avec ce pain d'or, de grandeur prodigieuse.

« Tout fut perdu, la mer engloutit à la fois avec ces richesses iniques leurs iniques possesseurs. »

« Le caractère vraiment surnaturel de cet évènement, dit Roselly de Lorgues, impressionna profondément l'Espagne. L'étrangeté de ces circonstances, l'immensité de la perte, le deuil de plus de cinq cents familles, donnèrent aux détails de ce fait une authenticité lugubre et mémorable. »

CHAPITRE XVII

Souffrances des équipages. — L'île Quiribi. — Les Indiens de ces côtes. — L'isthme de Panama. — Le cyclône. — Mines de Veragua.

I

Les réparations nécessaires aux caravelles étant achevées, Colomb songeait à reprendre sa route : mais la nature entière paraissait conjurée contre lui : pas un souffle de vent, ou bien des brises violentes ou irrégulières qui le rejetaient près des côtes après l'avoir tenu immobile ; à peine avait-on couru quelques bordées, les navires retournaient pendant la nuit en deçà du chemin parcouru ; les matelots se lamentaient, ils se plaignaient amèrement.

Colomb, toujours le premier au travail, le plus dur à la souffrance, le plus fidèle au devoir, était en même temps le plus compatissant à ses hommes ; surmontant sa propre douleur et les crises aiguës de la goutte, il s'était fait construire sur le gaillard d'arrière une chétive cabine, et commandait les manœuvres sans abandonner les matelots.

C'est au nom du patriotisme et de la foi qu'il demandait les sacrifices.

« Nous devons à Dieu de faire cette tentative,

« disait-il, le service de sa très-haute Majesté re-
« quiert cet effort. »

Son autorité et sa douceur jointes à son indomptable fermeté ranimèrent les plus découragés. Ceux qui demandaient à revenir à la Jamaïque ou à Saint-Domingue découvraient bientôt l'île de Guanaja, située en avant du golfe de Honduras ; des outils perfectionnés, des creusets pour fondre les métaux, annonçaient une civilisation plus avancée.

Tout à coup on se trouvait en face d'une grande barque longue et étroite, dont le pont était couvert par une tente assez semblable aux gondoles et formée de feuilles entrelacées avec tant d'art que les averses n'y pouvaient pénétrer. Un cacique entouré d'Indiens était assis dans la barque, encombrée du reste par des marchandises de toutes sortes et des produits indigènes.

Les Espagnols remarquèrent, *pour la première fois,* le cacao.

Les femmes drapées dans de larges couvertures et les hommes moins vêtus, ne témoignaient aucune crainte. L'Amiral conduisit ces indigènes à sa caravelle, les combla de présents et décida un vieillard à le suivre comme interprète. Ces Indiens lui donnèrent à comprendre qu'ils trafiquaient avec un riche pays de l'Ouest, probablement le Yucatan.

Puis, le 14 août 1502, qui se trouvait un dimanche, l'Adelantado et la plupart des hommes descendirent à terre pour y entendre la messe célébrée par le Père Franciscain Alexandre.

Le 17 du même mois, on planta de nouveau la croix à l'embouchure d'une rivière que l'Amiral nomma *Possession;* il ne se doutait pas que de ce jour il avait rempli sa glorieuse entreprise et découvert non-seulement les Antilles, mais les deux parties Sud et Nord du continent américain.

Les pluies, les vents, les courants et les calmes se succédaient sans interruption ; la navigation était dangereuse et fatigante, mais l'Amiral cherchait toujours le détroit et ne pouvait s'éloigner du rivage.

« Pendant quatre-vingt-huit jours, dit-il dans sa « relation, je ne cessai d'être assailli par une tem- « pête épouvantable, et je n'aperçus ni le soleil ni « les étoiles. On a bien vu d'autres tempêtes ; mais « aucune n'a été si affreuse et n'a duré aussi long- « temps ; aussi plusieurs des miens qui passaient « pour intrépides perdirent tout à fait courage..... « Notre Seigneur donna un tel courage à mon fils « qui n'avait pas treize ans, qu'il ranimait les autres ; « s'il fallait mettre la main à l'œuvre il le faisait « comme s'il eût navigué quatre-vingts ans, et c'était « lui qui me consolait... Tel est mon bonheur, que « vingt ans de service au milieu de fatigues et de tra- « vaux si périlleux ne m'ont profité à rien, au point « que je ne possède pas en Castille une tuile ; et que, « si je veux manger ou me reposer, je ne le puis qu'à « l'auberge ou au cabaret ; et la plupart du temps « même cette ressource me manque, parce que je « n'ai pas de quoi payer mon écot. »

II

Le danger que couraient les navires pendant soixante et dix lieues de parcours depuis le cap Hon-



duras fut si grand, qu'on fit des vœux en se disposant à la mort; encore n'arrivait-on que le 14 septembre au cap, auquel l'amiral donnait le nom de la *Grâce de Dieu,* qu'il porte encore aujourd'hui.

La mer était devenue clémente et la brise favorable; les navires longeaient la côte de Mosquitos;

La première Messe au Nouveau-Monde.

mais ils avaient besoin de réparations après tant d'épreuves, et Colomb envoya les canots à la recherche d'un port.

Les messagers ayant rencontré une rivière y firent provision d'eau, et revenaient vers l'Amiral lorsqu'un coup de mer enleva les deux canots ; celui de la *Biscaïenne* disparut avec ses hommes et Colomb, plein de douleur pour la perte de ses compagnons, nomma le cours d'eau le *fleuve du Désastre*.

Les équipages déjà épuisés ne trouvaient plus la force de réaction nécessaire ; les matelots étaient arrivés entre l'île Quiribi et la terre ferme, dans un port naturel excellent pour s'y arrêter ; ils demandèrent à rester à bord dans les hamacs, plutôt que de prendre même la peine de s'établir sur le rivage.

Les Indiens, accourus en grand nombre, se disposaient à couper le chemin aux Espagnols ; comme ceux-ci ne bougeaient pas, les indigènes avec des signes d'amitié, et montrant les objets d'échanges, abordèrent les navires à la nage. Colomb leur distribua tous les petits cadeaux en usage, sans rien garder de leurs présents ; mais les sauvages retournés à terre et ayant délibéré, laissèrent sans y toucher les verroteries, les grelots et les sonnettes des étrangers qui avaient méprisé leurs dons.

L'Amiral se dirigea vers le Sud et entra dans un golfe délicieux nommé depuis *baie de l'Amiral;* il était à la hauteur de cette partie de l'isthme à laquelle ses riches mines d'or ont fait donner le nom de *Costa-Ricca* (la Côte-Riche).

Vingt canots étaient amarrés près de là, les insulaires portaient au cou de riches ornements d'or, ils ne concevaient ni crainte ni joie de la rencontre des étrangers, mais se prêtaient volontiers aux échanges.

Plus loin, au contraire, les Indiens couverts de plumes d'oiseaux et de plaques d'or refusaient de s'en dessaisir. Ils assuraient qu'à Veragua, à vingt-cinq lieues de distance, les Espagnols trouveraient de l'or en abondance ; mais Colomb cherchait le détroit et rien ne pouvait le distraire de son application.

Il était alors près de Chagres, de l'autre côté de Panama.

Chose merveilleuse ! le lieu même où l'Amiral s'était promis de rencontrer le détroit pour accomplir le tour du monde et passer de l'Atlantique dans l'Océan Pacifique, était ce point fixe et précis où le travail des hommes le veut établir, et où le réclament les rapports commerciaux entre les plus grands peuples. Le génie de Colomb l'avait indiqué, dans la région de Panama encore inconnue.

N'ayant point trouvé le passage, l'Amiral se dirigea vers l'Est et longea, sans le savoir, l'isthme presque entière ; il entrait dans toutes les anses, faisait remonter, pour les reconnaître, les plus petits cours d'eau, malgré les bourrasques et le vent contraire.

Les indigènes apportèrent des vivres et de l'or ; ils témoignèrent la plus grande confiance ; mais les matelots parvinrent à tromper la vigilance de l'Amiral : ils spéculèrent sur les richesses des naturels et

ne respectèrent ni les biens ni les personnes ; de sorte que tout à coup les caravelles furent entourées d'Indiens armés de flèches et de massues. L'Amiral, obligé quoique à regret de se défendre, tira d'abord le canon à poudre et n'intimida pas les insulaires ; mais un second coup porta les ravages dans leurs rangs, et ils s'enfuirent dans les bois.

III

La tempête durait sans interruption depuis quatre mois ; l'équipage était découragé ; les caravelles, endommagées par le mauvais temps, avaient encore été criblées par les tarets (1) ; les Espagnols réclamaient à grands cris d'atterrir vers la Côte-Riche pour recueillir les quantités d'or qu'on y avait vues.

Colomb, jugeant que le manque de provisions empêcherait d'avancer encore, prit le 2 décembre 1502 la route de Veragua pour y exploiter les mines dont il avait reconnu l'existence et dont les indigènes lui vantaient la richesse.

Cependant la mer était si mauvaise qu'on ne pouvait gouverner les navires ; pour comble de malheur, l'Amiral tomba gravement malade ; la blessure reçue dans sa jeunesse se rouvrit, il demeura neuf jours entre la vie et la mort, et pourtant jamais sa présence n'avait été si nécessaire.

(1) Tarets : Insectes de la classe des mollusques qui percent le bois et s'introduisent dans la coque des navires au moyen d'un instrument dont ils sont munis et semblable à une *tarière*.

« On ne vit jamais, écrit-il, la mer aussi haute, « aussi horrible, aussi couverte d'écume... Le vent « me retenait dans cette mer, qui semblait être du « sang, et paraissait bouillonner comme une chau- « dière sur un grand feu.

« Jamais on n'avait vu le ciel avec un aspect si « effrayant ; il brûla un jour et une nuit comme une « fournaise, et il lançait des rayons tellement en- « flammés, qu'à chaque instant, je regardais si mes « mâts et mes voiles n'étaient pas emportés.....

« Pendant tout ce temps, l'eau ne cessa de tom- « ber du ciel ; on ne peut appeler cela pleuvoir, « c'était comme un autre déluge..... Les navires « avaient déjà perdu deux fois leurs chaloupes, « leurs ancres, leurs cordages ; ils étaient ouverts « et sans voiles. »

Le P. Alexandre mourut dans cette tourmente, épuisé qu'il était déjà par cette longue traversée.

Le premier aumônier de navire qui ait payé de sa vie les travaux apostoliques au Nouveau-Monde, fut un religieux franciscain.

Une des caravelles, séparée des autres, voulut jeter l'ancre : inutiles efforts, elle fut ballottée trois jours et trois nuits avant de rejoindre l'Amiral ; les marins ne pensaient pas qu'il fût possible de voir pareille commotion ; mais on ne savait pas jusqu'où peut aller la fureur des éléments dans ces parages encore inexplorés !

Au huitième jour, et lorsque l'équipage exténué

demandait la mort plutôt qu'une souffrance si prolongée, Colomb était privé de mouvement dans sa cabine; il semblait à l'agonie, lorsqu'une clameur de suprême détresse le tira de sa léthargie. C'était le 13 décembre 1502.

IV

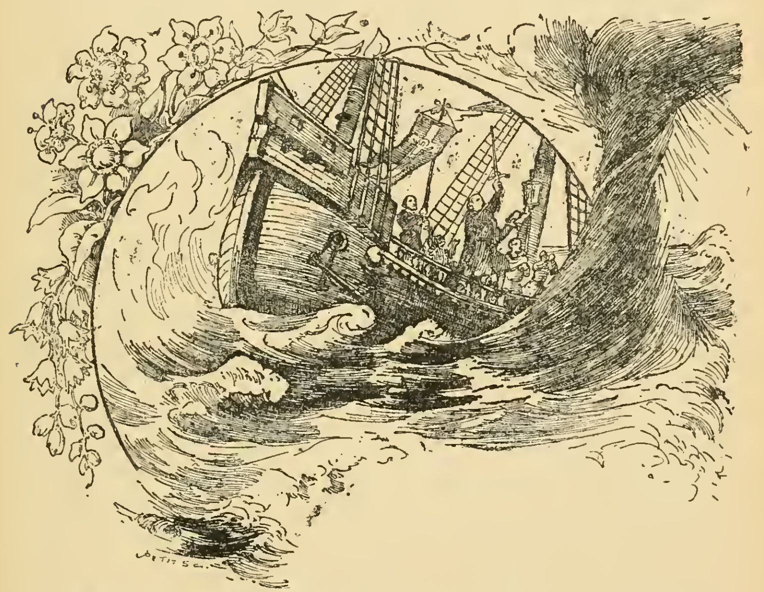
Un horrible sifflement, aigu et prolongé, poussait vers les navires une colonne formidable d'écume et de flots, tandis que du ciel chargé de nuages descendait une sorte de pyramide, à cône renversé. « Les masses se touchèrent et s'unirent par leur extrémité; elles formèrent ainsi comme un sablier colossal tournoyant sur lui-même, soulevant les vagues et traversant l'espace. »

« C'était, dit Charlevoix, une de ces pompes ou « trombes marines, que l'on connaissait si peu alors « et qui depuis ont submergé tant de navires. » Ces trombes marines, ces cyclônes, que les gens de mer appellent *fronks,* ont reçu en Orient le nom même de l'esprit infernal et sont appelés *typhons.*

Ces brusques mouvements de l'air sont peut-être, après les grandes éruptions volcaniques, les météores les plus effrayants, et l'on ne saurait s'étonner que, dans la mythologie des Indous, Rudra, le chef des vents et des orages, ait fini par devenir, sous le nom de Siva, le dieu de la destruction et de la mort.

Les vents sont de tous les phénomènes de la nature les plus terribles. Aussi nous lisons dans le

Saint Evangile que pendant la tempête qui menaçait d'engloutir la barque des Apôtres, encore simples pêcheurs, lorsque Notre-Seigneur, se levant, commanda à la tempête, le peuple entier s'écria : « Quel est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent? »



Quelques jours avant que le terrible ouragan, précurseur du cyclône, se déchaîne, la nature déjà morne et comme voilée semble pressentir un désastre. Les petites nuées blanches qui voyagent dans les hauteurs de l'air, se cachent sous une vapeur jaunâtre ou d'un blanc sale ; les autres s'entourent de halos vaguement irrisés ; de lourdes assises de nuages qui le soir offrent les plus magnifiques nuances de pourpre et d'or pèsent au loin sur l'ho-

La Flotte de Colomb miraculeusement sauvée du cyclône.

rizon ; l'air est étouffant comme s'il venait de passer sur la bouche de quelque grande fournaise.

Le cyclône qui tournoie déjà dans les régions supérieures, se rapproche graduellement de la surface du sol ou des eaux..... La colonne de mercure s'agite affolée dans le baromètre et baisse rapidement ; les oiseaux se réunissent en cercle comme pour se concerter, puis s'envolent à tire-d'aile afin d'échapper au météore qui les poursuit.

Bientôt une masse obscure se montre dans la partie menaçante du ciel ; cette masse grandit, s'étale peu à peu et recouvre l'azur d'un voile affreux de ténèbres ou d'un reflet sanglant. C'est le cyclône qui s'abat et qui prend possession de son empire en tordant ses immenses spirales autour de l'horizon. Au silence terrible succède le hurlement de la mer et des cieux.

L'Amiral savait que les commotions de la nature, souvent laissées par Dieu à la puissance diabolique, ne peuvent alors être apaisées que par l'ordre de Celui qui tient en ses mains les ouragans de la mer. Le P. Alexandre était mort, c'était donc sur la flottille le commandant, l'Amiral, qui représentait l'autorité ; de plus, le pieux Colomb rappelant à Dieu par un cri du cœur, que la propagation de la Foi et la glorification de son nom avaient été le premier et principal motif des expéditions, eut recours à la prière même de l'Eglise.

Debout sur le pont, l'Amiral revêtit le costume du tertiaire franciscain, il fit allumer des cierges bénits dans tous les fanaux, prit entre ses mains les saints

Evangiles, puis, au pied de l'étendard royal à l'image du Christ, il lut à haute voix l'Evangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, » versets sublimes consacrés par la sainte Eglise aux exorcismes et adjurations solennelles contre l'esprit du mal.

Lorsqu'il eut terminé le texte sacré et prononcé en fléchissant le genou que *le Verbe fait chair a habité parmi nous*, l'Amiral tirant son épée du fourreau traça dans les airs un grand signe de croix, dont les extrémités embrassaient en quelque sorte le monstrueux tourbillon, suppliant le Très-Haut de sauver ceux qui, « au nom de la Sainte Trinité, » travaillaient à porter la Croix aux confins du monde créé.

A l'instant, le cyclône poussé comme par un souffle invisible, changeait sa direction, se glissait entre les navires et se perdait à l'horizon dans les abîmes.

Dieu permit enfin que l'équipage pût se reposer un peu pendant les jours de calme. Mais le trouble de l'atmosphère et des flots continua par intervalles jusqu'au 6 janvier. Ce jour-là seulement, après avoir navigué un mois pour faire trente lieues de chemin, on jeta l'ancre dans le petit port de Bethléem, qui a gardé par abréviation le nom de *Belen ;* et Colomb nomma cette partie du continent la *Côte des Contrariétés*. « La cause de ces contrariétés est si épouvantable, dit Herrera, qu'il semble que jamais homme naviguant n'en a vu de semblables. »

« J'arrivai, dit Colomb, à Veragua n'en pouvant plus. Là Notre-Seigneur me fit trouver un fleuve et un bon port, quoiqu'il n'y eût pas à l'entrée plus de dix palmes de fond; j'y pénétrai avec peine, et le jour suivant la tempête recommença. Si je m'étais trouvé dehors, je n'aurais pu entrer à cause de la barre. » Les eaux de la petite rivière enflèrent tout-à-coup et se précipitèrent comme un torrent sur les navires. « Jamais nous n'avions couru de danger plus imminent. Notre Seigneur, ajoute l'Amiral, y apporta remède comme il a toujours fait. »

A l'approche des navires, les indigènes au lieu de s'enfuir, s'étaient réunis en armes pour s'opposer au débarquement; les verroteries et les clochettes eurent bientôt calmé leur colère; et dès le 12 janvier 1503 Colomb se rendit dans l'intérieur des terres pour visiter le chef de la tribu.

Le Quibian (c'était un titre analogue à celui de Cacique), reçut de petits présents et se fit une gloire de rendre visite à l'Amiral sur sa caravelle; on se quitta bons amis, et lorsque la pluie qui ne cessa de tomber pendant neuf jours, l'eut enfin permis, l'Adelantado acquit de nouveau la preuve que les mines les plus abondantes et de l'or le plus pur, étaient celles de Veragua.

En conséquence, l'Amiral résolut de laisser une centaine d'Espagnols sous le commandement de son frère, pour établir un poste près de la montagne aurifère. Des maisons en bois, un magasin pour les provisions, les armes et les objets d'échange, furent

promptement construites et la caravelle le *Galicien* restait au port pour le service et la pêche.

L'Adelantado avait pour le seconder le brave Diégo Mendez ; c'était un admirateur et fidèle serviteur de Colomb, fort intelligent, et qui avait depuis la première traversée donné à l'Amiral des preuves d'un dévouement aussi désintéressé que constant.

Diégo Mendez s'aperçut bientôt que le Quibian tramait en secret un complot contre l'établissement; il en prévint l'Amiral, qui apprit encore grâce à Diégo le rassemblement, à quelques pas des Espagnols, d'un millier d'indigènes habilement dissimulés par la montagne et les anfractuosités de la côte.

Mendez poussa la témérité jusqu'à pénétrer dans le camp et sous la tente du Quibian, se donnant pour médecin et proposant de panser ses blessures.

Arrêté au milieu même de ses guerriers et sans combat, le Quibian fut garrotté à bord d'un canot ; mais profitant d'un moment où son gardien regardait au loin, il se jeta d'un bond dans les eaux, et plongeant comme un poisson atteignit le rivage dans l'obscurité ; il ne perdit pas, comme on le pense bien, un temps précieux pour lui et réunit le plus grand nombre possible de guerriers contre l'Adelantado.

CHAPITRE XVIII

Le Quibian. — Prise d'une chaloupe, massacre des Espagnols. — Courage de Diégo Mendez.

I

Le Quibian épiait les Espagnols et ne cherchait qu'une occasion de les massacrer tous; ils étaient loin de soupçonner ce qui les attendait; Colomb avait embarqué comme ôtages les femmes, les enfants, les meilleurs guerriers du cacique dans l'intention de les ramener à son retour, et prévoyant que c'était le meilleur moyen d'assurer la tranquillité de la colonie.

Mais le terrible Indien veillait.

Le 6 avril les Espagnols s'étant rendus en trois bandes aux caravelles pour saluer l'Amiral et leurs compagnons, avant le départ, le Quibian attaqua les campements. Diégo Mendez, l'Adelantado avec une petite poignée de braves se défendirent plusieurs heures et le Quibian disparut.

Pendant cette alerte, Diégo Tristan accompagné de dix hommes avait été envoyé faire de l'eau à la côte par l'Amiral; tout à coup la chaloupe est entourée de pirogues, elles étaient dissimulées par les arbres du haut desquels les Indiens tiraient égale-

ment sur les matelots ; l'équipage entier fut massacré, excepté un seul homme qui plongea sous l'eau et parvint à rejoindre le fort.

Cet évènement jeta la consternation parmi les Espagnols désignés pour demeurer à la Veragua ; ils n'écoutèrent aucune remontrance et s'emparèrent de la caravelle pour rejoindre l'Amiral, se souciant fort peu d'abandonner l'Adelantado et les soldats fidèles ; mais le vent et la mer ne leur permirent pas de quitter la côte.

Cependant le nombre des Indiens qui observaient les Espagnols croissait toujours ; ils savaient se tenir cachés, éviter ainsi les armes des Européens, et les affaiblir peu à peu en les tenant dans de continuelles alertes.

L'Adelantado se plaçant alors sur un terrain plus découvert, entoura la chaloupe, les provisions et les armes d'une sorte de redoute, bien faible il est vrai, mais que protégeaient suffisamment deux canons placés aux embrasures.

Ainsi réfugiés derrière leur artillerie, les Espagnols devaient promptement manquer de vivres et de munitions.

Telle était la situation critique de la petite colonie, pendant que l'Amiral attendait plein d'angoisse Diégo Tristan et la chaloupe. Ignorant le sort des dix Espagnols et celui de son frère, il ne pouvait sortir du petit port où le ressac (1) repoussait les canots.

(1) Ressac : retour violent des vagues vers la mer après qu'elles ont frappé un rivage ou un obstacle.

Une nouvelle catastrophe augmenta le danger. Tous les Indiens capturés avec le Quibian, étaient enfermés sur le *Saint-Jacques de Palos ;* une forte chaîne cadenassée fermait l'ouverture.

Un soir on oublia de mettre la chaîne ; et vers le milieu de la nuit, les sauvages sortant tous à la fois, par un effort suprême, bousculèrent les matelots et se jetèrent dans la mer ; la plupart parvinrent au rivage.

L'Amiral ne douta plus qu'ils ne fissent les plus grands efforts pour détruire l'établissement, massacrer les soldats et l'Adelantado.

Dans les grands malheurs, il est rare de ne pas rencontrer aussi de grands dévouements : un matelot de Séville, Pedro Ledesma, vint s'offrir à Colomb pour porter à l'Adelantado la nouvelle du danger, en sorte qu'il eût le temps de préparer la défense, pour s'enquérir aussi du sort de la chaloupe.

« Puisque les sauvages n'ont pas craint d'exposer leur vie pour recouvrer la liberté, dit-il, je puis bien exposer la mienne pour sauver celle de nos compatriotes. »

En quelques heures, l'héroïque Ledesma était de retour, il confirmait les tristes appréhensions de l'Amiral : Diégo Tristan et ses hommes étaient morts, l'Adelantado, ses matelots et soldats, bloqués et à bout de leurs provisions, étaient presque aussi menacés par les mécontents que par les Indiens ; et il était impossible de leur porter secours, tant les navires étaient avariés et le temps contraire.

II

Pour se faire quelque idée des tortures intimes de Colomb, il faut emprunter à sa propre plume une relation incomparable qu'il écrivit pour les Rois. « Si nous voulons trouver, dit M. Villemain (1), dans l'idiome espagnol un discours, un écrit d'une beauté durable, il faut nous adresser aux hommes qui ont agi et qui ont fait de grandes choses. Un d'eux n'était pas même Espagnol... C'était le Gênois Christophe Colomb.

« Je n'hésite pas à le dire, cet étranger qui n'apprit l'espagnol que tard, dans ses audiences et dans ses placets pour faire agréer la découverte du Nouveau-Monde, a été, dans son siècle, l'homme le plus éloquent de l'Espagne. C'est qu'il avait de grandes idées, qui emportaient avec elles des expressions sublimes..... Avec lui (pour les chroniqueurs Espagnols) commence le sublime, la simplicité dans la grandeur.....

« Je voudrais avoir non seulement tout ce que Colomb a écrit pour s'expliquer, pour se défendre, mais tout ce qu'il a dit pendant sa longue attente et sa persécution, ses conjectures éloquentes, ses affirmations sublimes, ses vives réponses aux esprits

(1) Tableau de la littérature au moyen-âge. Le cours de M. Villemain, d'un style excellent, est entaché malheureusement de cet esprit rationaliste et sceptique qui rend la plupart des appréciations dangereuses et erronées.

légers ou envieux qui doutaient de son génie. Je voudrais qu'on nous eût fait connaître, ce qui existe encore, le procès-verbal des conférences de Colomb dans le couvent de Simancas avec plusieurs religieux qui opposaient à son dessein des textes de l'Ecriture et des raisonnements tirés de la *Cosmographie* de Ptolémée.

« Il ferait beau voir ce grand homme redressant par sa haute sagacité les notions incomplètes de la géographie antique, détruisant une fausse science par ses vues hardies et nouvelles ; puis s'armant à son tour d'une foi enthousiaste contre une foi ignorante et craintive, non pour arrêter, mais pour étendre et élever l'esprit de l'homme...

« Nous avons du moins le journal de Christophe Colomb, et quelques-unes de ses défenses et de ses suppliques. Ce journal est empreint de la plus vive émotion pour les beautés de la nature et de la plus fervente piété... L'âme a besoin de s'élancer pour atteindre au grand...

« Vous le savez, pour faire avec toutes nos forces la chose que nous voulons, il faut prétendre au-delà. ..... Vif sentiment de la nature, naïveté du poëte, enthousiasme qui rêve tout un monde idéal au-delà du nouveau monde découvert, voilà le journal et les lettres de Colomb pendant ses voyages. Rien dans la poésie descriptive n'est plus gracieux que la première impression qu'il a reçue des beaux rivages trouvés par son génie, de cette douce température qu'il compare à celle du royaume de Valence dans une matinée de printemps, de ces brises et de ces

grandes forêts qui semblent saluer l'abord de ses vaisseaux.

« Le plus haut degré d'éloquence ne peut se produire de lui-même et isolé de la vie réelle. Il faut qu'il porte sur l'énergie du caractère, sur l'homme tout entier, et sur l'homme exercé par de grandes épreuves... Je laisse ce qu'on a souvent admiré, et je m'attache à une lettre datée de son quatrième voyage, où cet homme prodigieux, avec de frêles embarcations dont notre habileté moderne n'oserait se servir, traverse des mers si nouvelles, brave tant de périls, consumé d'âge et de goutte.

« C'est une lettre adressée à Ferdinand et à Isabelle, et le compte-rendu des dernières souffrances qu'il a éprouvées, retenu par la saison et par la détresse de ses vaisseaux sur une plage malheureuse.

« Ecoutez ce récit..... cette vision sublime, où rien ne manque, le génie, l'enthousiasme et le malheur d'un grand homme :

« Mon frère était blessé grièvement, et le reste des nôtres étaient loin sur un navire dans le fleuve, et moi sur une côte sans abri, seul, consumé d'une fièvre ardente ; j'avais perdu tout espoir de délivrance. Je gagnai avec effort le point le plus élevé, appelant d'une voix lamentable, vers les quatre vents du ciel, les capitaines de guerre de Vos Altesses à mon secours. Mais ils ne me répondirent rien. Epuisé de fatigue, je m'endormis en sanglotant, et j'entendis une voix compatissante qui me disait :

« O insensé ! lent à croire et à servir ton Dieu,

le Dieu de tous les hommes : que fit-il de plus pour Moïse et pour David ses serviteurs ?

« Depuis ta naissance il a toujours eu le plus grand soin de toi ; lorsqu'il te vit parvenu à l'âge qu'il avait arrêté dans ses desseins, il fit merveilleusement retentir ton nom sur la terre.

« Les Indes, cette riche portion de l'univers, il te les a données comme tiennes : tu les a distribuées comme il t'a plu ; et il t'a transféré ce pouvoir.

« Il t'a donné les clefs des barrières de la mer Océane, fermées jusque-là de chaînes si fortes ; on obéit à tes ordres dans d'immenses contrées, et tu as acquis une gloire immortelle parmi les chrétiens.

« Que fit-il de plus pour le peuple d'Israël lorsqu'il le tira de la terre d'Egypte ? Et pour David même, qui de simple pasteur devint un roi puissant de Judée ?

« Rentre en toi-même ; reconnais enfin ton erreur : la miséricorde du Seigneur est infinie ; ta vieillesse même ne te privera pas des grandes choses que tu dois accomplir.

« Le Seigneur tient en ses mains des héritages de longues années..... Tu réclames un secours incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé ? Est-ce Dieu ou le monde ?

« Dieu maintient toujours les privilèges qu'il a accordés, et ne fausse jamais les promesses qu'il a faites.

« Le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi ses intentions, et qu'il l'entendait d'une autre manière.

« Il ne martyrise pas pour montrer sa puissance.

« Il agit exactement comme il parle.

« Tout ce qu'il promet, il le tient, et même au delà : tel est son usage.

« Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi, et ce qu'il fait pour tous. Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu as essuyés en servant les autres. »

« J'étais comme à demi-mort, en entendant tout cela ; mais je ne pus trouver aucune réponse à des paroles si vraies ; je ne pus que pleurer mes erreurs.

« Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en me disant : « Ne crains pas, prends confiance , toutes « ces tribulations demeurent gravées sur le marbre ; « et elles n'y seront pas gravées en vain. »

« Je me levai aussitôt que cela me fut possible ; et au bout de neuf jours, le temps devint favorable. »

III

Neuf jours encore et la mer se calmant enfin, Colomb songeait à envoyer un message à la Veragua, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une embarcation de forme bizarre ; une chaloupe remorquait des canots liés deux à deux et chargés de tout ce qu'on possédait à Veragua.

Le brave et industrieux Diégo Mendez était parvenu à sauver ainsi, peu à peu, le matériel du fort ; tous les survivants se trouvaient réunis, et dans les

transports d'une joie plus facile à comprendre qu'à décrire.

Le 30 avril 1503, dans la nuit de Pâques, Colomb put enfin reprendre la mer ; mais à chaque fois que les caravelles quittaient le mouillage, l'inclémence des vents et des flots redoublait.

Il semblait que ce voyage destiné à porter la vraie foi à des peuples entiers, eût excité la rage des démons contre l'Amiral ; jamais on n'avait couru tant et de si longs périls, jamais une si continuelle tempête ne s'était déchaînée sur l'Océan.

« Comme nous sortions d'un port, dit l'Amiral, il semblait que les vents épiassent notre sortie pour se déchaîner contre les vaisseaux... Plusieurs de mes compagnons étaient tombés dans cette absurde idée que nous étions ensorcelés, et ils le croyaient encore. Les Indiens eux-mêmes attribuaient à ces mystérieux vaisseaux la persistance inouïe des ouragans ; ils auraient donné le monde pour que je ne m'arrêtasse pas là une heure. »

Cependant l'Amiral continuait de naviguer à l'Est dans l'espoir de trouver le détroit ; et comme il vit que ses hommes murmuraient consultant chacun sa propre carte, il se fit remettre toutes les cartes, imposa silence et reprit la route sans laisser qui que ce fût reconnaître la véritable direction ; il avait pour cela une raison grave.

L'autorisation donnée en Espagne à quelques aventuriers, de se rendre au Nouveau-Monde, était une

violation flagrante du privilège que les Souverains lui avaient accordé, non-seulement en faveur de sa personne, mais surtout en faveur de la couronne de Castille ; aussi a-t-il pu écrire :

« Personne ne peut faire connaître sous quelle partie du ciel nous avons navigué... Les pilotes abordèrent quatre cents lieues plus au couchant qu'ils ne pensaient.

« Qu'ils fassent connaître, s'ils la savent, la situation de Veragua. Je soutiens qu'ils ne peuvent donner d'autres renseignements que ceux-ci : Nous sommes allés à certains pays où il y a beaucoup d'or ; et cela, ils peuvent le certifier ; mais ils ignorent la route pour y retourner ; pour y aller, il serait nécessaire de la découvrir comme la première fois. »

Les trois caravelles retournaient à Beau-Port ; là il fallut échouer la *Biscaïenne* qui faisait eau de toute part, et tout l'équipage fut réparti sur la *Capitane* et le *Saint-Jacques de Palos ;* de Beau-Port on entra dans le golfe de Darien. Toujours dévoyé par les vents, Colomb lutta pendant vingt jours pour arriver aux *Jardins de la Reine,* dont il connaissait les dangereux écueils et qu'il avait en vain essayé de contourner.

Dès la première nuit une tempête violente pouvait faire croire « que le monde allait s'effondrer. » Une seule ancre tenait encore par un seul fil.

« J'avais perdu, écrit l'Amiral, tous mes agrès, mes navires étaient percés de trous par les tarets plus qu'un rayon d'abeilles, les équipages complètement

découragés... J'arrivai à Cuba, au cap Sainte-Croix, et là j'attendis que la fortune cessât de m'être contraire. »

Pendant six jours les matelots se reposèrent un peu, ils renouvelèrent les provisions de pain de cassave ; mais quand il fallut remonter vers Hispaniola, la tempête redoubla de fureur.

« On ne savait, dit Herrera, à quel saint se vouer « et la caravelle la *Capitane* était au moment de « couler bas, lorsque Notre-Seigneur la conduisit « tout à coup et comme miraculeusement à terre, » sur la côte de la Jamaïque ; le *Saint-Jacques* l'y rejoignit, mais la terre était déserte en cet endroit et le lendemain seulement ils abordaient le golfe de la *Sainte-Gloire,* nommé ainsi par Colomb, aujourd'hui la baie de *Don-Christophe.*

CHAPITRE XIX

Colomb échoue ses navires à la Jamaïque. Diégo Mendez parvient à Hispaniola. Abandon de Colomb.

I

L'Amiral espérait réparer ses caravelles de manière à continuer le voyage ; il s'aperçut bientôt que les bâtiments ne tiendraient pas la mer; il fit échouer la *Capitane* près de *Saint-Jacques de Palos*. Sur les navires solidement maintenus l'un à l'autre par des troncs d'arbres, on construisit avec les mâts et les cloisons, des cabines couvertes de feuilles et de lianes ; et dans le port même, l'Amiral se trouvait garanti contre les attaques des naturels. Puis, pour empêcher les matelots de molester les Indiens, il consigna sévèrement tout le monde à bord ; Diégo Mendez seul présidait aux échanges.

Mais il était facile de prévoir que cette situation précaire ne pouvait se prolonger ; l'infatigable Diégo emmenant trois matelots, se dévouait à descendre à terre pour tenter un accord avec les chefs des tribus.

« Il plut à Dieu, dit-il, de me faire rencontrer des « habitants fort doux ; ils se récréèrent avec moi et « me donnèrent des vivres de leur plein gré. »

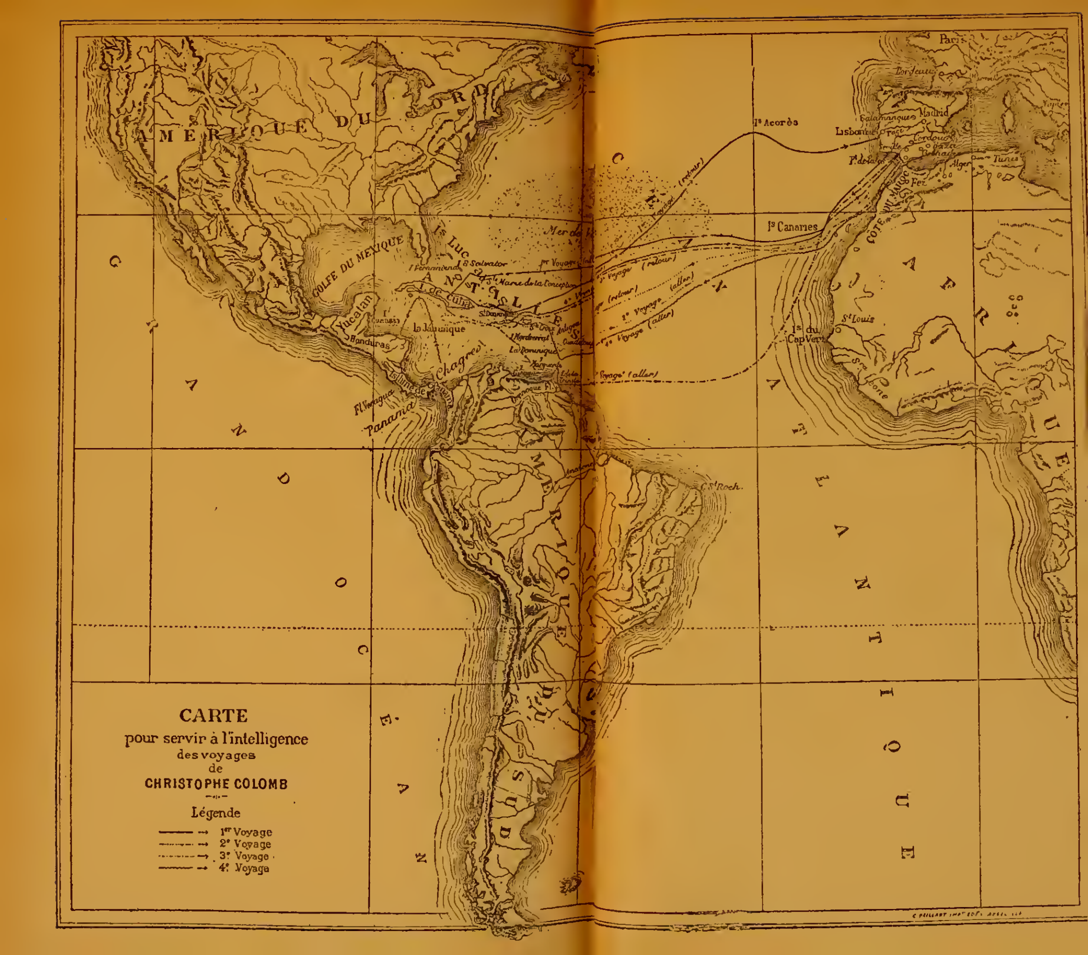
Il obtint du cacique une quantité de poisson, de gibier, du pain de cassave à fournir régulièrement, pour être payée en couteaux, grelots, hameçons et grains de verroterie, dont les Indiens aimaient à se parer.

Deux autres caciques acceptèrent les mêmes propositions; et à chaque conclusion des marchés, Diégo dépêchait vers l'Amiral un des trois matelots ses compagnons.

Il osa continuer seul son voyage, et pénétra plus avant sur les terres d'un cacique nommé Ameyro, qui devint tout d'un coup son ami, et échangea son nom avec le sien, ce qui est pour les Indiens la marque d'une amitié constante et inviolable ; il lui vendit un canot, et Mendez fut reconduit à *Santa-Gloria* par six rameurs indiens.

Comment le courageux et brave Mendez fut accueilli de l'équipage et de l'Amiral, on le trouve rapporté dans toutes les relations ; Colomb ne se bornait pas à remercier son fidèle ami, il rendait à Dieu de très ferventes actions de grâces pour la protection qu'il lui avait accordée.

Les Indiens se montraient scrupuleux observateurs des conventions, et une abondance de vivres inconnue jusqu'alors rendait le courage et les forces à l'équipage ; mais Colomb comprenait quel danger couraient les Espagnols, exposés à l'inconstance des indigènes : ils étaient comme prisonniers, et si nul ne venait à leur aide, quel temps devraient-ils



CARTE
pour servir à l'intelligence
des voyages
de
CHRISTOPHE COLOMB
Légende
1er Voyage
2e Voyage
3e Voyage
4e Voyage
AMÉRIQUE DU NORD
GOLFE DU MEXIQUE
ANTILLES
Yucatan
Honduras
La Jamaïque
I. de Cuba
S. Salvator
Chagres
Panama
Fl. Veragua
C. St Roch
Paris
Bordeaux
Salamanque
Madrid
Lisbonne
Cordoue
Alger
Tunis
Fez
Is Acores
Is Canaries
Is du Cap Vert
St Louis
CÔTE DU MAROC
AFRIQUE
GRAND OCÉAN
OCÉAN ATLANTIQUE

encore passer avant de construire des barques assez solides pour reprendre la route d'Hispaniola ?

S'en remettant comme toujous aux soins de la Providence, l'Amiral écrivit aux Rois une relation de son nouveau voyage.

Après avoir énuméré les souffrances de cette longue exploration, la découverte des mines de Veragua, les richesses de cette terre incomparable et l'affreux délaissement où lui et ses compagnons se trouvaient à la Jamaïque, il exposait aux Souverains sous forme d'un touchant apologue, ses apostoliques ambitions pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

C'est le Sauveur lui-même qu'il présente les bras ouverts, et réclamant pour son héritage les richesses des nations conquises à la couronne d'Espagne ! Ces nations elles-mêmes sont maltraitées et « comme agonisantes. »

« Je ne pense jamais, ajoute-t-il, sans verser des larmes, à l'île Espagnole et aux autres terres... la maladie est incurable ou sera bien longue... mais chacun est maître quand il s'agit de bouleverser.... Que celui qui les a mises en cet état applique maintenant le remède s'il le connaît...

« Les hommes qui sont venus avec moi sont pauvres, ils ont essuyé des fatigues incroyables, je supplie Vos Altesses de les faire payer bientôt et d'accorder des grâces à chacun... »

Enfin il s'écrie : « J'ai pleuré jusqu'à présent sur les autres, maintenant que le Ciel me fasse miséricorde et que la Terre pleure sur moi !... Oui qu'il

pleure sur moi celui qui aime la charité, la vérité et la justice. »

« Cette lettre, conclut-il, ne vous arrivera pas sans miracle. »

Le miracle se fit.

II

Colomb avait espéré que les Indiens, intrépides rameurs, tenteraient la traversée de la Jamaïque à Hispaniola ; il perdit bientôt cet espoir. Aucune récompense ne put décider les insulaires à affronter en pirogue une mer semée d'écueils.

Pendant neuf jours encore, l'Amiral interrogeant le souverain Maître de la vie et de la mort, se tint dans la prière et le silence pour entendre son ordre, et lui demander à quel dévouement il devait s'adresser.

Le dixième jour, se trouvant seul avec Diégo Mendez, il lui ouvrit son cœur, et lui exposant la situation précaire des Espagnols à la Jamaïque, il lui dit : « J'ai pensé à un moyen, si vous le trouvez bon : ce serait que quelqu'un s'aventurât sur le canot que vous avez acheté, pour se rendre à Hispaniola et ramener un navire avec lequel nous puissions sortir de la condition périlleuse où nous sommes. »

« Seigneur, répondait Diégo, le danger qui nous menace est plus grand qu'on ne saurait l'imaginer.

Je considère le projet de passer à l'île espagnole avec un bâtiment aussi petit que ce canot, non-seulement comme fort difficile, mais comme impossible, parce que je ne connais personne qui ose se hasarder à courir le risque de traverser un golfe de quarante lieues, entre des îles où la mer est si impétueuse. »

En prononçant ces mots, le regard de Diégo rencontra celui de son maître et de son ami, il lut dans son cœur... et reprit incontinent :

« Seigneur, j'ai hasardé plusieurs fois ma vie pour l'équipage et pour vous... néanmoins il y en a qui se plaignent que vous me confiez les missions que d'autres rempliraient mieux que moi; que Votre Seigneurie propose cette entreprise... si tous la refusent, je hasarderai de nouveau ma vie. »

L'Amiral ayant approuvé ce langage, réunit les hommes; et au milieu d'un morne silence, il exposa le projet d'envoyer un canot et attendit vainement la réponse.

Alors le brave Diégo prenant la parole devant tous : « Seigneur, dit-il, je n'ai qu'une vie et je la veux mettre en péril pour le salut de tous ceux qui sont ici ; j'espère que Dieu Notre-Seigneur, voyant l'intention qui me dirige, me sauvera comme il l'a déjà fait tant de fois. »

Les larmes de l'équipage répondirent à cette héroïque résolution.

Sans perdre un seul jour, Diégo consolida le canot, le fit fortement goudronner ; et prenant avec

lui six rameurs et un matelot qui désira le suivre, il longea pendant trente-cinq lieues les côtes de l'île, bravant les courants, louvoyant entre les récifs et miraculeusement délivré de l'attaque des Indiens.

« Arrivé à l'extrémité de l'île, il y attendait le vent pour se diriger sur Hispaniola, lorsqu'une tribu d'Indiens l'attaqua, le fit prisonnier et l'emmena dans l'intérieur, à trois lieues, avec son canot.

« Sa vie et ses dépouilles furent jouées par les sauvages à une partie de paume. A la faveur de leur entrain dans cette partie funèbre, il s'esquiva, regagna la côte et revint à Santa-Gloria. »

L'Amiral n'osait espérer qu'il reprendrait son voyage; mais l'intrépide Diégo, accompagné cette fois d'un marin de Gênes, Barthélemy Fieschi et de deux canots montés chacun par six Indiens, se confiait de nouveau à Dieu et à Notre-Dame d'Antigoa sur ce vaste Océan.

III

Après quelques jours d'une navigation périlleuse, les provisions étaient épuisées, les rameurs exténués, la dernière goutte d'eau était distribuée, un homme était mort de chaleur... et Diégo, qui croyait avoir parcouru le chemin, ne voyant rien à l'horizon, se tenait immobile, dans l'attitude d'une résignation suprême. . . . . . .

Tout à coup la lune se leva et sur son disque à peine sorti des flots, se dessinait une silhouette dentelée : « Terre ! terre ! » cria Mendez dans une joie fébrile, excitant les rameurs à redoubler d'efforts.

C'était la terre de Navasa, interposée entre la lune et les canots, et que l'on n'aurait pas aperçue, dans la nuit, sans cette circonstance providentielle, qui amenait les barques justement en face de cette petite île d'une demi-lieue de circonférence, et si le regard de Diégo ne se fût pas fixé sur la lune au moment précis où elle se levait derrière Navasa.

Il n'y avait plus que huit lieues avant le cap Saint-Michel (aujourd'hui cap Tiburon), partie la plus occidentale d'Hispaniola ; mais il y avait encore cent trente lieues jusqu'à Saint-Domingue.

Après quarante lieues au milieu des anthropophages Caraïbes, qui parcouraient souvent la partie encore sauvage, Diégo apprit que le gouverneur Ovando était à Xaragua dans l'intérieur des terres. Mendez laissa les canots à la garde de Fieschi et partit seul pour joindre Ovando. Fieschi aurait voulu retourner aussitôt porter à l'Amiral l'assurance du secours que Diégo avait mission de solliciter ; mais la fatigue des rameurs ne lui permit pas de mettre ce projet à exécution.

L'inquiétude était grande à Santa-Gloria ; les hommes toujours consignés à bord, privés de viande et d'exercice, isolés et bientôt dominés par l'ennui,

tombèrent malades. Ce fut le signal pour les mécontents de se révolter.

Deux officiers, les deux frères François et Diégo Porras, réunirent autour d'eux les matelots les plus robustes et les plus hardis; on résolut de quitter à tout prix la Jamaïque; pour cela il fallait s'emparer des provisions, des objets d'échange et des armes. Il fut décidé que si le premier jour de l'année 1504 n'amenait aucune nouvelle, la révolte éclaterait.

Aussi bien, l'Amiral était retenu au lit; malgré cela il se faisait porter tous les jours près des matelots, restait avec les malades pour les distraire et les consoler, et se joignait au médecin pour panser leurs plaies. Les malades seuls et ses officiers les plus dévoués ignoraient la conspiration.

Le 2 janvier, François Porras provoqua brusquement l'Amiral par des paroles hautaines; et à la réponse pleine d'aménité de son chef il lui tourna le dos, criant à ses affiliés : « Je m'en vais en Castille, « qui vient avec moi? »

« Moi, moi, » répondaient les rebelles, se ruant sur les marchandises, criant à tue-tête : « Qu'ils meurent, qu'ils meurent! » et se précipitant dans les canots, ils débarquaient au cap Aomaquique, maltraitaient les Indiens, les pillaient, embarquaient les marchandises volées dans des canots et partaient pour Hispaniola, en suivant la route que Mendez avait parcourue.

Ils ne purent jamais y arriver; pendant plus de six semaines, ils arpentèrent le pays, rançonnant et

pillant les Indiens, jetant à la mer les rameurs indigènes qu'ils trouvaient trop difficile de nourrir, mais ne pouvant s'éloigner d'une terre où les flots et les vents semblaient les enchaîner.

IV

Mais soit que les Indiens de Santa-Gloria se fatiguassent de pourvoir aux besoins de l'Amiral et de ses hommes, soit qu'ils fussent excités sous main par les rebelles, Colomb remarquait moins de confiance dans les rapports, moins de bonne foi dans les échanges, et il jugea que le danger de sa position augmentait.

Comme toujours, le pieux Amiral eut recours à la prière ; comme toujours, Dieu voulut bien lui répondre.

Il n'est pas nécessaire que Dieu fasse entendre sa voix dans les éclairs et le tonnerre comme au Sinaï, il n'a besoin ni d'apparaître, ni même de donner un signe miraculeux pour venir au secours de ceux qui l'invoquent. « Sa parole se fait entendre sans bruit de parole, » mais à l'âme qui croit en lui et qui l'écoute, il est aisé de reconnaître cette voix, qui porte toujours à la confiance et à la paix.

Dieu donc rappela à l'Amiral que dans trois jours aurait lieu une éclipse de lune ; et chaque fois que Colomb reprenait sa prière, le souvenir de l'éclipse

s'attachait comme invinciblement à son esprit; il comprit que là était pour lui le salut.

En conséquence un interprète fut envoyé vers les Caciques, Colomb les invitait à un grand spectacle ; ils accoururent en foule.

Profitant du grand nombre d'auditeurs, l'Amiral leur rappela qu'à son arrivée il les avait prévenus que Dieu son maître l'avait envoyé en ce lieu, et qu'il y devait demeurer jusqu'à ce qu'il lui plût de l'en faire sortir. Il leur dit que Dieu son Seigneur avait compris leur projet de ne pas apporter les provisions aux caravelles, et qu'il était irrité contre eux.

Il expliqua que, peu après le lever de la lune, à l'heure précise qu'il indiqua, l'astre prendrait une teinte rougeâtre et finirait par s'obscurcir.

Les uns se moquèrent de la menace, les autres furent saisis de crainte.

Mais quand, à l'heure même prédite par l'Amiral, ils virent la lune changer de couleur et son disque se voiler, ils coururent aux caravelles, promirent fidélité au « grand envoyé de Dieu » et le supplièrent de le prier pour eux.

Colomb se retira dans sa cabine et supplia le Seigneur d'ouvrir les yeux de l'intelligence à ce peuple pour connaître sa grandeur et la nécessité de le servir ; puis il annonça qu'il avait invoqué son Dieu, et leur expliqua que ce phénomène annonçait sa puissance, qu'il n'était pas inconnu ni effrayant pour ses serviteurs, et profita de leur soumission pour les engager à respecter « le grand Dieu



des chrétiens » dont ils ne parlèrent plus qu'avec admiration.

Eclipse de lune.

Dix mois après le départ de Diégo, l'Amiral n'avait reçu aucun message ; l'espérance s'évanouissait peu à peu, et de nouveau les Espagnols se résolurent à partir, au risque même de leur vie ; ils aimaient mieux, disaient-ils, périr dans les flots que victimes de la famine ou des Indiens. Les malades eux-mêmes sauvés par les soins de Colomb se joignirent aux meneurs, et promirent aux mécontents d'enlever les canots et de massacrer l'Amiral.

« Dieu remédia à ce péril, » dit Herrera. Dans la nuit même où devait s'accomplir le plus grand crime, un navire jetait l'ancre près de Santa-Gloria.

CHAPITRE XX

Malheurs d'Hispaniola sous le gouvernement de Ovando. — Arrivée de Colomb à Saint-Domingue. — Départ pour l'Espagne.

I

Diégo Mendez était arrivé, par une merveilleuse protection du ciel et au travers de mille dangers, jusqu'à Ovando ; cet astucieux gouverneur, sous prétexte de veiller à la sûreté de Mendez, le retint longtemps près de lui, et Diégo put juger par lui-même des exactions et des cruautés de Ovando, et des malheurs qui accablaient les indigènes si chers au cœur d'apôtre du grand Amiral.

Sous prétexte de visiter militairement l'intérieur de l'île vers Xaragua, le cruel Ovando avait résolu d'anéantir la race indienne. Il ne manqua pas de trouver des flatteurs, pour lui persuader que les Caciques préparaient un soulèvement, et que la grande reine Anacoama les excitait sous main.

En effet, depuis la mort de son frère le cacique Behechio, Anacoama régnait sans rivale sur les deux tribus. Ses sujets l'aimaient et la respectaient ; c'était le type de la souveraine, exerçant sur tous les esprits l'influence habituelle aux natures supérieures ; elle

était poëte et musicienne, faisant exécuter chaque jour de nouvelles danses, composant de nouvelles harmonies. D'une beauté incomparable, la « Fleur d'Or » éclipsait toutes les fleurs.

Ovando pénétra jusqu'à elle ; il se fit annoncer comme envoyé des Castillans pour remercier une souveraine, amie de la nation.

Anacoama fit un accueil princier au gouverneur ; on lui servit des mets rares et abondants ; il occupa avec les siens des demeures soigneusement ornées. Une vaste tente de verdure réunit les Espagnols pour les jeux et les danses des Indiens ; les Espagnols annoncèrent ensuite, qu'eux aussi réjouiraient les Indiens par une représentation guerrière.

Le carrousel commença par des manœuvres intéressantes ; tout à coup Ovando tira son épée, les cavaliers leurs sabres ; les soixante-dix cavaliers et les trois cents fantassins entourant les Indiens, en firent un effroyable massacre.

La salle de verdure où se trouvait la reine fut envahie ; quatre-vingts Caciques liés aux piliers devinrent en quelques instants la proie des flammes et la capitale de Xaragua disparut pour toujours.

La malheureuse Anacoama fut conduite à Saint-Domingue chargée de chaînes, condamnée à mort et pendue publiquement.

La population indigène disparaissait massacrée par Ovando ; les Européens vivaient à son exemple dans le désordre, aussi Colomb pouvait-il écrire aux Rois dans l'amertume de sa douleur :

« Les Indiens d'Hispaniola étaient la véritable richesse de l'île.... J'apprends que depuis que j'ai quitté comme gouverneur, il est mort les cinq sixièmes des naturels, tous par suite de traitements barbares et d'une froide inhumanité, les uns par l'épée, d'autres sous les coups ; la plus grande partie ont péri dans les montagnes et les cavernes où ils s'étaient enfuis, faute de pouvoir supporter les travaux qui leur étaient imposés.... Hélas ! ce n'est point ce que j'avais espéré ! »

Lorsque les Indiens furent ainsi comme anéantis, Ovando laissa enfin Diégo Mendez libre de partir ; aussitôt il fit voile pour l'Espagne portant le message du grand Colomb.

Cependant quand on apprit à Saint-Domingue que, depuis sept mois, Ovando n'avait pris aucune mesure pour secourir l'Amiral et les naufragés de Santa-Gloria, les habitants, les religieux missionnaires, le peuple même se souleva d'indignation ; la rumeur publique força la main au gouverneur, qui envoya enfin, avec la caravelle nolisée par Diégo Mendez, un petit navire.

En le voyant arriver monté par un traître, l'Amiral comprit ce qui l'attendait. On offrit à la hâte comme *provisions* pour les cent trente hommes réfugiés à la Jamaïque, un porc salé et un baril de vin ; et le brigantin disparut, assurant l'Amiral que l'on viendrait à son aide aussitôt qu'il serait possible.

II

Colomb cherchait toujours à ramener au devoir les frères Porras, qui, au contraire, parvinrent de nouveau à réunir une bande de révoltés ; du rivage, Porras osa défier l'Amiral retenu par la maladie et ne pouvant se lever. L'Adelantado arma promptement ses hommes, il fit des prodiges de valeur, se rendit maître de Porras, plaça les révoltés sur l'île et les confia au capitaine pour en avoir la garde ; le reste prit la fuite.

Le 28 juin 1504, une caravelle envoyée par Ovando et la seconde préparée par les soins de Diégo Mendez arrivaient enfin à Santa-Gloria ; on mit à la voile pour Hispaniola, l'Amiral montant le navire de Diégo et les rebelles celui de Ovando ; les Indiens de la Jamaïque ne pouvaient retenir leurs larmes et voulaient suivre Colomb. Le temps fut si mauvais, que l'on mit près de deux mois avant d'atteindre Saint-Domingue où l'on arriva le 18 août.

La population tout entière se porta avec enthousiasme à la rencontre de l'Amiral ; ceux même qui d'abord redoutaient sa fermeté, ayant ressenti les injustices de Ovando, avaient souvent pleuré le grand Colomb ; dans cette foule immense, il ne trouvait que des amis et des admirateurs.

Ovando, contraint par l'opinion publique si hautement exprimée, logeait Colomb dans sa propre demeure ; mais, pour affirmer jusque dans le triom-

phe du Révélateur du globe, son titre de gouverneur, il rendait la liberté aux Porras, pardonnait aux rebelles sans informations, et prétendait examiner les décisions prises à la Jamaïque.

On comprend que la patience de l'Amiral, mise à de telles épreuves, ne pouvait cependant prolonger le séjour à Saint-Domingue ; bien plus que ses douleurs personnelles, il ressentait jusqu'au fond de l'âme les malheurs irréparables des pauvres Indiens : cette île magnifique où il avait introduit la première idée de Dieu et de la vraie foi avec la civilisation, était dépeuplée !

Cinq royaumes, des seigneurs puissants, des Caciques avec leurs tribus, leur fidèle alliée Anacoama n'étaient plus. Aux infortunés qui avaient échappé aux massacres et aux maladies, on avait imposé des travaux au-dessus de leurs forces, à peine rétribués avec une nourriture insuffisante.

Quelques familles en étaient venues à se donner ensemble la mort pour éviter les tortures de cette triste existence ; les Indiens avaient pleuré amèrement le départ de Colomb, ceux qui le revoyaient alors ne pouvaient se consoler de le perdre encore.

Lui cependant avait hâte de revoir l'Espagne : les nouvelles de la grande Isabelle étaient inquiétantes, elle était gravement atteinte ; et Colomb éprouvait je ne sais quelle appréhension en songeant qu'il n'arriverait peut-être pas à temps.

Le 12 septembre 1504 il monta la caravelle qu'il avait achetée, son frère l'Adelantado commandait celle du gouverneur, et ramenait en Espagne tous les Espagnols qui le demandèrent, sans en excepter les rebelles et les ingrats auxquels le magnanime Colomb offrit le passage, oubliant ce qu'il nommait dans sa charité chrétienne leur « infirmité morale. »

A peine les navires avaient-ils quitté la rade, qu'un coup de vent brisa le grand mât; et Colomb renvoyant à Saint-Domingue l'une des caravelles, dut monter sur celle qui restait. La mer se maintint constamment mauvaise; en deux tempêtes différentes, les mâts successivement brisés durent être raccourcis.

Colomb épuisé de souffrances morales, repris violemment de goutte et de rhumatisme, ne songea même pas à réparer son navire aux Açores; il voulait toucher enfin la terre, où respirait encore la noble Isabelle, où sa grande âme imprimait à toutes les grandes choses le mouvement et la vie.

Le 7 novembre 1504, Colomb entrait au port de San-Lucar de Barrameda.

CHAPITRE XXI

Mort d'Isabelle la Catholique. — Profonde douleur de Colomb. — Ses malheurs.

I

L'Amiral n'eut même pas la joie de ressentir cette douce émotion du retour après tant de périls, car la consternation se lisait sur tous les visages. Lui-même, terrassé par le mal, ne pouvait se faire transporter à Medina del Campo où se trouvait la reine. A Séville il ne trouvait que des envieux et des ennemis, tous ses amis étaient alors absents. Dans les bureaux de la marine, devenue par sa découverte la plus importante de l'Europe, on le traitait en étranger ou même en suspect. Le grand Amiral, le vice-roi des Indes, voyait arriver des bateaux chargés d'or et de richesses, des îles qu'il avait explorées, et il ne pouvait obtenir la solde des marins qui l'avaient accompagné. Lui-même, sans demeure, sans un maravédis, était logé à l'auberge ; et l'on se demande quelle pouvait être au XVe siècle une auberge d'Espagne !

Cependant ses calomniateurs et ses ennemis révoltés, les Porras libres et reçus avec faveur, avaient osé se présenter au roi, sûrs de son accueil.

Et la Reine se mourait !

Malgré l'énergie de sa volonté, elle avait dû peu à peu abandonner le soin du royaume ; elle se sentait défaillir ; mais, grande et héroïque jusqu'au bout, elle acceptait avec une calme douceur les souffrances venant de Dieu, plutôt que les soulagements qu'il aurait fallu demander aux hommes.

La main sanglante du divin Crucifié l'avait touchée, elle baisait cette main qui ne blesse que pour guérir !

Mais avant d'interrompre les affaires, Isabelle avait pu connaître par le brave Diégo Mendez lui-même, les détails des derniers malheurs et des récentes découvertes de l'Amiral.

Elle avait pu lire la lettre sublime, arrivée comme par miracle en Castille, et portée à la reine par Diégo.

Elle avait compris l'importance de trouver le détroit obstinément cherche par Colomb, et l'existence au delà de ce détroit d'une mer qui devait être le centre du commerce avec le Nouveau-Monde.

Isabelle avait tressailli d'indignation au récit des malheurs des Indiens, des massacres de Xaragua et des mauvais traitements infligés aux mineurs par Ovando.

Elle avait anobli Mendez, lui avait donné des armoiries et des titres, et l'avait chargé de remercier l'Amiral dont elle voulut encore attacher le fils aîné à sa personne.

II

Mais le grand Colomb et l'incompaiable Isabelle, sa protectrice, ne devaient pas se revoir sur la terre ; le ciel, véritable centre de réunion, allait bientôt leur ouvrir ses portes !

Le mardi 26 novembre 1504, Isabelle la Catholique demandait à revêtir, pour le moment suprême, l'habit de Saint-François, comme membre du tiers-ordre dont elle faisait partie.

Elle communia en viatique, reçut l'extrême-onction avec la ferme simplicité d'une âme prête à subir le redoutable mais juste jugement de Dieu.

Comme elle l'avait toujours servi avec générosité et constance, qu'elle avait embrassé sa cause avec ardeur et lui avait consacré toutes les forces de son âme et de son royaume, elle attendait en confiance la couronne éternelle qui allait remplacer la couronne de Castille, et briller sur son front d'un éclat immortel.

Le 3 décembre seulement, Colomb apprenait son malheur; la reine était morte! Avec elle il perdait non seulement sa bienfaitrice, mais la seule âme qui eût compris ses projets, approuvé sa noble ambition ; la seule, qui se fût animée au récit des magnificences d'une nature qu'elle n'avait pas entrevue ; la seule, qui avait eu le don de lire dans ses yeux et de surprendre dans son langage les saints enthousiasmes excités dans les grands cœurs par les grandes choses !

Il fut comme anéanti, et regarda vers la patrie céleste, but de toutes ses aspirations, lieu du rendez-vous éternel des saints.

Colomb reprit néanmoins pour ses fils et pour ses compagnons, les sollicitations auprès du roi pour l'arriéré de la solde et l'accomplissement des promesses signées devant Santa-Fé en 1492.

Quatre lettres successives n'ayant pas même obtenu de réponse, l'Amiral se fit un devoir d'essayer une dernière tentative; il se rendit à Ségovie près de Ferdinand au printemps de 1505.

Le roi le reçut avec bienveillance, « écouta avec « *patience* le récit de sa navigation et de ses découvertes... Tout en reconnaissant les titres incontestables de Colomb à la gratitude de la couronne, le « roi ne promit rien... Dans les diverses audiences, « il recommandait à l'Amiral de se bien soigner... et « d'un geste gracieux lui faisait le salut de congé. »

Abandonné de tous, frustré dans ses droits les plus légitimes, blessé au cœur dans les pauvres Indiens victimes de la cupidité des chercheurs d'or et dans la mort de la grande reine, l'Amiral se voyant traité comme son divin Roi, l'imita dans sa résignation. Il avait porté partout la croix, il sut la porter dans son corps et dans son âme, il sut y mourir en regardant le crucifix; comme son Maître il sut se taire et pardonner.

CHAPITRE XXII

Sainte mort de Colomb. — Son tombeau. — Hommages rendus à sa mémoire. — Lettre encyclique de S. S. Léon XIII.

I

Chaque jour Christophe Colomb approchait du terme. Il avait conscience de la grandeur des entreprises accomplies déjà, de celles qu'il voulait achever encore ; il ressentait profondément l'injustice de Ferdinand. Le grand Amiral voyait que tout espoir humain était perdu, mais comme il n'avait mis qu'en Dieu sa suprême espérance, et que de Lui seul il attendait la véritable récompense, il se préparait à la mort en héros et en saint.

Dans la pauvre chambre d'auberge, il appelait un notaire pour relire son testament ; puis un prêtre, pour recevoir une fois encore le Dieu qui l'avait soutenu et consolé.

Autour du grand Colomb, le Révélateur du globe, ses fils et quelques amis agenouillés écoutaient avec recueillement ses derniers avis.

Les chaînes qu'il avait reçues de Bobadilla, étaient suspendues aux murailles dénudées : c'était la seule

récompense que les souverains de la terre lui eussent donnée, elles avaient été les instruments de son martyre et devenaient le titre le plus précieux à son éternel triomphe.

Colomb, revêtu de l'habit de Saint-François tel qu'il l'avait souvent porté sous son costume d'Amiral, touchant les chaînes et les fers dont il avait été lié, recommanda de les placer dans son cercueil ; puis, se remettant avec confiance aux mains de Celui dont il avait porté le nom jusqu'aux extrémités de la terre, il rendit son âme avec paix.

C'était le 19 mai 1506, veille de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Dès le lendemain, il suivait peut-être le glorieux cortège du divin Triomphateur !

Ses amis les Pères Franciscains, déposèrent le corps dans les caveaux du monastère à Valladolid, après que de modestes funérailles eurent été célébrées à la cathédrale.

Sept années plus tard, Ferdinand ordonna des honneurs exceptionnels pour la translation des restes de l'Amiral à Séville ; et les Chartreux de Sainte-Marie des Grottes emportèrent les précieuses dépouilles de leur ami dans leur sainte retraite.

Dix ans après, le Révélateur du globe était transporté à Saint-Domingue et placé dans le cœur de la cathédrale.

Enfin, en 1795, Cuba, la plus importante des îles

découvertes par Colomb, recevait le corps du célèbre navigateur ; c'est là qu'il repose.



Longtemps oublié des hommes, le grand Amiral n'avait trouvé des historiens que parmi les étrangers et les protestants ; son nom était rarement prononcé,

Mort de Christophe Colomb.

il n'avait même pas été donné au continent découvert par son génie et sa persévérance ; lorsque le pieux et grand Pie IX, *le premier Pape qui mit le pied sur le Nouveau-Monde,* réveilla la mémoire de l'immortel Colomb et choisit, entre les écrivains catholiques, l'illustre comte Roselly de Lorgues pour en écrire l'histoire. On sait comment l'attente de Pie IX fut réalisée, surpassée même.

II

A la lumière éclatante jetée sur tant de science et de vertus, l'univers catholique s'est réjoui ; l'éminent Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, écrivit au Pape Pie IX, le 22 juillet 1866, une lettre demandant l'introduction de la cause de Christophe Colomb, et plus de sept cents évêques parmi les Pères réunis au Concile du Vatican (1870), ont signé depuis ce postulatum.

Les informations juridiques pour l'introduction des causes en Cour Romaine ressortissent de l'Evêque diocésain ; Christophe Colomb ayant passé sa vie en mer, le Cardinal de Bordeaux, comme métropolitain des Possessions Françaises dans l'Océan, fit en langue française, contrairement aux usages romains, la demande instante de la Béatification du serviteur de Dieu.

De son côté, Mgr Charvaz, archevêque de Gênes, s'exprimait ainsi en 1867 dans une lettre adressée

au Pasteur suprême. Ce document résume toutes les raisons que l'on peut alléguer en faveur de la décision demandée :

« Très Saint-Père,

« Sachant qu'un prince de l'Eglise et quelques-uns de mes confrères dans l'épiscopat ont déjà manifesté à Votre Sainteté le désir de voir introduire devant la Congrégation des Rites la cause de la Béatification du religieux et illustre Christophe Colomb, à qui l'ancien monde est redevable de la gloire de la découverte du Nouveau, en ma qualité d'archevêque du diocèse où est né ce grand et fidèle serviteur de Dieu, je viens moi-même très-humblement, mais avec joie et confiance, vous exprimer le même vœu, tant en mon nom qu'au nom du clergé et des fidèles de mon diocèse.

« Après avoir lu l'histoire du célèbre navigateur Gênois, écrite sous les auspices et par l'ordre de Votre Sainteté par le pieux et docte comte Roselly de Lorgues, on ne peut se dispenser d'y reconnaître une élection divine, une mission providentielle, un encouragement, un but éminemment élevé dans l'héroïsme, dans l'exercice des vertus chrétiennes ; et, dans la Découverte du Nouveau-Monde, qui a doublé le champ où travaillent les ouvriers évangéliques, une œuvre féconde pour l'accroissement du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« La vie publique et privée de Christophe Colomb renferme un tel assemblage de merveilleux et de

surnaturel, elle renferme des caractères de sainteté si éclatants, que l'admiration pour ce grand homme se change en vénération pour le véritable disciple de l'Evangile, pour le fils grandement dévoué à l'Eglise.

« Néanmoins, Très Saint-Père, je ne me dissimule pas les difficultés que présente l'introduction de la cause de Christophe Colomb, qui fut successivement encouragé et béni par trois Papes, et dont Votre Sainteté a déjà loué dans un bref le cœur évangélique, le zèle infatigable et le caractère providentiel, à cause de la nécessité de se conformer aux règles établies par le Pape Benoît XIV ; mais Christophe Colomb ayant passé presque toute sa vie sur mer, sa grande œuvre étant exceptionnelle, et la Papauté l'ayant de son temps traité exceptionnellement, je supplie Votre Sainteté de vouloir bien user de sa suprême autorité pour introduire cette cause d'une manière exceptionnelle.

« Ce serait, Très Saint-Père, un accroissement de gloire pour Votre Sainteté, un heureux évènement pour les fidèles de ce diocèse, et pour tous les marins qui gagneraient ainsi un glorieux patron et un admirable modèle dont ils sont encore dépourvus et dont ils sentent le besoin, si l'on pouvait un jour invoquer publiquement comme Bienheureux ce grand navigateur, ce chrétien héroïque, que l'on considère avec raison comme l'une des plus belles individualités de l'histoire du monde et comme le premier apôtre de l'Amérique. »

Enfin, les vœux des deux mondes semblent concevoir une nouvelle espérance après la lettre encyclique adressée par Sa Sainteté Léon XIII, à l'occasion du quatrième centenaire de la Découverte de l'Amérique; dans cette lettre on remarquera les titres glorieux donnés à Christophe Colomb par celui dont la parole doctrinale est infaillible lorsqu'elle juge les actes et les mérites des saints et l'héroïcité de leurs vertus.

LETTRE DE N. T. S. P. LE PAPE LÉON XIII

Aux Archevêques et Evêques d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques, sur CHRISTOPHE COLOMB

A NOS VÉNÉRABLES FRÈRES, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES D'ESPAGNE, D'ITALIE ET DES DEUX AMÉRIQUES.

LÉON XIII, PAPE

Vénérables Frères, Salut et bénédiction apostolique.

Après quatre siècles écoulés depuis qu'un homme de la Ligurie a le premier abordé, par la faveur divine, à des rivages inconnus par delà l'Océan Atlantique, les hommes rivalisent de zèle pour célébrer joyeusement la mémoire de cet évènement et *en glorifier l'auteur*.

Il serait, en vérité, difficile de trouver un objet plus digne d'émouvoir les âmes et d'enflammer les cœurs. C'est, en effet, de toutes les œuvres qu'aucune époque ait jamais vu accomplir par les hommes, la plus grande et la plus belle; et dans la race humaine il en est peu qui puissent être comparés avec celui qui en est l'auteur, pour l'élévation du cœur et du génie. *Grâce à lui,* un autre monde a surgi du sein inexploré de l'Océan; des centaines de milliers de mortels ont été tirés de l'oubli et des ténèbres, rendus à la société commune du genre

humain, amenés de la sauvagerie à la douceur et à la civilisation, et — avantage de beaucoup le plus important — ont été retirés de la mort et conduits à la vie éternelle par la participation aux biens que Jésus-Christ a donnés au monde.

L'Europe, d'abord étonnée par la nouveauté soudaine de cet évènement prodigieux, comprit peu à peu, dans la suite, tout ce qu'elle devait à Christophe Colomb quand, après l'établissement de colonies en Amérique, des relations continuelles, des échanges de services, un commerce maritime d'importation et d'exportation produisirent un accroissement incroyable des connaissances de la nature, des ressources communes et des richesses, et qu'en même temps le prestige de l'Europe grandit de façon étonnante.

Aussi ne convient-il pas du tout qu'au milieu de si nombreux hommages et dans ce concert de félicitations, l'Eglise garde le silence, puisque, d'après son caractère et son institution, elle approuve volontiers et s'efforce de favoriser tout ce qui, en quelque lieu que ce soit, mérite honneur et louange. Sans doute, elle réserve des honneurs particuliers et les plus grands aux vertus suréminentes dans le domaine de la morale, en tant qu'elles sont intimement liées au salut éternel des âmes ; néanmoins elle ne méprise pas les autres genres de mérites, ni n'en fait pas peu de cas ; au contraire, c'est son habitude de favoriser avec empressement et d'honorer toujours ceux qui ont bien mérité de la société civile et conquis un nom immortel auprès de la postérité. Dieu est surtout admirable dans ses saints, mais l'empreinte de sa puissance divine apparaît aussi en ceux chez qui brille une force d'âme et d'esprit supérieure, car la lumière du génie et l'élévation de l'âme humaine n'ont pas d'autre source que Dieu, père et créateur de l'humanité.

Il y a, de plus, une autre raison, raison toute spéciale, qui nous engage à célébrer avec reconnaissance le souvenir de cet évènement immortel : c'est que Christophe Colomb est nôtre. Pour peu que l'on considère, en effet, le mobile principal qui

l'a poussé à explorer la *mer ténébreuse* et dans quel but il s'est efforcé de réaliser ce dessein, on ne saurait douter que *c'est la foi catholique qui a principalement influé sur son intention et sur son exécution,* de telle sorte qu'à ce titre aussi l'humanité entière est redevable à l'Eglise.

On compte, à la vérité, nombre d'hommes hardis et habiles qui, avant Christophe Colomb comme après lui, ont exploré avec ardeur et persévérance des terres inconnues et des mers plus inconnues encore. La renommée, reconnaissante de leurs bienfaits, célèbre et célèbrera à bon droit leur mémoire, parce qu'ils ont reculé les frontières de la science et de la civilisation, accru la prospérité commune, et cela non sans difficulté, mais au prix d'efforts extrêmes et assez souvent à travers les plus grands périls.

Il existe pourtant, entre ceux-ci et celui dont nous parlons, une grande différence. *Le trait éminemment distinctif de Christophe Colomb,* c'est qu'en sillonnant, à l'aller et au retour, les surfaces immenses de l'Océan, *il poursuivait un but plus élevé et plus noble* que les autres. Non qu'il ne fût mû en aucune façon par la très honorable ambition de la science et le désir de rendre service à ses semblables ; non qu'il méprisât la gloire dont le stimulant est d'ordinaire plus sensible aux grands cœurs, ou qu'il dédaignât complètement ses propres intérêts ; mais, sur tous ces mobiles humains, le mobile de la religion de ses ancêtres l'emportait de beaucoup en lui, car *ce fut cette religion,* à n'en pas douter, *qui lui inspira ce courage et cette volonté,* et souvent, au milieu d'extrêmes difficultés, lui donna fermeté et consolation. Il est certain, en effet, que son dessein principal, *la résolution gravée dans son âme, ce fut d'ouvrir les voies à l'Evangile* dans de nouvelles terres et à travers de nouvelles mers.

La chose peut présenter peu de vraisemblance pour ceux qui, concentrant toutes leurs pensées et tous leurs soins sur ce monde que perçoivent nos sens, se refusent à regarder plus haut. Mais, par contre, les esprits éminents ont comme une

tendance à vouloir s'élever plus haut, car ils sont de tous les mieux doués pour comprendre les impulsions et les inspirations de la foi divine.

Assurément, Christophe Colomb avait joint à l'étude de la nature celle de la religion, et il avait formé son esprit d'après les enseignements puisés aux sources intimes de la foi catholique. C'est pour cette raison qu'après avoir découvert, à l'aide de la science astronomique et des documents anciens, que de vastes espaces de terres, jusqu'ici complètement inexplorés, s'étendaient vers l'Occident au-delà des bornes du monde connu, l'idée de cette grande multitude d'hommes plongés dans des ténèbres lamentables, adonnés à des rites insensés et aux superstitions des vaines divinités, occupait sa pensée. C'est un malheur de vivre dans la sauvagerie et la barbarie ; c'en est un plus grand d'être privé de la connaissance des choses essentielles et d'ignorer le Dieu unique et véritable. Considérant tout cela dans son esprit, *il chercha avant tout à propager en Occident le nom chrétien*, les bienfaits de la charité chrétienne : ce fait est surabondamment prouvé par toute l'histoire de l'évènement. Lorsqu'en premier lieu il alla supplier Ferdinand et Isabelle, souverains d'Espagne, pour les déterminer à ne pas craindre de se charger de l'entreprise, il leur en exposa le motif : *Leur gloire parviendrait à l'immortalité, s'ils décidaient de porter le nom et la doctrine de Jésus-Christ dans d'aussi lointaines régions.* Et lorsque, peu de temps après, ses vœux furent exaucés, il atteste *vouloir obtenir de Dieu que ces souverains, soutenus par son aide et sa grâce, persévèrent à faire pénétrer l'Evangile sur de nouveaux rivages et dans de nouvelles terres.*

Au Pape Alexandre VI il s'empresse de demander des missionnaires, dans des lettres où se trouvent ces mots : *J'ai le ferme espoir de pouvoir un jour, avec l'aide de Dieu, propager au loin le très saint nom de Jésus-Christ et son Evangile.* Aussi débordait-il, ce semble, de joie, lorsqu'à son premier retour des Indes à Lisbonne, il écrivait à Raphaël Sanchez :

que l'on devait rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces de lui avoir, dans sa bonté, accordé de si étonnants succès; que Jésus-Christ devait se réjouir et triompher sur la terre, comme au ciel, à l'approche du salut de nations innombrables qui auparavant couraient à la mort. S'il conseille à Ferdinand et à Isabelle de ne permettre qu'aux chrétiens catholiques l'accès du nouveau monde et l'établissement du commerce avec les indigènes, il en donne cette raison, *qu'il n'a cherché dans sa laborieuse entreprise que l'accroissement et l'honneur de la religion chrétienne.* Et cela était parfaitement connu d'Isabelle, qui, mieux que personne, avait pénétré la pensée de ce grand homme; bien plus, il est constant que cette femme, si recommandable par la virilité de son génie et la grandeur de son caractère, partageait pleinement le même dessein. Car elle avait dit de Colomb, qu'il devait courageusement se livrer au vaste océan *pour accomplir, dans l'intérêt de la gloire de Dieu,* une entreprise tout à fait insigne. Et à Colomb lui-même, après son retour, elle écrit que *les dépenses qu'elle avait faites et était disposée à faire pour ces mêmes expéditions dans les Indes étaient d'excellents placements, car il en devait sortir l'agrandissement de la catholicité.*

Au reste, en dehors du mobile supérieur à tout motif humain, où aurait-il pu puiser la constance et le courage à supporter tout ce qu'il a dû endurer et souffrir jusqu'au bout? nous voulons dire : les avis contraires des savants, les refus des princes, les terribles tempêtes de l'océan, les veilles assidues où il a plus d'une fois perdu l'usage de la vue. Ajoutez les combats avec les barbares, le manque de fidélité des amis et des compagnons, les conspirations criminelles, la trahison des envieux, les calomnies des détracteurs, et enfin les chaînes imposées à son innocence. Il eût nécessairement succombé à de si grandes épreuves, s'il n'eût été soutenu par la conscience de sa magnifique entreprise, qu'il considérait comme devant être glorieuse au nom chrétien et salutaire à d'innombrables multitudes.

Les circonstances du temps prêtent une lumière merveilleuse à cet évènement. Christophe Colomb a découvert l'Amérique à l'époque où une grande tempête allait fondre sur l'Eglise. Autant donc que l'homme peut juger les voies de la Providence divine d'après l'issue des événements, c'est vraiment une prévoyance particulière de Dieu qui semble avoir fait naître cet homme, la gloire de la Ligurie, pour réparer les maux qui menaçaient en Europe le nom catholique.

C'était assurément la tâche et l'œuvre de l'Eglise d'amener la race des Indiens au christianisme. Cette tâche qui fut ébauchée dès le commencement, elle persista à s'y appliquer avec un constant dévouement, et elle la continue encore en s'avançant, dans ces derniers temps, jusqu'aux extrémités de la Patagonie. Cependant Christophe Colomb, assuré d'arriver le premier et de préparer les voies à l'Evangile, et complètement absorbé par cette pensée, employa tous ses efforts dans ce but, n'entreprenant presque rien, sinon avec la religion pour guide, la piété pour compagne.

Nous rappelons des faits connus de tous, mais bien propres à faire connaître son esprit et son cœur. Lorsque les Portugais et les Génois le forcèrent à partir sans avoir réalisé son œuvre et qu'il se fut retiré en Espagne, c'est derrière les murailles d'un couvent, qu'il mûrit, avec le concours et les conseils d'un religieux, disciple de saint François d'Assise, le grand projet de conquête qu'il avait conçu.

Quand enfin, après sept années révolues, il va s'embarquer sur l'océan, son premier soin est de purifier son âme, il supplie la Reine du ciel de favoriser son entreprise et de diriger sa course, et il ordonne de ne pas mettre à la voile avant d'avoir imploré le nom de la Très Sainte Trinité. Peu après, en haute mer, au milieu des fureurs des eaux, des cris des rameurs, il garde sa constante tranquillité d'âme, confiant en Dieu. Son but est attesté même par les nouveaux noms qu'il donne aux nouvelles îles : dès qu'il a abordé à l'une d'elles, il adore humblement le Dieu tout-puissant et n'en prend posses-

sion qu'au nom de Jésus-Christ. Quels que soient les bords auxquels il touche, il n'a rien de plus pressé que de planter sur le rivage l'image de la croix sainte; le nom divin du Rédempteur, qu'il avait fait si souvent retentir en pleine mer au murmure des flots grondants, il l'apporte le premier à de nouvelles îles, et c'est pour cette raison qu'à Haïti il commence à bâtir en construisant une église et inaugure les solennités populaires par de pieuses cérémonies.

Voilà donc *le but que se proposait et la conduite que tint Christophe Colomb,* dans cette vaste étendue de côtes et de terres à reconnaître, inexplorées jusqu'à ce jour et incultes, et dont maintenant la civilisation, le nom et les richesses ont grandi, par une marche rapide, jusqu'au point où nous les voyons. Dans tout cet événement, la grandeur de l'action, l'importance et la diversité des bienfaits qui en sont résultés invitent à glorifier l'homme qui en est l'auteur, en lui accordant un souvenir de reconnaissance et en lui rendant toutes sortes d'honneurs; mais avant tout il est nécessaire de reconnaître et d'adorer très spécialement la volonté et les desseins de la Providence, à qui obéissait celui qui a découvert le nouveau monde, et dont il était *l'instrument conscient.*

En conséquence, pour célébrer dignement et comme l'exige la vérité historique les fêtes instituées en l'honneur de Christophe Colomb, la sainteté de la religion doit s'ajouter aux honneurs des solennités civiles. Comme jadis, à la première nouvelle du fait, on rendit des actions de grâces publiques au Dieu immortel et très bon, le Souverain Pontife étant à la tête de cette manifestation, ainsi nous jugeons qu'il faut en agir de même aujourd'hui, à l'occasion de l'anniversaire de cet événement si heureux.

Aussi ordonnons-nous que le 12 octobre ou le dimanche suivant, si l'Ordinaire du lieu en décide ainsi, dans toutes les églises cathédrales et collégiales d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques, on célèbre après l'office du jour, une messe solennelle de la *Très Sainte Trinité.* Pour les nations autres

que celles qui sont énumérées ci-dessus, nous avons l'espoir que, grâce à l'initiative des évêques, les mêmes solennités auront lieu, car il convient que tous célèbrent pieusement et avec reconnaissance ce qui a profité à tous.

En gage des faveurs divines et en témoignage de Notre bienveillance paternelle, nous vous accordons très affectueusement en Dieu, à vous, vénérables Frères, à votre clergé et à vos peuples, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 16 juillet de l'année 1892, la quinzième de notre pontificat.

LÉON XIII, Pape.

DÉCLARATION

En donnant au grand Colomb les titres d'honneur que semblent autoriser ses vertus, l'auteur n'a pas voulu prévenir le jugement du Saint-Siège ; il se déclare, au contraire, entièrement et filialement soumis à sa décision suprême et infaillible.

TABLE DES MATIÈRES

Abbeville, imp. C. PAILLART, Editeur des *Brochures illustrées de Propagande Catholique.*



